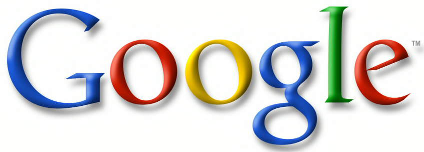
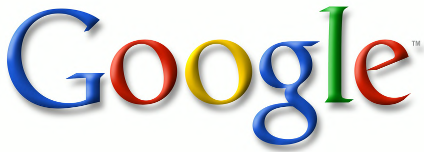





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE PARNASSE CHRÉTIEN,

DIVISÉ EN DEUX PARTIES,

Dont l'une va juſqu'à JESUS-CHRIST, & l'autre juſqu'à nous.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.



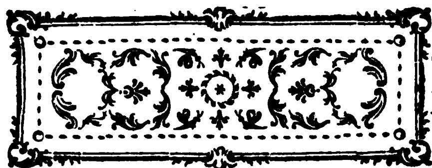
A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY



A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DE VILLE-FRANCHE EN BEAUJOLOIS.

MESSIEURS,

EN vous dédiant le PARNASSE CHRÉTIEN, *j'ai voulu vous donner un témoignage public des sen-*

timens de reconnoiſſance que j'ai pour l'honneur que vous me fites, lorſqu'après m'avoir adjugé un de vos prix, l'unanimité de vos ſuffrages m'admit dans votre Compagnie. Quel avantage plus flatteur pour moi, que d'être introduit dans un nouveau Lycée parmi des Sages dont les mœurs ſont douces & liantes, le commerce aimable & poli, la modeſtie ſimple & naturelle! C'eſt cette modeſtie qui retient dans vos regiſtres bien des productions littéraires auxquelles le Public feroit un favorable accueil, en voyant que dans une Ville d'une médiocre étendue, vous avez eu le courage de



*conſacrer de concert votre loiſir aux Lettres, & de travailler à fixer le bon goût parmi vos Concitoyens. Il vous trouveroit dignes de la protection que vous accorde un Prince * auſſi cher aux Muſes par les bienfaits qu'il répand ſur elles, qu'à la Religion, par les exemples édifians qu'il donne perſévéramment à toute la France. Il croit que le meilleur uſage que l'on puiſſe faire des Lettres, c'eſt de les faire ſervir au triomphe de la vertu. Pourquoi tous les Auteurs ne penſent-ils pas de même ? Pour vous,* MESSIEURS, *qui vous êtes ſage-*

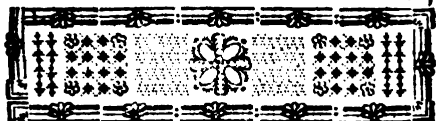
* Monſeigneur le Duc d'Orléans eſt le Protecteur de l'Académie de Ville-Franche.

ment affranchis du joug des préjugés vulgaires, vous sçavez que la grandeur de l'homme dépend de l'assujettissement des passions à la raison, & de la raison à la Foi. Un Ouvrage utile aux mœurs & à la vertu, n'a pas besoin de recommandation auprès de vous.

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble Serviteur.



PRÉFACE.

PUISQUE le Public ne veut pas qu'on lui présente un Livre sans Préface, je dois, en lui rendant compte de mon travail, me conformer à l'usage établi. J'ai rassemblé sous un même point de vue, les meilleures piéces de Poésie qui m'ont paru propres à former un corps de Théologie poétique & chrétienne, en les arrangeant selon l'ordre des matières : j'ai vu que presque tous les sujets historiques de la Religion avoient été traités convenablement.

La Poésie n'est jamais plus sublime, que quand elle s'exerce sur ceux que lui présentent les Livres sacrés. Athalie est le chef-d'œuvre du Théâtre François : Rousseau n'est jamais plus grand que quand il paraphrase un Pseaume. L'établissement de notre

Religion ; les Prophéties & les Miracles qui la prouvent ; les vérités qu'elle nous propose ; les biens qu'elle nous promet ; les maux dont elle nous menace ; les attributs de Dieu & ceux de l'homme : tout enfin dans la Religion ouvre au génie poétique un champ où il peut faire la plus ample moisson. Si l'imagination aime les grands objets, qui sont capables de l'émouvoir, tels que sont un torrent furieux, & l'océan en courroux ; quel objet plus propre à la transporter, qu'un Dieu dont la parole féconde fait éclore l'Univers du sein du néant, & qui assis sur les aîles des vents, pése les Isles dans sa main, & les séme dans la mer ! Qu'un Dieu dont la voix fait voler en éclats les cédres du Liban, & devant qui la terre tremble & la mer s'enfuit ! Un grand nombre de nos Poétes se sont attachés avec succès à de pareils sujets si capables de soutenir un Auteur, par les idées magnifiques qu'ils lui inspirent. Pourquoi n'y a-t-il point d'inspiration qui nous fasse rédiger sagement les Poésies des autres ?

Plusieurs des Poémes dont j'ai fait usage, sont scellés d'une approbation autentique : mais imprimés dans des Recueils peu répandus, ils ne sont peut-être pas aussi connus qu'ils méritent de l'être. Il en est d'autres qui n'ont point encore vu le jour, & que quelques-uns de mes amis ont bien voulu me communiquer. On trouvera dans les uns & dans les autres, des beautés & des défauts : ce mélange se trouve dans les meilleurs Ouvrages. Un Poéme excellent n'est pas un Poéme où l'on ne trouve rien à reprendre ; mais c'est celui où des taches legères sont rachetées par de grandes beautés. Plusieurs de ceux que je présente au Public, sont remplis d'idées nobles & sublimes, & joignent à la grandeur des choses, la beauté de l'expression. Le Lecteur trouvera ici une grande variété, soit dans les matières qui y sont traitées, soit dans la manière de les traiter. Tantôt il y verra des figures nobles sans enflure, & hardies sans témérité : & tantôt des graces simples sans bassesse, & délicates sans

rafinement. Mille traits de feu échaufferont ſon imagination, & lui feront créer, pour ainſi dire, le ſublime qu'elle admirera. De riantes images, peintes avec des couleurs naturelles, viendront à leur tour diſputer l'avantage d'arrêter ſes regards & de charmer ſon eſprit.

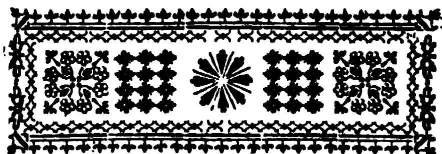
Mais toutes ces piéces ne ſçauroient être également bonnes : il ne ſeroit pas même à ſouhaiter qu'elles le fuſſent. Dans un Parterre tout n'eſt pas anemone ou renoncule : les ombres ſont néceſſaires dans un tableau. J'ai tâché de faire un bon choix, & de ne point gâter les Poémes où j'ai été obligé de faire des changemens. Je prie les Auteurs de ces Ouvrages, de ne point trouver mauvais que j'aie fait diſparoître, autant qu'il m'a été poſſible, les alluſions à la Fable : ce mélange de ſacré & de profane auroit défiguré mon Livre, qui devoit être une Théologie de Poétes Chrétiens. Quelquefois dans une longue Piéce, il ne s'eſt trouvé que quelques morceaux

dont j'aie pu faire usage, non que la Piéce ne fût bonne en soi; mais parce que l'Auteur ne tenoit pas la même route que moi. J'ai donné à ces morceaux la forme d'un tout, afin que l'imagination du Lecteur fût, pour ainsi dire, trompée, & ne s'avisât pas de regréter ce qui précéde ou ce qui suit dans l'original. Ces morceaux détachés sont comme des pierres, qui, tirées d'un bâtiment où elles avoient été sagement placées, demandent encore le secours du ciseau, pour devenir propres à occuper dans un nouvel édifice, la place que l'architecte leur destine. Certains retranchemens imperceptibles, ont rendu morales des Piéces que bien des gens ne liroient point sans péril. Souvent les Poétes qu'on met entre les mains des Lecteurs, sont plus propres à pervertir les mœurs, qu'à former le goût. S'il est utile que l'esprit soit cultivé, il est nécessaire que les mœurs soient saines: orner l'esprit aux dépens du cœur, c'est laisser noyer l'homme pour courir après son manteau. Mais comme ce qui contribue

au plaisir, avance aussi l'instruction, instruisons la jeunesse que nous avons, principalement en vue, en la divertissant. C'est le but que je me suis proposé. Si je ne l'atteins point, je ne me plaindrai que de mon goût, qui m'aura porté à faire un mauvais choix. Je suis convaincu que tout Ouvrage qui, fait pour plaire & pour instruire, ne plaît point, ne sçauroit être que mauvais. Les leçons qu'un Poëte moral nous donne, ne sont estimées que quand elles sont revêtues de graces propres à les faire aimer. Ce n'est que l'adresse de les rendre aimables, qu'on estime dans un Auteur de ce genre.



LE



LE PARNASSE CHRÉTIEN,

PREMIERE PARTIE.

ATTRIBUTS DE DIEU ET CEUX DE L'HOMME.

L'EXISTENCE DE DIEU.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1741.

ETRE, principe de tout être,
En qui je vis, je sens, je suis;
Lumière qui partout me luis:
Vainement l'insensé cherche à te méconnoître,
Vainement pour calmer son trouble & son effroi,
Immortels vengeurs de ta Loi,
A la voix qui t'annonce il veut fermer l'oreille;
S'il s'endort un instant dans ce calme imposteur,



Le cri de l'univers malgré lui le réveille,
Et dans tout ce qu'il voit lui montre un Créateur.

Aveuglé par ses vœux damnables,
Son cœur dit : Il n'est point de Dieu ;
Son cœur le dit, lorsqu'en tout lieu
Son esprit t'apperçoit dans tes dons admirables.
Si par son cœur enfin son esprit est séduit,
Toujours dans cette affreuse nuit
Un rayon importun à ses yeux étincelle.
En devenant coupable il apprit à douter :
Que faudroit-il, grand Dieu, pour le rendre fidèle ?
Que le crime, de toi n'eût rien à redouter.

Pour moi quelque effroi que m'inspirent
Tes formidables jugemens,
Partout je te vois, je te sens :
Partout j'entens ta voix, partout mes yeux t'admirent ;
De l'aurore au couchant promenant mes regards,
Je vois briller de toutes parts
Les traces d'une main sage autant que puissante.
Arbres, fleuves, rochers, mers, astres, terre, cieux ;
Toi sur-tout, toi substance animée & pensante,
Quel langage éloquent parlez-vous à mes yeux !

La toute-puissance féconde
S'est dévoilée en vous créant :
La voix qui commande au néant
A pu seule enfanter la matière du monde :
Seule elle en sçut former tous les différens corps,
Fixer leur ordre, leurs rapports,
Les mouvoir, les doter d'attributs innombrables,
Et faire résulter de leurs accords divers
Ce méchanisme heureux dont les loix immuables
Contre l'effort du temps défendent l'univers.

Immense globe de lumière ;
Pere des ans, pere des jours,

Avec quel ordre tu parcours,
Pour remplir mes besoins, ta brillante carrière !
Quoi ! six mille ans encor n'ont pu ni t'arrêter,
Ni de ta route t'écarter,
Ni de ton vaste corps diminuer la masse :
Et je méconnoîtrois la main qui te conduit,
Qui limite ton cours dans cet énorme espace,
Qui de tes propres feux sans fin te réproduit !

Par ta splendeur, des feux sans nombre,
Qui roulent dans l'azur des cieux,
Etoient effacés à mes yeux.
Tu fuis : leur doux éclat brille au milieu de l'ombre.
Que ces globes sans frein, errent quelques instans,
Bien-tôt mille chocs éclatans
Vont les entrebriser dans leur course rapide.
Leve les yeux, impie ; il ne faut qu'un regard.
Non, tu ne croiras point que le hazard les guide,
Si tu n'es plus aveugle encor que le hazard.

Tout en vous me ravit, m'étonne,
Vallons, côteaux délicieux,
Peints d'un verd ami de mes yeux :
Bois touffus, prés riants, qu'une eau claire fillone ;
Je vois vos fleurs, vos fruits, vos fertiles moissons,
Présens de diverses saisons,
Avec elles sans cesse & mourir & renaître.
Par cet ordre constant des siécles répété
Tu déposes, Nature, en faveur de ton Maître :
Que l'insensé se taise, ou chante sa bonté.

Terre, comment les dons qu'enfantent
Tes efforts toujours renaissans
Puisent-ils dans tes sombres flancs
Ces couleurs, ces odeurs, & ce goût qui m'enchantent ?
Ce grain paroît sans vie : à peine il est semé,
Que par sa prison ranimé

Il germe, croît, s'éleve, & bien-tôt fructifie.
Entre ce grain & toi, qui forma ces rapports?
Par quel secret pouvoit ton sein le vivifie?
Comment d'un vil bourbier naissent tant de trésors?

Dans ton calme & dans tes orages,
Au souverain qui te forma,
Et dans tes bords te renferma,
Tu rends, vaste Océan, d'éclatans témoignages.
Là, prévenant l'effet d'un repos corrupteur
Sa main, d'un sel conservateur
A muni sagement la lenteur de ton onde:
Ici, son bras t'enchaîne. Effrayant, courroucé
Tu viens briser tes flots, prêts d'engloutir le monde,
Contre le grain de sable où son ordre est tracé.

Ton onde, constamment docile,
Qu'une active & douce chaleur
Eléve en subtile vapeur,
S'affranchit de ce sel désormais inutile,
S'étend dans l'atmosphère, & prompte à s'épancher
Dans les entrailles du rocher,
En ruisseaux, en torrens s'échappe des montagnes.
Ainsi vous vous formez par un cercle éternel,
Fleuves, qu'un cours utile aux cités, aux campagnes,
Vient enfin rajeunir dans le sein maternel.

Etres de douteuse * nature
Qui peuplez la terre, les mers,
Et la sphère immense des airs,
Qui forma de vos corps l'admirable structure?
D'où peuvent naître en vous avec le mouvement,
Et la vie & le sentiment,

---

* *On a cru que les éternelles disputes des Philosophes au sujet de l'ame des bêtes, autorisoient cette épithète.*

En celui-ci la force, en celui-là l'adresse ?
Des atômes errans le bisarre concours
Produit-il la visible & constante sagesse
Qui de vos actions régle si bien le cours ?

Mais un plus merveilleux ouvrage,
Dieu puissant, m'annonce ta main.
L'homme, vrai chef-d'œuvre divin
M'offre de tes trésors le plus riche assemblage.
Son corps seul à mes yeux proclame son Auteur.
Tout y brille de sa splendeur.
Quel dessein! quels ressorts! quel ordre! quelle grace!
Quel respectable aspect! quels traits majestueux!
Un rayon de ta gloire éclate sur sa face:
Et tu daignes, Seigneur, te peindre dans ses yeux.

O prodige d'intelligence!
Un foyer toujours agissant
Entretient ce corps renaissant
D'un millier d'autres corps qu'il change en sa substance:
Sans cesse un vif organe, un flexible instrument,
Centre & source du mouvement,
Reçoit & darde au loin la liqueur qui l'anime;
Et ce Fleuve de vie avec art dirigé,
Vient repuiser sans cesse en cette source intime,
La chaleur qu'il répand dans ce monde abrégé.

A cette admirable machine
Est lié par d'intimes nœuds
Un être actif & lumineux
En qui tout manifeste une auguste origine.
Cet être pense, veut, sent, réfléchit, prévoit:
Cieux, monde, abîme, il vous conçoit:
Il s'observe, il se sonde, il se connoît lui-même:
C'est peu: quoiqu'à l'argile intimement uni,
Cet être te connoît, ô Principe suprême,
Et tout borné qu'il est, embrasse l'infini.

RÉPONS, composé que j'admire,
Répons, as-tu toujours été?
Non, non: ton être est emprunté.
Tu le sçais: le néant a-t-il pu le produire?
Limon organisé, quelle main te paîtrit?
Qui t'enfanta, sublime esprit?
D'où naquit entre vous cette heureuse harmonie?
Esprit, tu meus un corps, vraie énigme pour toi:
Corps, tu meus cet esprit dont tu reçois la vie;
Et qui ne voit ici, grand Dieu, ce que j'y voi?

L'AIR, la terre, l'onde, la flamme,
Comme des traits vifs & perçans
Par l'entremise de mes sens
S'ouvrent un prompt accès jusqu'au sein de mon ame.
Qui forma, qui maintient ces rapports précieux
Entre la lumière & mes yeux,
L'aliment & mon goût, le son & mon oreille?
L'évidence t'accable, il faut, esprit humain,
Il faut la démentir, ou dans cette merveille,
D'un moteur tout-puissant reconnoître la main.

GRAND moteur, ame de mon ame,
Ton divin appui m'investit;
Sans toi le Néant m'engloutit:
Tout mon être, Seigneur, t'annonce & te réclame:
Tout ce qui vit, qui sent, qui veut, qui pense en moi
M'entretient sans cesse de toi,
M'atteste & ta sagesse & ton pouvoir suprême.
Ah! si tout l'univers me force à t'admirer,
Je t'admire encor plus quand je rentre en moi-même,
Et tout ce que j'y vois m'invite à t'adorer.



L'EXISTENCE DE DIEU

Prouvée par les merveilles de la nature.

TOI qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attens, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle, & qui régle ton cours?

ET toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit, quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts:
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'azile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

LA voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, & m'en remplit le sein.

Pour * soutenir l'espoir du Laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître,
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, & la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
Des attraits de son fruit que ton œil enchanté
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté;
Troupe obscure & timide, humble & foible vulgaire,
Si tu sçais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours;
Et ne t'affliges pas si les leurs sont si courts.
Toute plante en naissant, déja renferme en elle,
D'enfans qui la suivront une race immortelle:
Chacun de ces enfans dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la Terre; & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble;
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble.
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse & la simplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton Dieu du hazard,
Viens me développer le nid, qu'avec tant d'art,

---

* *Pour consoler l'espoir, &c.*

Au même ordre toujours architecte fidelle,
À l'aide de son bec maçonne l'hyrondelle,
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfans sçu prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne:
Et la tranquille mere, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chérement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zépirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'Hymenée,
Fidélement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens,
Innombrable famille, où bien-tôt tant de freres
Ne reconnoîtront plus leurs ayeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hyvers redoutant le courroux
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé:
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître
Quand viendra ce Printems par qui tant d'exilés,
Dans les champs paternels se verront rappellés?

Par M. RACINE.



LA CRÉATION DU MONDE.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floreaux, en 1719.

ABANDONNE ton systême,
Superbe Epicurien;
L'Intelligence suprême
Seule a tout créé de rien:
Renonce à de vains phantômes:
Tes chimériques atômes,
N'ont pu dévancer les temps.
Rendez ma verve féconde,
Seigneur: montrez-moi le monde,
Au premier de ses instans.

QUELLE est cette masse énorme?
Quel amas prodigieux!
Quoi! dans un seul corps informe,
La mer, la terre & les cieux!
Confusion effroyable!
Assemblage inconcevable!
Sans mouvement, sans repos,
Tout-puissant, souverain Maître,
Grand Dieu, faites disparoître
L'épouvantable cahos.

LE grand ouvrage commence:
J'entrevois quelque clarté.
Dieu, par son pouvoir immense,
A chassé l'obscurité.
Sa voix fertile en miracles,

Renverſe tous les obſtacles,
Et le Néant l'entendit.
Dieu dit : (parole efficace)
Que la lumière ſe faſſe,
Et la lumière ſe fit.

DEJA la voute azurée
S'éleve au-deſſus des airs ;
Et la terre eſt ſéparée
Du vaſte gouffre des mers.
La verdure raviſſante,
Pare la terre naiſſante :
Je vois des fleurs & des fruits ;
Et déja les chœurs des Anges
Font retentir les louanges
Du Dieu qui les a produits.
REGLE le cours des années,
Aſtre brillant : vole, pars :
Rends les plaines fortunées
Par tes aimables regards.
Toi, compagne du ſilence,
Parcours avec inconſtance
Le firmament à ton tour :
Préſide à la nuit obſcure,
Et conſole la nature
D'avoir vu finir le jour.

NON, la Sageſſe infinie
N'a pas borné ſes efforts
A l'admirable harmonie
Qui régne dans tous les corps.
Des créatures muettes
Sont de foibles interprétes
De ſes ſouveraines loix.
Dieu médite un autre ouvrage ;
Terre, apprête ton hommage
Pour le premier de tes rois.

LA poussière façonnée
Par une immortelle main,
Montre à la terre étonnée
Le pere du genre humain.
Contemple ici ta naissance,
Homme : pour ton arrogance,
Quel humiliant écueil !
Vile poudre ramassée,
Rappelle cette pensée,
Et rougis de ton orgueil.

QUE de brillantes images
Se présentent à mes yeux !
Que de rians paysages !
Quel jardin délicieux !
Le lait jaillit des fontaines,
Le miel découle des chênes
Que l'Eternel a plantés.
Beau séjour, charmant asile,
Versez sur l'homme tranquille,
Un torrent de voluptés.

MAIS quel orage terrible
Rend l'univers chancelant !
Un Chérubin invincible
Tient un glaive étincelant.
J'entens gronder le tonnerre :
Des feux embrasent la terre :
La mort aiguise ses traits.
Quel apareil formidable !
Où fuira l'homme coupable ?
Dieu va punir ses forfaits.

VA, malheureuse victime,
Lui dit ce maître irrité :
Enveloppe dans ton crime

Toute ta postérité.
Esclaves comme leur pere,
Tes enfans dans la misere,
Vivront accablés de fers :
Et n'auront pour tout partage
De ton funeste héritage,
Que la mort & les enfers.

Par M. GOURDON DE BACH.

DESCRIPTION DU PARADIS TERRESTRE.

Le Seigneur non content que tout ce qui respire,
De l'homme son vassal reconnoisse l'empire,
Le place, en attendant le royaume des cieux,
Dans le riant séjour d'un parc délicieux.
Ici se laisse voir, naïve & toute pure,
Au sortir du berceau, l'innocente Nature :
Les arbres pleins de fleurs, sans contrainte rangés,
De beaux fruits toujours mûrs ont leurs rameaux chargés :
Toujours pur & serain est l'air qui s'y respire,
Et seul pour tous les vents, y régne le zéphire.
L'hiver n'ose y porter sa neige & ses glaçons,
Et la terre, en tout temps, y donne des moissons.
Là, sous le verd lambris d'une forêt obscure,
D'un ruisseau qui s'enfuit, l'agréable murmure,
Et des lits de gazon qui s'offrent à propos,
Par leur molle fraîcheur invitent au repos ;
Et là, de mille oiseaux les différens ramages,
Animent les buissons & les sombres boccages.
Un grand fleuve arrosoit ces beaux lieux toujours verds,

Et joignoit en son lit quatre fleuves divers ;
L'Euphrate sinueux qui du nord prend sa source,
Le Tigre, qui léger le vient joindre en sa course ;
Le Géhon, vers le sud chéminant sans repos,
Et le Physon, dont l'or énorgueillit les flots.
De ce fleuve abondant, les bras qui se séparent,
Dans des prés, dans des bois de tous côtés s'égarent,
Forment de longs étangs dans leurs tours & retours,
Font des isles sans nombre en rejoignant leur cours,
Et promenant par-tout leur onde claire & pure,
Conservent de ces lieux l'éternelle verdure.

PAR M. PERRAULT.

L'ÉTAT D'INNOCENCE.

Poëme de la Grace, Ch. 1.

A LA voix du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux sa naissante beauté.
Le Soleil commençoit ses routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit, étoient emprisonnées;
Déja le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts:
Mais il manquoit encore un Maître à tout l'ouvrage.
Faisons l'homme, dit Dieu: *Faisons-le à notre image.*
Soudain pétri de boue, & d'un soufle animé,
Ce chef-d'œuvre connut que Dieu l'avoit formé.
La Nature attentive aux besoins de son Maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître.
Et l'Univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie:

La mort même n'osoit déranger les ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante:
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnoit alors, tout étoit dans son lieu:
L'animal craignoit l'homme, & l'homme craignoit Dieu:
Et dans l'homme, le corps respectueux, docile,
A l'ame fournissoit un serviteur utile.
Charmé de saints attraits, de biens environné,
Adam à son conseil vivoit abandonné.
Tout étoit juste en lui, sa force étoit entière:
Il pouvoit, sans tomber, poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu, le conduisoit toujours:
Non qu'en tous ses désirs par la Grace entraînée,
L'ame alors dût par elle être déterminée;
Ainsi sans le Soleil, l'œil qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir:
Mais au divin secours en tout temps nécessaire,
Adam étoit toujours maître de se soustraire.
Ainsi le soleil brille, & par lui nous voyons,
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

TEL fut l'homme innocent; sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée:
Et conçu chastement, enfanté sans douleur,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Nous n'eussions vu jamais une mere tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtimens appeller sa raison:
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas! ce souvenir produit de vaines larmes.
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous sommes exclus?

PAR M. RACINE le Fils.

ADAM APRÈS SON PÉCHÉ.

ÉLÉGIE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1724.

JE l'entends; Dieu m'appelle: Ah! mon ſouverain Maître
Devant ton Tribunal oſerai-je paroître?
L'Univers n'a-t-il pas quelque antre ténébreux
Qui puiſſe à tes regards cacher un malheureux?
Tu viens de me créer; & d'abord je t'offenſe:
Une inſigne révolte eſt ma reconnoiſſance.
J'ai ſecoué ton joug: j'ai cru digne de foi
Une orgueilleuſe femme, un ſerpent, plus que toi.
Hélas! avois-je appris de tes autres ouvrages,
A te déshonorer par de pareils outrages?
Dans le vuide des airs, l'aſtre, pere des jours,
L'Euphrate ſur la terre, ont-ils changé leurs cours?
Non, non, ſans te connoître ils te rendent leur culte;
Et c'eſt Adam, c'eſt moi, dont l'audace t'inſulte;
Moi, que d'un vil limon, par ton ſouffle animé,
Pour te faire obéir, tes mains avoient formé;
Moi; dont même le corps devoit de l'empirée,
Immortel comme l'ame, égaler la durée;
Moi .... ne me permets pas de compter tes bienfaits.
Seigneur: en les comptant, je parcours mes forfaits,
Si je te devois moins, je ſerois moins coupable:
Plus tu me chériſſois, plus je ſuis puniſſable.
Ah! venge tes faveurs, mais déja n'a-t-il pas
Sur moi, ce Dieu terrible, appeſanti ſon bras?
L'anéantiſſement me ſeroit moins funeſte:
Je vis pour éprouver tout le courroux céleſte.
Quel étois-je? & quel ſuis-je? A moi-même inconnu,
Adam, ingrat Adam, que ſuis-je devenu?

Où sont ces traits divins dont l'auguste assemblage
M'avoit fait du Très-haut la plus parfaite image?
Ne ressemblé-je à Dieu que pour défigurer
Un portrait que ses dons m'invitoient à parer?
Mon péché m'a ravi ma premiere innocence:
A peine à mes regrets laisse-t-il l'espérance.
Ma foi semble s'éteindre: un nébuleux bandeau
Souvent de ma raison obscurcit le flambeau.
De remords importuns mon ame déchirée
Croit presque qu'aux Démons elle est déja livrée.
Par-tout un bras vengeur me présente ce fruit
D'où naît, avec l'effroi, la honte qui me suit.
Ma volonté chancele; & quoique toujours libre,
Elle ne connoît plus son premier équilibre.
Mon cœur livre à mon cœur mille horribles combats:
Je m'aime, je me hais, je veux, je ne veux pas.
Pour punir mon orgueil, avec Dieu tout conspire:
Du jardin des plaisirs je perds l'aimable empire:
Le Tout-puissant m'en chasse; & le glaive à la main,
Un Ange de sa part m'en ferme le chemin.
Les monstres irrités autour de moi rugissent;
Les guerêts sous mes pas d'épines se hérissent.
La sueur de mon front arrose mes travaux:
Et je ne me nourris que de pleurs & de maux.

Fruit trompeur! vaine soif d'une vaste science!
Crédule ambition! fatale complaisance!
Que vous vendites cher à ma félicité,
L'impie & fol espoir dont vous m'aviez flatté!

Ah! Seigneur, qu'à moi seul se borne mon supplice!
Mais je te prie en vain: ma race est mon complice.
Mon crime avec mon sang, d'âge en âge transmis,
De tous mes descendans te fait des ennemis.
Satan les a marqués de ses noirs caractères;
Et tu les haïras même au sein de leurs meres.

Eh quoi! mes chers enfans, enfans infortunés,
Vous êtes donc proscrits avant que d'être nés.

Et pour comble d'horreur, c'est votre pere même,
Qui du ciel sur vos fronts fait tomber l'anathême :
Je vous ai tous trahis ; mais quand chacun de vous
Ne pleure que sur soi, je dois pleurer sur tous.
Vos forfaits sont les miens ; vos tourmens me menacent,
Et les siécles futurs dans mon cœur les ramassent.
Ah ! cache-moi, grand Dieu, cet affreux avenir,
Qui déja par mon sang commence à me punir.

Mais quoi ! mes tristes yeux malgré-moi le découvrent ;
Et qu'apperçoivent-ils ? des sépulcres qui s'ouvrent,
Le travail, & la guerre, & la peste, & la faim,
Et des crimes sans nombre, & des erreurs sans frein.
Ma désobéissance en désordres féconde,
En dérangeant mon ame, a dérangé le Monde.
De mon funeste orgueil naîtront tous les malheurs,
Et sans moi l'Univers n'eût point connu les pleurs.
Couleront-ils toujours ? Oui, toujours ma disgrace
Même au-delà des temps s'étendra sur ma race.
Un Enfer .... ah ! Seigneur .... mais le ciel outragé,
Est-il par l'Enfer même encore assez vengé ?
Que peuvent tous ces feux ? Me brûler ? La victime
Doit descendre du ciel, pour expier mon crime.
Il faut, il faut un Dieu pour appaiser un Dieu.
Mais que vois-je ? & quel sang coule jusqu'en ce lieu ?
De ses flots bienfaisans le précieux salaire,
Viendroit-il désarmer la céleste colère ?
Oui, Seigneur, pour Adam tu seras immolé.
Ah ! qu'il m'en coutera pour être consolé !

Par le P. CLERIC, Jésuite.



L'ÉTAT DU MONDE

APRÈS LE PÉCHÉ.

Poëme de la Religion. Ch. 5.

LE pere criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs,
Naiſſent les premiers Arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats céde au bras qui l'arrache :
Par le fer façonné elle allonge la hache ;
L'homme avec ſon ſecours, non ſans un long effort
Ebranle & fait tomber l'arbre dont elle ſort :
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéïſſante
Suit une main légère, une main plus péſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit,
La lime mort l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé
Il avance en tremblant ; le fleuve eſt traverſé.
Bientôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.
Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine :
Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas tu donc chercher ta ſtupide arrogance ?
Tandis que le beſoin, l'induſtrie & le temps
Poliſſent par dégrés tous les arts différens ;

Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule,
Inondent l'Univers; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs bûrent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frere assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes
Fatiguerent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre aussi-tôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race:
Mais un Juste épargné, va rendre en peu de temps,
A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois jusques-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours....
L'homme essaya le fer sur le liévre timide,
La fleche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bien-tôt l'instrument de sa perte:
Et de crimes enfin la terre étoit couverte;
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, Histoire, Physique, ont un même langage.
Aux Livres des Hébreux, ainsi tout rend hommage...

LA terre sort des eaux, & voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes & les arts.
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble:
La crainte fait chercher des azyles plus sûrs;
On creuse les fossés, on éleve les murs:
De ceux de ses voisins on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste & cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avoit fait, voulut anéantir,

Malheureux, dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encor accordé trop de jours!
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Egaux & Souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ, ce canton c'est le mien:
Ce ruisseau .... de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit sous tes loix, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre; on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière:
Bien-tôt cette montagne en sera la frontière....
La terre sur son sein ne voit que Potentats,
Qui partagent sa boue en superbes Etats:
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,
Pourpres, trônes, palais, sceptres & diadêmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière, il attend ses destins;
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bien-tôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans;
Devant son Osiris l'Egypte est en priere:
Vainement un tombeau renferme sa poussiere:
Grossiérement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté;
Le sacrificateur, bourreau par piété,

Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils, & les larmes du père.
Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens & de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis:
Une dent sacrilége en a flétri les charmes,
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, sçavante Grèce, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bien-tôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne te suffira point : à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant ;
Nymphes, Faunes, Sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, & les Romains un jour
De ces Maîtres vaincus, esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la Majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par Arrêt du Sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Par M. RACINE.

LA MISÈRE DE L'HOMME.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1727.

LE néant : juste ciel ! dans quelle affreuse rage
Les extrêmes malheurs peuvent-ils nous jetter !
Le néant d'où je sors a-t-il quelque avantage

Que mon cœur doive regretter ?
En exécrables vœux l'enfer toujours fertile,
Seul peut en réclamer le ténébreux azyle;
Et j'ose à mon secours l'appeller aujourd'hui!
Suis-je donc devenu le maître de moi-même!
N'est-il point un Auteur suprême
Dont la puissante main ne me fit que pour lui?

OUI, Seigneur, & c'est toi: serois-je assez injuste
Pour oser t'imputer mon déplorable sort?
Ne fis-tu pas Adam à ton image auguste,
Impassible, exempt de la mort?
Mais, ô funeste fruit de son orgueil rebelle!
Du cruel châtiment qu'éprouva l'infidelle,
Par tes justes décrets ses fils ont hérité;
Et coupables déja dans le sein de leur mere,
Traînent de misere en misere
Des jours orageux même en leur sérénité.

LE crime originel imprimé sur mon être
A toute la nature inspire de l'horreur;
Et le jour ennemi semble, quand je vais naître,
Me repousser avec fureur.
Tels que ces noirs forfaits que d'une bouche impure
A travers les douleurs d'une juste torture
Est contraint de vomir le proscrit forcené:
Dans les pleurs, dans les cris, dans les transports de haine
Qu'excite une cruelle gêne
Ma mere met au jour son fils infortuné.

JE nais: mais ciel! à peine un rayon de lumiere
A mes premiers regards vient-il étinceler,
Qu'aussi-tôt à grands flots de ma foible paupiere,
Les pleurs commencent à couler.
Pour mes jours malheureux quels présages sinistres!
Du céleste courroux redoutables Ministres,
Je vois naître avec moi les besoins & les maux,

Des travaux éternels, d'éternelles allarmes,
Dans le triſte ſéjour des larmes,
Juſques dans mon ſommeil troubleront mon repos.

Mais, Seigneur, on fait plus que ſervir ta colere;
On ajoûte aux fléaux où tu m'as condamné,
Et je ſuis délaiſſé par ma cruelle mere
Preſque auſſi-tôt que je ſuis né.
A mes cris redoublés, fermant ſon ſein impie,
Du dépôt précieux que ta main lui confie,
La barbare, à ſon fruit refuſe les faveurs.
Je ſuce, repouſſé par ſa main criminelle,
Pour être encor plus méchant qu'elle,
Dans un lait étranger de nouvelles fureurs.

Ce mépriſable corps, formé de ſimple argile,
Sous les infirmités doit toujours chanceler:
Un long-temps en conſtruit l'édifice fragile,
Un inſtant le verra crouler.
Pour chercher de ſes maux la ſemence fatale,
L'art veut de ſes reſſorts obſerver le Dédale,
Vain eſpoir! ſes regards ne font que s'égarer.
Homme, confeſſe ici ton ignorance extrême,
Tu ne te connois pas toi-même,
Et ton avide eſprit voudroit tout pénétrer.

Ah! plût à l'Eternel qu'à ces ombres épaiſſes,
Dont la ſtupide chair le tient enveloppé,
Pour embraſſer le faux, & flatter mes foibleſſes,
Il ne fût jamais échappé!
Quel fruit en ont tiré mes veilles éternelles?
Des éclairs impuiſſans, de foibles étincelles,
Dont l'éclat le plus vif me laiſſe dans la nuit:
Et dont le plus ſouvent la clarté menſongere
Par plus d'un doute téméraire,
M'améne au précipice à l'inſtant qu'elle luit.

C'EST

C'EST lui qui pour voiler les mortelles disgraces
Qui suivent de l'amour les charmes imposteurs,
Prothée insinuant, sçait des riantes graces
Emprunter les traits séducteurs.
Ce perfide serpent n'est doux dans sa naissance,
Que parce qu'il lui prête une ombre d'innocence,
Et qu'il répand sur lui les fleurs à pleine main.
Mais piéges superflus ! hélas ! pour qu'il se glisse,
C'en est assez du cœur complice,
Dont le panchant fatal fomente son venin.

OUI, ce lâche moteur d'une guerre intestine,
Que tout tyran qu'il est, il sçait faire chérir,
Mon cœur, mon cœur lui-même a juré ma ruine ;
Puis-je m'empêcher de périr ?
Par lui sur l'océan des passions humaines,
Je flotte à la merci des vagues incertaines,
Dont les gouffres ouverts viennent m'ensevelir ;
Et quoique environné de mes propres naufrages,
Les plus effroyables orages
N'offrent rien à mes yeux qui me * fasse pâlir.

HEUREUX & trop heureux qu'une fois dans la vie
Le joug des passions devînt moins odieux !
Mais quand des premiers ans sa fougue est rallentie,
Mes transports sont plus furieux.
L'aveugle ambition vient me souffler sa rage :
Sur le char tout fumant du Démon du carnage,
Je vole après l'éclat d'un chimérique rang.
L'impitoyable mort sans cesse m'environne ;
Et si la gloire me couronne,
Ce n'est que de lauriers arrosés de mon sang.
A mes débiles mains l'âge arrache les armes.
Je ne suis dominé que par la soif de l'or.

* *Qui les fasse pâlir.*

L'insomnie inquiète, & les vives allarmes
Volent autour de mon trésor.
L'avarice à mes yeux cache mon opulence,
Et craint que tout ne manque à ma fausse indigence;
Lorsque chargé d'hivers, je vais manquer à tout.
Est-ce assez ! Ses fureurs s'acharnent sur ma vie,
Et l'insatiable harpie
De mes alimens même empoisonne le goût.

De mes plaisirs passés salaire légitime,
Je sens fondre sur moi tous les fléaux du corps.
L'ennui me suit par-tout, le souvenir du crime
Me suscite mille remords.
Le soleil n'a pour moi qu'une lueur mourante:
Tout me fuit, m'abandonne: & la terre tremblante
Semble se dérober sous mes pas chancelans.
Sous le faix douloureux d'une vieillesse extrême,
J'invoque jusqu'à la mort même,
Et maudis mille fois la lenteur de mes ans.

La mort vient. Je la vois... Dieu ! quel trouble bisarre
Et quels pleurs inconstans démentent mes clameurs;
Quand le coup désiré que sa faulx me prépare,
Va terminer tous mes malheurs.
Mais que dis-je ? Au flambeau de la vérité nue,
Un spectacle funeste épouvante ma vue,
De mes égaremens je vois les cruels fruits:
L'enfer s'ouvre... Ah! Seigneur, quel comble de misère!
Les miracles de ta colère
Dans ce séjour d'horreur sont toujours reproduits.

Ces malheurs si cruels dont j'ai tracé l'image,
Ne sont point des malheurs aux yeux des vrais Chrétiens;
Sçavoir dompter les uns, des autres faire usage,
Sont pour eux de solides biens.
Sur les pas de leur Dieu, mourant dans les supplices,

Ils foulent à leurs pieds les humaines délices ;
Du chemin ſpacieux ils dédaignent les fleurs ;
Et par l'étroit ſéntier * vont moiſſonner ſans ceſſe
Cette inaltérable allégreſſe,
Qu'eſpère le Chrétien qui ſeme dans les pleurs.

Par M. DE VIGUIER DE SEGADENNES.

L'ATHÉISME CONFONDU.

POÉME.

JUSQU'A quand entêté d'une erreur meurtrière,
Mortel, fermeras-tu les yeux à la lumière ?
Et pliant ton eſprit ſous le joug de ton cœur,
Voudras-tu te forger toi-même ton auteur ?
Orgueilleux ennemi d'une force divine,
Tu veux dans un cahos trouver ton origine.
C'eſt ainſi que fuyant la clarté qui te ſuit,
Tu vas chercher le jour dans le ſein de la nuit.
Mais tu tâches en vain de te tromper toi-même.
C'eſt la raiſon qui forme ou détruit un ſyſtême :
Le cœur a beau vouloir, la raiſon n'y ſouſcrit
Qu'autant qu'il ſe conforme à ce qu'elle lui dit.
Toujours cette importune à ſon devoir fidelle,
Vers un être éternel malgré toi te rappelle ;
Et ſondant ce cahos, fruit de l'impiété,
Sans régler tes déſirs, réprime ta fierté.
Des Atômes erroient : & pour former le monde,

* *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.*

Eux-mêmes ont fixé leur course vagabonde.
Mais comment vagabonds dans des lieux infinis,
Se sont-ils dans la suite eux-mêmes réunis?
Comment de tous ces corps qui se suivoient sans cesse,
Les uns ont-ils perdu leur premiere vîtesse?
Ou pourquoi de tout temps errant sans se heurter,
Dans ce moment fatal n'ont-ils pu s'éviter?
Non, de tant de beautés l'admirable assemblage
Ne peut être à la fois l'ouvrier & l'ouvrage.
Cette terre, ce ciel brillant de mille feux,
N'ont pas été l'effet d'un choc tumultueux.
Mais pourquoi vais-je enfin combattre des systêmes
Que tu vois malgré toi se détruire d'eux-mêmes?
Pour te faire avouer ta propre illusion,
Il faut changer ton cœur ou la Religion.
Tu vois: mais occupé sans cesse à te séduire,
Ne pouvant changer Dieu, tu voudrois le détruire;
Et pour te dispenser d'obéir à ses loix,
Tu te fais follement un principe à ton choix.
Si l'erreur à des dieux de métal & de plâtre
Offroit, comme autrefois, un encens idolâtre,
On te verroit bien-tôt docile imitateur,
Révérer avec joie un Mercure imposteur:
Chanter de Jupiter les divins adultères,
D'une infâme Vénus adorer les mystères;
Et zélateur outré de la Religion,
Consacrer un autel à chaque passion.
Mais parce que ton Dieu, réprouvant l'injustice,
Menace les méchans d'un éternel supplice;
Qu'il veut que loin de nous tout discours séducteur,
La langue soit toujours l'interpréte du cœur;
Qu'il te commande d'être à toi-même sévère;
De borner tes désirs, pouvant les satisfaire;
De suivre ta raison en disciple soumis,
Et d'avoir de l'amour pour tous tes ennemis;
Eloigné d'observer cette dure méthode,

Tu rejettes d'abord un Dieu si peu commode;
Et cherchant le repos dans ton iniquité,
Tu t'aveugles pour voir qu'il n'a jamais été.
Mais, dis-tu, pourquoi croire avec tant d'assurance
Les foibles préjugés d'une crédule enfance,
Songes, dont quelque roi, dans ses vastes projets,
Voulut dans leur devoir enchaîner ses sujets?
Ce Dieu dont vous vantez l'éternelle justice,
Laissera-t-il gémir la vertu sous le vice?
Et pouvant de sa foudre écraser les méchans,
Iroit-il foudroyer des rochers innocens?
Ainsi contre ton Dieu, par un affreux blasphême,
Tu te sers des talens qu'il te donne lui-même:
Et sa douceur pour toi, loin d'amollir ton cœur,
Ne fait que t'affermir dans ta coupable erreur:
Semblable à ces mutins, dont la troupe infidelle
Arme contre son Prince une main criminelle;
Et prenant pour foiblesse un excès de bonté,
Abuse follement de son impunité.
Si cet Etre éternel qu'ont adoré nos peres,
N'étoit en nous qu'un fruit de frivoles chimères,
Dont, pendant notre enfance, on imbut nos esprits,
Le premier qui le crut d'où l'auroit-il appris?
Est-ce une fiction? Mais l'homme raisonnable
Eût-il reçu sans preuve une gênante fable?
Lui qui courant toujours après la liberté,
Est ennemi secret de toute autorité.
Des Auteurs de chaque art la mémorable histoire,
En nous laissant leurs noms, a consacré leur gloire:
Auroit-elle laissé dans un oubli honteux
D'un Monarque éternel l'Auteur ingénieux?
Tous les dieux que vantoit l'antique idolatrie,
D'un Dieu déja connu, n'étoient que la copie;
Et de ces dieux muets les aveugles Auteurs
Consulterent bien moins leurs esprits que leurs cœurs.
Que l'exemple d'un Dieu rassure le coupable;

A ce trait aussi-tôt je reconnois la Fable.
Mais qu'un Dieu qui s'oppose à nos plus doux panchans
Toujours sur ses Autels ait vu bruler l'encens ;
J'adore, sans chercher davantage à m'instruire,
Ce Dieu que nos panchans n'ont jamais pu détruire.
Pour toi, toujours constant, refuse d'adorer
Ce Dieu que malgré toi tu ne peux ignorer.
Exclus des biens qu'attend le crédule vulgaire,
Soutiens jusques au bout ton hardi caractère ;
Aux portes du trépas étouffe tes remords :
Dieu n'est rien aujourd'hui, pourquoi le craindre alors ?
Toi, qui n'es impuissant dans ton pouvoir suprême,
Qu'à former un autre être aussi grand que toi-même,
Grand Dieu, tonne, foudroie, & par d'illustres coups,
A ces ingrats mortels fais sentir ton courroux.
Mais non, suspends plutôt le cours de ta justice,
Et pour les ramener, diffère leur supplice.

Par le Pere MENARD, *Prêtre de la Doctrine Chrétienne.*

LA GRANDEUR DE DIEU DANS SES OUVRAGES.

ODE couronnée au Jugement des Jeux Floraux, en 1719.

GRAND Dieu, de ma raison altière,
Où tend le vol audacieux !
Quels sont ces globes, qui des cieux
Parcourent l'immense carrière ?

Effrayans par leur nombre & leur vaste grandeur,
Ils répandent par-tout une vive splendeur ;
D'un cours immuable & rapide,
Dans son cercle prescrit chaque corps se maintient ;
Mais dans cet espace fluide,
Contre leur propre poids quelle main les soutient ?

UNE féconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'Univers.
Entre tous ces globes divers,
Vient régner un astre sublime.
Source vive de feux, par lui-même il nous luit,
Arbitre des saisons, du jour & de la nuit,
Son cours seul en fait le partage.
Fatal par ses rayons aux regards curieux,
Il semble retracer l'image
Du Dieu dont la splendeur se refuse à nos yeux.

CET astre fuit. Les tristes ombres
Déja s'épandent en tous lieux ;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la nuit ses voiles sombres.
Au céleste lambris tous ces feux ranimés,
D'une main libérale y sont par-tout semés.
Tel est l'émail de nos prairies.
Et tandis que des cieux le soleil est absent,
Ces clartés douces & chéries
Décorent du Seigneur le trône éblouissant.

MAIS, ô précieux avantage
De leur noble & brillant emploi !
Qui suis-je, Seigneur ? & pourquoi
S'abaissent-ils à mon usage ?
D'un ordre invariable ils marquent les climats,
Le régne des zéphirs, l'empire des frimats ;
Du voyageur ils sont les guides ;

Apportant à leur cours un esprit attentif,
Sur le dos des plaines liquides,
Le Nocher hazardeux fait voler son esquif.

Ou fuir? Sur quel objet terrible
Viens-je de jetter mes regards?
La mer s'éleve en boulevarts,
Avec un sifflement horrible.
Notre effort à son cours ne peut rien opposer:
Quel obstacle imprévu vient pourtant de briser
Sa vague fiere & bondissante?
Cet élément reçoit un invisible frein;
Sa fureur est obéissante,
Et ses flots écumeux sont rentrés dans son sein.

Jouissez du fruit de mes veilles,
O vous, mortels, qui m'écoutez.
Du globe que vous habitez
J'oserai chanter les merveilles.
Dans son vaste contour, que de fleuves errans!
Quel spectacle! leurs eaux s'enflent de ces torrens
Formés des pleyades fangeuses,
Ou que l'on voit tomber avec étonnement,
De ces montagnes orageuses,
Dont le front sourcilleux touche le firmament.

Cependant la terre féconde
Et soumise aux loix des saisons,
Enfante ses riches moissons,
Qui font l'allégresse du monde.
Ici, de clairs ruisseaux, là, d'épaisses forêts;
Plus loin, de blonds épis flottant sur les guérêts,
Dorent la surface des plaines;
Et de l'astre enflammé tempérant les chaleurs,
Les zéphirs aux molles haleines,
Font dans les champs voisins éclore mille fleurs.

V 7

LA Nature active & puissante
Prodigue par-tout ses bienfaits :
Mortels, à vos ardens souhaits
Une autre moisson se présente.
Sur ces rians coteaux, favorisés des cieux,
Mûrit & se colore un fruit délicieux,
Des saisons derniere richesse :
Au secourable feu de sa douce liqueur
La frêle & débile vieillesse
De ses ans écoulés recouvre la vigueur.

SUR la terre un Etre domine,
Image de son Créateur,
Par un privilége flatteur,
Lui seul connoît son origine.
L'ordre & la symétrie ont dessiné son corps,
L'activité, la force agitent ses ressorts :
Tout enchante dans sa structure :
D'organes surveillans les usages divers
Dévoilent pour lui la nature,
Et cet Etre est lui-même un second Univers.

DIEU, qui par sa toute-puissance
De simple argile le forma,
D'un souffle divin anima
Cet objet de sa complaisance.
Homme, que de secrets Dieu va te découvrir !
A ton entendement lui-même il vient s'offrir,
Sa bonté pour toi le décele :
Elevant ton espoir au céleste séjour,
Il veut qu'à ses ordres fidelle
Tu puisses, en l'aimant prétendre à son amour.

TOUT ce qu'en sa noble structure
L'Univers présente à nos yeux,
L'océan, la terre, & les cieux,

Montrent l'Auteur de la nature :
Ouvrages de ses mains, ils doivent à ses loix,
De leurs êtres divers, l'arrangement, le choix,
La variété, l'excellence :
Dieu, de ses ennemis sera toûjours vainqueur :
Tout dépose pour sa puissance,
Et les yeux de l'impie ont démenti son cœur.

Par M. TANEVOT.

LA GRANDEUR DE DIEU

MANIFESTÉE PAR SES OUVRAGES.

ODE tirée du Pseaume XVIII.

LEs cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur,
Tout ce que leur globe enserre,
Célébre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage

N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe Géant.
Bien-tôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante,
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidelles,
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie,
Elle assure notre voie :
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

SOUTIENS ma foi chancelante;
Dieu puissant, inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi.
Loi sainte, Loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

MAIS sans tes clartés sacrées
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

SI de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grace;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Par M. ROUSSEAU.

ODE

SUR LE MÊME SUJET.

Dieu tout-puissant, Maître du monde,
Vous qui tremblent la terre, & l'enfer, & les cieux;
Toi qu'une obscurité profonde,
Rend inaccessible à nos yeux;
Pour pénétrer, Seigneur, ton essence suprême,
S'il faut être égal à toi-même,
Si l'esprit trop borné ne peut te concevoir;
Promenant nos regards de l'un à l'autre pole,
Dans les œuvres de ta parole
Méconnoîtrons-nous ton pouvoir?

L'Univers, Sagesse infinie,
Est un Livre sacré que nous ouvrent tes mains:
Dans sa pompe & son harmonie,
Tout parle sans cesse aux humains.
Ces globes enflammés qui roulent sur nos têtes,
Ces mers fécondes en tempêtes,
La terre à nos besoins prodiguant ses bienfaits,
Tous les êtres enfin aux yeux de tous les âges,
Avec cent voix & cent langages,
Vantent le Dieu qui les a faits.

Mais que le ciel brille à ma vue,
Que ta voix, en tonnant, perce jusqu'aux enfers;
Que l'onde fiérement émue,
Semble se perdre dans les airs;
Ou que des flots mutins l'impétueuse rage
A ta voix expire au rivage;
J'adore, en frémissant, ta force & ta splendeur;

Et moins surpris encor de ces frappans spectacles ;
C'est dans de plus secrets miracles
Que je contemple ta grandeur.

PAROISSEZ, enfans de la terre,
Agiles * habitans des airs, des champs, des bois ;
Parmi vous, ruses, travaux, guerre. . .
Que de prodiges à la fois !
A tous vos mouvemens la sagesse préside,
Est-ce la raison qui vous guide ?
N'est-ce qu'un foible instinct moteur de vos ressorts ?
Ouvre les yeux, mortel, dans ces foibles machines,
Admire des sources divines
Les inépuisables trésors.
[illegible]

QUE leur industrie est puissante !
Par ses hardis travaux étonnant nos regards,
Grand Dieu, la matière sçavante
Epuise les secrets des Arts.
Pour surprendre sa proie, une fileuse ** habile,
Ici sur sa trame docile
Proméne tour-à-tour des fils entrelassés.
Quel art ! quelle justesse ! orgueilleux Géomètre,
Pourrois-tu ne pas reconnoître
Que tes travaux sont effacés ?

LA, l'ingénieuse hirondelle,
Du fruit de ses amours suspendant le berceau,
Moins rivale encor que modelle,
Etonne le jaloux ciseau.
Ciel ! l'argile obéit à l'ordre qu'elle trace,
Tout se range, tout prend sa place,

---

* *Les Animaux.*
** *L'Araignée.*

L'édifice s'accroît & s'élève à mes yeux.
Quels sont donc tes secrets, Auteur de la Nature?
Un chef-d'œuvre d'architecture
Naît sous un bec industrieux.

QUELLE est la nation [1] armée
Qu'un bruit sourd me découvre errante en ce jardin?
Tantôt au pillage animée,
Elle s'enrichit de butin :
Tantôt de mille fleurs la dépouille stérile,
Grand Dieu, par son art se distile
En fluides [2] trésors précieux aux mortels;
Que dis-je? par tes Loix, ô Sagesse profonde!
Tu rends son adresse féconde,
Tributaire [3] de tes Autels.

ORGUEILLEUSE raison de l'homme,
Qui vois avec mépris de sages animaux,
Contemple ce peuple [4] économe
Courbé sous d'utiles fardeaux.
Habile à prévenir le temps de l'indigence,
Dans la saison de l'abondance,
Il comble ses greniers sous d'invisibles toits;
Et formant, à son gré, de sages Républiques,
Trouve en ses demeures obliques
Ses mœurs, sa patrie & ses loix.

TOUT me ravit dans la Nature,
Jusqu'au plus vil insecte écrasé sous mes pas :
Qui peut contempler sa structure,
Seigneur, & ne l'admirer pas?

---

[1] *Les Abeilles.* [2] *Le Miel.*
[3] *La Cire.* [4] *Les Fourmis.*

Par le pompeux éclat de diverses merveilles,
Frappant mes yeux & mes oreilles,
Ta suprême bonté s'abaisse jusqu'à moi;
Et m'élevant enfin jusques à ton essence,
J'apprends que l'humaine puissance
N'est que foiblesse devant toi...

Par le P. RAINAULD de l'Oratoire.

LE SPECTACLE
DE LA CAMPAGNE
est une Théologie populaire.
ODE.

CESSE d'affliger la Nature,
Hiver! ... Je revois le printemps.
Successeur des frimats, couronné de verdure,
Il vient fertiliser nos champs.
Ce ruisseau dans un lit de mousse,
Roulant ses claires eaux sur une pente douce,
Nous soumet au sommeil vainqueur.
Les tendres gazons reverdissent:
Et mille troupeaux qui bondissent,
Des loups craignent peu la fureur.

TOUT vit, tout respire en nos plaines
Que n'attristent plus les frimats:
Le taureau gémissant, voit renaître ses peines,
Et le joug rend pesans ses pas.

Il marche : une ornière est formée (1) ;
Par son retour hâté l'ornière est refermée :
Des racines ont vu les cieux.
Il demande au sillon avare
Les biens que la terre barbare,
Sans ordre n'offre plus aux yeux.

Sur la surface de la terre
Le laboureur jette le grain (2) :
Le soc ouvre le champ qui le reçoit, l'enserre ;
L'échauffe, le renfle en son sein ;
Il meurt : sa famille abondante
Embellit les sillons : leur richesse naissante
Fait les délices des troupeaux.
L'épi se forme : la nature
Lui fournit une double armure
Contre l'insulte des oiseaux.

Que d'atômes (3) imperceptibles
De la terre montent aux cieux !
Réunis, condensés, ils deviennent sensibles,
Dérobent l'Olympe à nos yeux.
Par l'astre du jour attirée,
L'exhalaison retombe, & la terre altérée
La reçoit changée en liqueur.
Pressée, elle entre dans la plante,
Féconde, active elle y serpente,
Et ressuscite sa vigueur.

---

(1) *Le Labour.*
(2) *Les semailles, & les autres opérations rustiques jusqu'à la formation de l'épi.*
(3) *Formation des nuages, des pluies, & leurs effets.*

PERE du jour, ame du Monde,
Sers nos Triptolemes (1) nouveaux.
Sur tes dons souhaités tout leur espoir se fonde ;
Tu dois couronner leurs travaux.
Déja ta chaleur tempérée
Promet une moisson vainement espérée
Sans le secours de tes bienfaits.
La faucille (2) tond les campagnes :
Les gerbes (3) forment des montagnes :
Le grenier gémit sous le faix.

QUEL fruit, pere de l'allégresse
Meurit sur ce côteau riant !
Stérile sans mes soins, mon fonds semble sans cesse
M'envier un loisir charmant.
Le fer tranche (4) un bois inutile :
Un sarment enfoui (5) devient un cep fertile :
La terre (6) polit mes hoiaux.
La liqueur de tout âge aimée,
D'un fruit précieux exprimée (7),
Arme l'esprit contre les maux.

LA, quelles fleurs (8) viennent d'éclore!
Mes regards en sont enchantés.

---

(1) *Triptolème inventa des outils propres au labourage.*
(2) *Moisson.*
(3) *Les meules de bled.*
(4) *L'action de tailler la vigne.*
(5) *Les provins.*
(6) *Les façons qu'on donne à la vigne.*
(7) *La vendange.*
(8) *Les parterres de fleurs.*

Est-ce des soins de l'art, ou des pleurs de l'aurore
Qu'elles ont reçu leurs beautés ?
Ame des fleurs, de la verdure,
Le liquide cristal est captif, il murmure (1) :
Libre, il s'élance vers les cieux.
Sa chûte réjouit les plantes,
Qui tristes, pâles, languissantes,
Affligeroient bien-tôt nos yeux.

Ici, l'utile & l'agréable (2)
Sont heureusement confondus :
Pour payer mes travaux, mon fonds couvre ma table
De fruits justement attendus.
L'arbre d'un naturel sauvage (3),
En perdant sous mon fer le stérile branchage,
Reçoit des enfans adoptifs.
La séve, jadis inféconde,
Nourrit, & grossit vagabonde,
Les fruits de ces nouveaux captifs.

PAR les bienfaits du fer sévère,
L'arbre recouvre sa vigueur (4) :
Si le temps l'a rendu déja peu nécessaire,
Je lui donne un prompt successeur.
Il en naît dans un court espace (5)
Qui de leurs ayeux morts prenant bien-tôt la place,
Sçauront dédommager nos champs.
L'oranger, lorsque la froidure
Désole toute la Nature,
Ici retrouve le printemps (6).

---

(1) *Les jets d'eau.*
(2) *Les vergers.*
(3) *Les greffes.*
(4) *L'art de guérir les maladies des arbres.*
(5) *Les pépinières.*
(6) *Les serres.*

Mon œil observe la semence [1]
Humectée, elle va crever.
Elle creve, & le germe, appui de l'espérance,
Se dégage, est prompt à lever.
A travers ses fibres menues
Et les sucs & les sels, trouvant mille avenues,
Sont heureusement introduits.
Ces sucs sont d'inégale force,
L'un devient bois, & l'autre écorce,
Ceux-ci feuillage, & ceux-là fruits.

Toi, du repos séjour aimable,
Forêt, que l'art n'a point planté,
Je trouve dans ton sein un toit impénétrable
Aux traits enflammés de l'été.
A l'aide d'un nouveau tonnerre,
A tes daims fugitifs je déclare la guerre,
Mes coups au loin vont les chercher.
Des chantres aîlés l'harmonie,
Au murmure des eaux unie
Sçait à mes soucis m'arracher.

Des vrais plaisirs source tranquille,
Que ne puis-je te voir toujours,
Campagne! c'est donc là que trouvent un asile
Les vertus, les chastes amours.
Notre faste, notre licence
Insultent dès long-temps à la foible innocence,
A l'aimable simplicité:
Tu m'offres un bonheur solide;
Dans nos murs à peine réside
L'ombre d'un bien si souhaité.

Par M. Chabaud de l'Oratoire.

---

(1) *Opérations du suc nourricier des plantes & des arbres.*

LA PUISSANCE DE DIEU.

ODE.

GRAND DIEU, qui peut de ta puissance
Célébrer dignement les miracles divers?
Par-tout dans sa grandeur immense
T'annonce & te fait voir cet immense Univers.
Des cieux les voûtes azurées,
Chef-d'œuvre de tes mains sacrées,
Retracent ton pouvoir & ta gloire en tous lieux.
Assis dans le sein du tonnerre,
Quand tu veux, l'Océan, la terre
Fuient à ton aspect, se fondent à tes yeux.

MAIS quel mortel pourroit décrire
Tout ce que peut l'effort du bras du Tout-puissant?
Le néant connoît ton empire,
Il accourt à ta voix, il est obéissant.
Tu parles, & les temps vont naître:
Le vaste Univers va paroître,
Par-tout des élémens je vois briller l'accord.
Dieu, que ta puissance est féconde!
Veux-tu du rien tirer le Monde?
Le docile Univers de son sein sort d'abord.

MAIS quoi! Seigneur, ce grand ouvrage
Va périr: il devient l'objet de ta fureur.
Du sein d'un effroyable orage
Tu fais tomber sur lui le ravage & l'horreur.

Des monts les orgueilleuses têtes
Croulent sous le poids des tempêtes :
Les cieux sont confondus, vagabonds & sans loix :
Mais soudain tout reprend sa grace :
L'affreuse mer rentre en sa place,
Et la terre ébranlée est ferme sous son poids.

Quelle main à ta main semblable ?
Quel dieu d'entre les dieux peut-il te ressembler,
Seigneur ? de ton œil redoutable
Tu regardes la terre, & tu la fais trembler.
Ta voix bruït comme les tonnerres :
Elle terrasse dans les guerres
Les Géans furieux, & les fiers Potentats.
De ton bras, fatal aux armées,
Partent des fléches enflammées,
Que fuit, en frémissant, le dévorant trépas.

Fameux empires, dont la gloire,
Dont le pouvoir sans borne effraya l'Univers,
Vous n'êtes plus que dans l'histoire :
Vos maîtres redoutés, gémirent dans les fers.
Cités, par vos forfaits connues,
Hautes tours qui braviez les nues,
Fier séjour de la guerre, & l'effroi de la paix,
Vous n'êtes plus, objets terribles,
Je ne vois que débris horribles,
Le souffle du Seigneur vous renverse à jamais.

Mille fois plus agile encore
Que l'astre impétueux aux regards embrasés,
Mille fois plus prompt que l'aurore,
On te voit parcourir les poles opposés.
Des Anges les troupes brillantes
Te prêtent leurs aîles tremblantes,
Tu voles, & par-tout tu vas donner la loi.

Les cieux s'enflamment sur tes routes,
L'Univers tremble, & sur leurs voûtes
Les monts, en tressaillant, bondissent devant toi.

Vous, par qui nos foibles murailles
Insultent aux efforts des plus puissans vainqueurs,
Ministres du Dieu des batailles,
Qui tenez en vos mains tous les fléaux vengeurs,
Qui résiste à vos coups terribles,
Lorsque de vos bras invincibles,
Armés contre nos jours, vous servez son courroux?
Tout meurt : rien ne peut se défendre,
Le roi héros, le prince tendre;
L'épouse est arrachée aux bras de son époux.

Fuyons; il appelle la foudre.
Qu'entends-je? elle s'anime, & les ardens éclairs
Mettent les murs altiers en poudre :
O ciel! Je vois s'ouvrir l'abîme des enfers.
Les tourbillons traînant les nues,
Renversent les forêts chenues;
Tout retrace à mes yeux les horreurs du cahos.
Gémissant entre les rivages,
Les mers qu'oppriment les orages,
Tournent contre les cieux la fureur de leurs flots.

Seconde l'effort de mes veilles:
Viens animer mes vers d'une céleste ardeur,
Dieu d'Abraham, de tes merveilles,
J'ose sonder encor la haute profondeur.
Mais plus grand au sein de ta gloire,
Grand Dieu, la foi seule peut croire
Ce que l'esprit humain ne sçauroit concevoir.
Là, ta grandeur dans ses abîmes,
Cache ses miracles sublimes,
Ces efforts de ta grace, & ceux de ton pouvoir.

J'AI vu, Sion, tes tabernacles,
Ton superbe sommet s'élever jusqu'au ciel :
Seigneur, par cent fameux miracles
Ton bras fit triompher les enfans d'Israël.
La mer te connut sur ses rives,
Et sous ses ondes fugitives,
Les abîmes profonds laisserent voir leur sein.
En conquérant que rien n'arrête,
Chanaan te vit à leur tête,
Bazan pleura ses rois, foudroyés par ta main.

ICI, quel prodige m'appelle?
Je vois naître du Christ l'empire glorieux,
Gentils, Sion se renouvelle,
Dans les bras du Soleil, elle descend des cieux.
Le firmament brille en sa face :
De Dieu la puissance & la grace
Remplissent l'Univers : il tremble sous leurs loix :
Les enfers enchaînés gémissent :
Les tyrans confondus frémissent,
Jusques où naît le jour, elles vont luire aux rois.

QUE vois-je? Quel spectacle horrible !
L'Univers tombe : ô ciel ! les élémens épars ....
Qu'entends-je? Quel trouble terrible
Quels pleurs! quels tristes cris frappent de toutes parts!
Ce Dieu vient, ô comble de gloire !
Feux cruels, dont tremble l'histoire,
Vous marchez devant lui sur les aîles des vents ;
O jours d'horreur & de carnage !
Jours où la mort, l'effroi, la rage
Poursuivent en fureur les morts & les vivans !



ODE

Sur le même sujet.

Tirée du Pseaume XVIII.

IMAGES du Très-haut, princes, dieux de la terre ;
Qu'il instruit dans la paix, & qu'il forme à la guerre,
Apprenez aux mortels à respecter ses loix :
Et que le peuple saint, conduit par votre exemple,
Adore dans son temple
Le Dieu, maître des rois.

LA gloire de son nom fit toute votre gloire :
Que pouvoient, sans l'aveu du Dieu de la victoire,
Le zèle de vos cœurs, l'effort de votre bras ?
Venez, reconnoissez, pleins d'amour & de crainte,
Dans sa Majesté sainte
Un pouvoir qu'ils n'ont pas !

QUELLE éclatante voix dans les airs répandue
Fait frémir de respect cette mer suspendue,
Qu'une invisible main soutient du haut des cieux ?
C'est la voix du Seigneur, les abîmes l'entendent,
Et les ondes suspendent
Leurs flots tumultueux.

LACHE intrépidité, constance de l'impie,
Pourras-tu soutenir cette voix ennemie,
Que fait tonner sur toi le Dieu de majesté,
Tandis que l'innocent, rempli de confiance,
Même dans sa puissance,
Adore sa bonté ?

Quels tourbillons affreux suivent sa voix terrible!
Quels cris! quels sifflemens! quelle tempête horrible!
Les cédres du Liban volent en mille éclats.
Quels efforts redoublés ébranlent leurs racines,
Jusqu'aux voûtes voisines
Des portes du trépas!

Liban, & vous Sion, fameux par cent miracles;
Monts chéris, où le ciel nous rendoit des oracles,
Vos sommets chancelans s'éloignent de mes yeux.
Vous fuyez! telle on voit la Licorne tremblante
Fuir l'approche sanglante
Du Lion furieux.

Quels nuages percés d'éclairs épouvantables;
Annoncent cette voix aux déserts effroyables,
Où Jacob opprimé fuyoit son ennemi!
Quelle pâle clarté, plus triste que les ombres
Luit dans ces antres sombres!
Cadès en a frémi.

Les échos allarmés dans leur retraite obscure;
Répondent à sa voix par un affreux murmure;
Les monstres des forêts en avortent d'effroi.
Et l'impie allarmé de sa perte infaillible,
Voudroit du Dieu terrible
Avoir suivi la Loi.

Vains remords! Dieu paroît: la gloire l'environne;
Quels tourbillons de feu s'élancent de son trône!
La terre est embrasée, & le ciel s'est enfui.
Et la nature entière, étonnée, éperdue,
A ses pieds confondue,
Ne voit d'Être que lui.

Mais le Juste brillant d'une splendeur nouvelle;
Retrouve avec transport cet objet de son zèle,

Terrible en sa fureur, prodigue en ses bienfaits.
De son bonheur immense, il partage les charmes,
Et goûte sans allarmes
Une éternelle paix.

Par M. OLIVIER, de l'Académie de Marseille.

LA SAGESSE DE DIEU.

ODE.

OUI, de l'Univers souveraine,
Tu tiens du haut des cieux les rênes des Etats;
Sagesse, tu confonds la prévoyance humaine,
Quand tu ne la diriges pas.
Des empires puissans tombent, s'anéantissent:
D'autres de leurs débris se forment, s'agrandissent,
Au gré de tes ressorts secrets.
Qu'un prince soit l'amour, ou l'horreur de la terre,
Il est dans la paix, dans la guerre,
Le ministre constant de tes profonds décrets.

Des événemens est-il maître,
Ce prince qui te sert même sans le vouloir?
Dans leur enchaînement pourroit-il méconnoître
L'immensité de ton pouvoir?
D'un long âge Isaac éprouvant les foiblesses,
Bénit... Et qui? Jacob, l'héritier des promesses,
Lorsqu'il veut bénir Esaü.
De la Persé, Alexandre assujettit les plaines,
Pour qui? C'est pour ses capitaines,
Mais ce fier conquérant l'a-t-il ainsi prévu?

TAISEZ-VOUS, humaine ſageſſe,
L'arbitre ſouverain veille ſur ſon troupeau :
Si des maux & des biens le mêlange vous bleſſe,
C'eſt l'ombre & le jour d'un tableau.
Le juſte & le pervers ſont l'un à l'autre utiles ;
Sans ce mêlange heureux, les vertus difficiles,
Auroient-elles des ſectateurs ?
Le pervers affermi dans ſa propre malice,
Ne ſuivroit jamais la juſtice,
Et le juſte, du ciel oublîroit les faveurs.

MAIS eſt-il une Providence ?
Je vois l'impie heureux, & le juſte indigent :
Les biens ne ſont-ils pas l'unique récompenſe
Qui doit couronner l'innocent ?
Honteuſe erreur ! l'impie engraiſſé de délices,
Tel qu'un cédre, s'éleve à force d'injuſtices :
Je repaſſe, il n'eſt déja plus.
Ce Juſte dans les fers, ce Juſte qu'on opprime,
Périt, mais heureuſe victime,
Il va jouir ſans fin du fruit de ſes vertus.

QUELS ſont ces globes de lumière
Qui ſervant les humains ſont l'ornement des cieux ?
Ces tourbillons ardens parcourent leur carrière,
Dans un accord harmonieux.
Echauffant les tréſors que la ſemence enſerre,
L'aſtre brillant du jour fertiliſe la terre ;
Il eſt le pere des ſaiſons.
Dans ces climats brulans * combien de fruits mûriſſent,
Qui dans leur temps nous rafraîchiſſent !
Que de forêts ailleurs nous vangent des glaçons !

---

* *Dans les pays chauds, durant les plus grandes chaleurs, on recueille des fruits rafraîchiſſans, qui ne naîtroient point dans les pays froids.*

Animaux, je vois la sagesse
Régler sous d'autres noms vos mouvemens divers.
Arbres, vous devez donc, renouvellés sans cesse,
Durer autant que l'Univers.
Mais tout se reproduit : cette vertu féconde
Anime la Nature, & conserve le Monde,
Tout meurt, tout revit à la fois.
Quel sexe moins souvent au jour vient-il paroître ?
Pourquoi vois-je tant d'hommes naître ?
La mort lance contre eux ses traits par plus d'endroits *.

Un enfant naît : quelle foiblesse !
Les pleurs vont-ils noyer cet être infortuné ?
A ses cris gémissans la mere s'intéresse,
Et souffre dans ce nouveau né.
La nature sensible à ces larmes touchantes,
Fait sourdre à point nommé deux sources abondantes
Qui suffiroient à des jumeaux.
Le nourrisson a crû, ces fontaines tarissent ;
De solides mets le nourrissent,
Et préparent son corps à de nobles travaux.

Ce corps d'admirable structure
De l'aveugle hazard peut-il être l'effet ?
Que de justes rapports l'Auteur de la Nature
Mit entre un sens & son objet !
L'œil pour guider mes pas, de tout reçoit l'image :
Mon goût juge des mets ; & son prompt témoignage

---

* *On a observé à Londres, que pendant 82 ans, il y est né toutes les années plus d'hommes que de femmes ; c'est apparemment un effet de la Sagesse qui gouverne le monde. Les hommes étant exposés à plus de dangers de perdre la vie, il doit en naître plus que de femmes.* Voyez le Spectateur, Tome III, Disc. 47.

Vaut mieux que la discussion. *
Un son léger ébranle une fine membrane,
Qui de mon ouïe est l'organe.
La douleur fut cent fois ma conservation.

De nouveaux biens toujours avide,
Je promene mes vœux sur cent objets divers.
Richesse, honneurs, plaisirs, rien ne remplit le vuide
D'un cœur plus grand que l'Univers.
D'où naissent mes dégoûts? Quelle soif me consume?
Soif que la jouïssance accroît, irrite, allume!
Du ciel j'entrevois les bienfaits.
Dieu qui ne me forma que pour le bien suprême,
Pour se faire chercher lui-même,
Veut que tout autre objet me refuse la paix.

L'esprit, capable de connoître,
S'il n'étoit curieux, auroit un vain talent;
Souffle émané du ciel, vapeur du premier être,
Il anime un limon vivant:
Le corps à ses besoins l'applique, l'intéresse:
Au corps l'esprit départ sa joie & sa tristesse.
Quels justes, quels sages rapports!
Sagesse, je t'admire en un si bel ouvrage,
Tu formes ce noble assemblage,
Toi, qui de l'Univers fait mouvoir les ressorts.

Par M. Chabaud de l'Oratoire.

---

* *Où en serions-nous, si avant que de manger, il nous falloit examiner l'intime composition des alimens? Le goût décide bien plus promptement & plus sûrement de leur qualité bonne ou mauvaise par rapport à nous.*



LA PROVIDENCE.

ODE couronnée au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, en 1741.

QUEL ſpectacle étonnant ! de ta bonté féconde,
Grand Dieu, les tréſors ſont ouverts.
De la nuit du cahos tu fais ſortir le monde,
Ta voix enfante l'Univers.
La terre offre à mes yeux ſes richeſſes naiſſantes,
Et l'empire des eaux ſes vagues écumantes ;
Des cieux j'admire la ſplendeur.
Les feux étincelans de la céleſte voûte
Me retracent déja dans leur immenſe route
Une image de ta grandeur.

CETTE ſcène à mes yeux va bien-tôt diſparoître ;
L'abîme s'ouvre devant moi :
L'Univers ſe diſſout .... ô toi qui l'as fait naître,
Il ne peut durer que par toi.
Je le vois chancelant par ſa propre foibleſſe ;
Si ton bras tout-puiſſant ne le ſoutient ſans ceſſe,
Il périt à chaque moment,
Viens, oppoſe à ſa perte un * renaiſſant obſtacle,
Et pour le conſerver prolonge le miracle
Que ta main fit en le formant.

UN ordre merveilleux régne dans la nature :
Non, d'inſenſibles élémens
N'entretiendront jamais ce bel ordre qui dure
Depuis la naiſſance des temps.

* *Un ſalutaire obſtacle.*

La matière se meut, & je vois ce Prothée
Prendre, quitter, reprendre une forme empruntée;
Qui produit tant d'effets divers?
De ces combinaisons je recherche les causes;
Et mon esprit retrouve en ces métamorphoses
Le Dieu qui forma l'Univers.

L'OMBRE fuit, & déja la rive orientale
De l'aurore a reçu les pleurs;
La lumière naissante à mes regards étale
L'éclat des plus vives couleurs.
J'adore, en la voyant, la Sagesse immortelle,
Qui par ce don brillant rend la terre si belle;
A sa suite marche le bruit;
Elle vient du sommeil bannir la douce yvresse:
Tout s'anime: bien-tôt de leur active adresse
Les mortels goûteront le fruit.

AH! c'est toi que j'admire en ta marche rapide,
Globe ardent, globe lumineux.
Tu fends les airs: dis-moi quelle est la main qui guide
Le cours de tes utiles feux?
Quel compas a tracé ta constante carrière?
Tu voles, tu répands une active lumière,
Gage des célestes faveurs.
D'un verd, ami des yeux, la terre se couronne,
Les trésors de l'été, les présens de l'automne,
Du printems remplacent les fleurs.

MAIS quelle affreuse nuit par-tout répand ses ombres?
Les vents frémissent dans les airs:
Le tonnerre se forme, & des nuages sombres
Sortent les foudres, les éclairs.
Tout va périr, grand Dieu! Qu'ai-je dit, téméraire?
Tu vas faire couler une onde salutaire
Du sein de ces noirs tourbillons.

Mille & mille ruisseaux s'épanchent à ma vue;
Et sortant avec bruit des prisons de la nue,
Ils enrichissent nos sillons.

Orgueilleux Océan, toi, dont l'onde si fière
Frappe la rive en frémissant,
Arrête : un * grain de sable est l'unique barrière
Que t'oppose le Tout-puissant.
Déja loin de nos bords une mobile masse,
Jouet des Aquilons, fend l'humide surface,
Et parcourt cent divers climats.
Vaste mer, vents fougueux, servez la Providence;
Par vous aux nations sa sagesse dispense
Les richesses qu'elles n'ont pas.

Tout change autour de moi. Le théâtre du monde
Offre des plaisirs, des douleurs.
J'apperçois chaque jour une scène féconde
En brillans succès, en malheurs.
Est-ce un destin aveugle, ou le pouvoir des astres,
Qui régle le bonheur, qui régle les désastres,
Et fait naître ces changemens ?
De ces effets divers la cause m'est connue :
Un Dieu préside à tout : c'est son doigt qui remue
Les ressorts des événemens.

Il tire l'indigent du sein de la poussière,
De l'innocent il rompt les fers.
Sa justice humilie une ame trop altière,
Et la livre à d'affreux revers,
Arbitre des Etats qu'il enléve ou qu'il donne :
A tous les Souverains, quand il renverse un trône,

---

* *Arrête : un peu de sable, &c.*

Il fait des leçons de terreur ;
Et quand il veut punir des nations perfides,
Il arme les humains : leurs glaives homicides
Sont l'instrument de sa fureur.

Du bien de tes enfans, aimable & tendre pere,
Tu fais le plus doux de tes soins :
Tu consultes, Seigneur, touché de leur misère,
Et ton amour, & leurs besoins.
Un ennemi cruel contre moi se déchaîne :
Que peuvent les transports d'une puissante haine ?
Contre lui tu combats pour moi.
Accablé de mes maux, ta bonté me délivre,
Auteur de l'Univers, c'est toi qui me fais vivre,
Je ne dois vivre que pour toi.

Par M. ARCERE, de l'Oratoire.

LES MERVEILLES DE DIEU

DANS L'HOMME.

ODE.

O Toi, dont la bouche infidelle
S'élève follement contre le Dieu des Dieux,
Faut-il, pour te confondre, à ton esprit rebelle,
Tracer le spectacle des cieux ?
Faut-il te découvrir la structure des plantes ?
T'offrir ces machines vivantes,
Dont Dieu peupla les eaux, & la terre, & les airs ?
Non, non : pour voir sans cesse agir l'Etre suprême,
Rentre en ton propre sein ; tu portes dans toi-même
L'abrégé de tout l'Univers.

Tu voudrois fermer ta paupière
Pour ne point rendre hommage au soleil qui te luit.
Inutiles efforts ! une vive lumière
Par-tout, malgré toi, te poursuit.
Ici, de ta raison la liaison intime
Avec la poudre qu'elle anime
T'annonce hautement le sage Créateur.
Là, chacun de tes pas, que sa seule main guide;
Tes divers sentimens aux quels lui seul préside,
Te rappellent à leur Auteur.

Qui prit le soin de ta naissance?
Est-ce Dieu, le hazard, ou l'homme, ou le néant?
Le hazard n'est qu'un nom, le néant qu'impuissance,
Tout mortel d'un autre dépend.
Ne cherche donc qu'en Dieu la source de ton être;
Vois dans lui ce souverain Maître
Qui daigna te ravir au noir sein de la nuit.
A tout moment pour toi, sa bonté se signale;
Il t'arrache au néant, & sa main libérale,
En te conservant te produit.

Tu te meus, tu sens & tu penses,
Composé merveilleux & d'esprit & de corps;
Mais dis-moi, quel lien unit ces deux substances?
Conçois-tu quels sont leurs accords?
Quel rapport peut avoir une lourde matière
Avec cette raison altière
Qui mesure les cieux, qui sonde l'Océan?
Apprens-moi .... mais en vain tu te donnes la gêne;
Il n'est pour les unir, il n'est point d'autre chaîne,
Que le vouloir du Tout-puissant.

L'odeur d'une rose t'enchante;
Tu te plais à goûter un fruit délicieux;
Une douce harmonie, une couleur brillante
Charment ton oreille & tes yeux.

Qu'on te blesse ; saisi d'une douleur amere,
Tu veux, mais en vain, t'en distraire.
Dis-moi, d'où viennent-ils ces plaisirs, ce tourment?
Des corps? ah ! quelle erreur ! connois mieux leur nature,
En vain je les agite, & change leur figure,
Je n'en tire aucun sentiment.

Diras-tu que c'est ton adresse,
Qui produit dans ton cœur ces sentimens divers?
Fais donc taire au plutôt la douleur qui te presse,
Répands mille odeurs dans les airs.
Tu ne peux .... insensé ! pourquoi donc méconnoître
La puissante main de cet Etre,
Qui verse tour-à-tour & la joie & les pleurs ?
Grand Dieu, cesse d'agir ... ciel ! quel cahos horrible !
L'astre du jour s'éteint ; je deviens insensible ;
Tout périt, sons, lumière, odeurs.

Pourquoi nourri dans l'abondance ;
Ce crésus pousse-t-il mille profonds soupirs?
Pourquoi ce vil mortel, au sein de l'indigence,
Vit-il sans besoins, sans désirs ?
Ah ! je vois : loin du toit où l'indigent habite,
Dieu même écarte & met en fuite
Et les sombres chagrins, & les cuisans soucis ;
Et par un ordre exprès de sa main vengeresse,
Voltigent les remords & la noire tristesse
Autour des plus brillans lambris.

Vastes désirs d'un bien immense,
Comment avez-vous pu vous former dans mon sein ?
D'où vient que je conçois la flatteuse espérance
D'un bonheur qui n'a point de fin ?
Moi, pareil à la fleur que le matin voit naître,
Et que le soir voit disparoître,
Je vole à l'infini. D'où me vient ce désir ?

Sont-ce les biens préſens vers leſquels je ſoupire ?
Eh ! puis-je m'y tromper? C'eſt Dieu ſeul qui m'inſpire
Des vœux que Dieu ſeul peut remplir.

MALHEUREUX eſclave du vice,
Comment de la vertu puis-je honorer les traits ?
Même en te combattant, comment puis-je, ô Juſtice,
Admirer, aimer tes attraits?
Effet trop évident de la raiſon ſuprême !
Elle donne à l'injuſte même,
Dans ſes plus grands excès, de ſévères leçons ;
En vain il ſe dérobe à cette pure flâme :
Le Soleil éternel ſçaura bien dans ſon ame
Faire entrer ſes brulans rayons.

J'APPERÇOIS une autre merveille :
Viens donc ; efforçons-nous d'en connoître l'Auteur.
Je parle : l'air battu va frapper ton oreille ;
Auſſi-tôt tu lis dans mon cœur.
Qui peut juſques à toi tranſporter ma penſée ?
Eſt-ce que pour t'être annoncée,
A l'air, à la matière, elle daigne s'unir ?
Quel prodige ! mais non .... ce qu'un autre homme penſe,
Si Dieu n'agit dans toi, juſqu'à ta connoiſſance
Ne pourra jamais parvenir.

CE corps, cette vivante argile,
Qui me ſert de priſon, reconnoît mon pouvoir.
Si je veux qu'il ſe meuve, à mes ordres docile,
Il s'empreſſe de ſe mouvoir.
Si d'un prompt mouvement au repos je l'appelle,
Je le vois plein du même zèle,
Se hâter à l'inſtant d'obéir à ma voix :
Pour ſeconder mes vœux avec lui tout conſpire.
Tel un prince abſolu voit de ſon vaſte empire,
Ses ſujets ſoumis à ſes loix.

MAIS quoi ! n'est-ce pas trop étendre
Des droits que la nature a pris soin de borner?
Conçois-je bien qu'un corps soit capable d'entendre
L'ordre que j'ose lui donner ?
Sçais-je dans quels canaux cette flâme subtile,
De mes membres premier mobile,
Doit promptement couler, pour ébranler mon corps?
Je l'ignore, sans doute, & ma fierté balance
Pour reconnoître, ô Dieu, que ta seule puissance
Peut faire mouvoir ses ressorts !

QUELLE est frêle cette machine,
Que Dieu voulut unir à mon être pensant !
Je ne puis qu'admirer, lorsque je l'examine,
Que je puisse vivre un instant.
Mille foibles canaux dont elle est sillonnée,
Pour abréger sa destinée,
Aiment à se prêter un mutuel secours.
Un rien en peut troubler l'admirable harmonie ;
Et je jouïs encor d'une fort longue vie !
Grand Dieu, tu veilles sur mes jours.

IL est donc vrai ; l'Etre suprême
Jusqu'à de vils mortels daigne étendre son bras.
J'en appelle à témoin, sans sortir de moi-même,
Tous mes sentimens, tous mes pas.
Ciel ! quel aveuglement de ne pas reconnoître
La main, sans laquelle notre être
S'écroule à tout moment, s'il n'en est soutenu !
Qui méconnoît, ô Dieu, ton active présence,
Mérite d'être enflé d'une fausse science,
Et d'être à lui-même inconnu.



INQUIÉTUDE DE L'AME SUR LES VOIES DE LA PROVIDENCE.

ODE tirée du Pseaume LXXII.

QUE la ſimplicité d'une vertu paiſible
Eſt ſûre d'être heureuſe, en ſuivant le Seigneur !
Deſſillez-vous, mes yeux ; conſole-toi, mon cœur ;
Les voiles ſont levés ; ſa conduite eſt viſible
Sur le juſte & ſur le pécheur.

PARDONNE, Dieu puiſſant, pardonne à ma foibleſſe ;
A l'aſpect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a ſaiſi, mes pas ont héſité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confeſſe,
En voyant leur proſpérité.

CETTE mer d'abondance où leur ame ſe noie ;
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent ſur les fleurs, ils nagent dans la joie ;
Le ſort n'oſe changer pour eux.

VOILA donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentir ?
Enveloppés d'orgueil, engraiſſés de plaiſirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide ;
Que leurs plus inſenſés déſirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blaſphêmes;
Et leur cœur ne nourrit que penſers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux;
Et n'élevent leur voix, que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-la, je l'avoûrai, naiſſoit ma défiance.
Si pour tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, ſans les punir, voit-il ces cœurs pervers?
Et s'il ne les voit point, comment peut ſa ſcience,
Embraſſer tout cet Univers?

Tandis qu'un peuple entier les ſuit & les adore,
Prêt à ſacrifier ſes jours mêmes aux leurs;
Accablé de mépris, conſumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'eſt donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refuſé l'encens que je te dois?
C'eſt donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains ſimples & pures
Qu'avec ceux qui ſuivent ta Loi?

C'étoit en ces diſcours que s'exhaloit ma plainte.
Mais, ô coupable erreur! ô tranſports indiſcrets!
Quand je parlois ainſi, j'ignorois tes ſecrets;
J'offenſois tes élus, & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens auguſtes.
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Juſqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injuſtes
Réſervent tes puiſſantes mains.

J'AI vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

COMMENT tant de grandeur s'est-elle évanouïe ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?
Dans un sommeil profond, ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

INSENSÉ que j'étois, de ne pas voir leur chûte,
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans !
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

CEPENDANT, ô mon Dieu, soutenu de ta grace,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes piés ont chancelé : mais enfin de ta trace,
Je n'ai point écarté mes pas.

PUIS-JE assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?
Sa main contre moi-même a sçu me protéger ;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense,
Pour un mal foible & passager.

QUE me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvroit, céde aux clartés du jour ;
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;
Tout est absorbé par l'amour.

CAR enfin, je le vois; le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'esprit dépravé,
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

LAISSONS-LES s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre espoir.
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir;
Et publions par-tout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

Par M. ROUSSEAU.

LA PROVIDENCE

ATTENTIVE A TOUS NOS BESOINS.

ODE tirée du Pseaume CIII.

PLEIN de ta gloire & de toi-même,
Je veux aujourd'hui par mes vers,
O Souverain de l'Univers,
Célébrer ta grandeur suprême.
C'est toi, qui brillant de clarté,
Des brulans Séraphins porté,
Places ton trône sur les nues;
Où déployant l'air vif & pur,
Qui soutient les eaux suspendues,
Tu donnes à la terre un pavillon d'azur.

LES Anges, ces esprits fidelles,
De tes ordres prompts messagers,
Secondés par les vents légers,
Sous ton char étendent leurs aîles.

Là dans l'instant, de toutes parts,
Tout se présente à tes regards :
Tu vois la terre toujours ferme,
Immuable en ses fondemens,
Et dont la durée est le terme,
Que tu voulus prescrire à tous les élémens.

Lorsque dans la masse premiere
La nuit & le jour répandus
Par le désordre confondus
N'étoient ténébres ni lumière;
Quand la mer comme un vêtement
Couvroit le terrestre élément,
Des plus hauts monts cachant les cimes;
Alors tu parles; & soudain
L'eau fuit, & cherche les abîmes
Du rivage marqué par ta puissante main.

A ta voix croissent les montagnes,
Leur sommet des cieux s'approchant,
Laisse du rapide penchant
Descendre les rases campagnes.
La mer renferme ses efforts
Dans les limites de ses bords;
Et la terre alors découverte,
Parmi les roseaux & les joncs
Voit serpenter sur l'herbe verte
Les ruisseaux argentés qui baignent ses vallons.

Pour s'abreuver sur les rivages,
Par les mêmes désirs poussés,
De tous lieux viennent empressés
Les animaux doux & sauvages.
Les légers habitans des bois,
Au bruit des eaux mêlent leur voix,
Excités par ces doux murmures;
Et les échos, frappant les airs,
Dans le creux des roches obscures
Répétent à l'envi leurs innocens concerts.

PAR ta main la terre arrosée
Fournit la séve aux arbrisseaux :
Les oliviers sur les côteaux
Sentent la fertile rosée.
Tandis que les prés & les bois
Aux animaux offrent le choix
Des herbes, qui font leur pâture,
L'homme cueille & serre les grains
Destinés à sa nourriture ;
Et la vigne pour lui prodigue ses raisins.

CETTE eau si pure & si légère,
Qui des cieux tombe abondamment,
Est répandue également
Sur le cédre & sur la fougère.
Ces grands arbres, qui des hauts monts
Couronnent les superbes fronts,
De leurs bras vont toucher les nues :
Là, les oiseaux en sûreté
Sur le haut des branches chenues,
Du subtil oiseleur sauvent leur liberté.

A l'endroit le plus solitaire,
La cigogne tient ses petits ;
Et montre à construire des nids
Au passereau qui la voit faire.
Dans le pied du roc entr'ouvert,
Le lapin se met à couvert ;
Et le sommet du mont rapide
Nourrit les bois, dont l'épaisseur
Sert de retraite au cerf timide,
Et trompe, en les cachant, l'attente du chasseur.

SEIGNEUR, tu formas la lumière
Qui nous éclaire dans la nuit,
Et l'astre du jour qui la suit,
Connoît la fin de sa carrière.

Mais, lorſque régnant à leur tour,
Les ténébres chaſſent le jour,
Couvrant la terre de leurs ombres:
Tous les animaux redoutés
Sortent de leurs cavernes ſombres,
Et libres de leur choix, courent de tous côtés.

Les lionceaux cherchant leur proie;
Te demandent, en rugiſſant,
Tout ce qu'en leur beſoin preſſant
Ta Providence leur envoie.
Mais quand & repus & laſſés,
Par le brillant flambeau chaſſés,
Ils rentrent finiſſant leur guerre;
L'homme alors d'un coutre tranchant
Entame le ſein de la terre,
Et conduit ſon travail juſqu'au ſoleil couchant.

Seigneur, que tes œuvres ſont belles!
Et que mes yeux ſont enchantés,
Quand je contemple les beautés
Que forment tes mains immortelles!
Cette vaſte & profonde mer,
Que d'un ſeul mot tu ſçais calmer,
Eſt le témoin de ta Sageſſe.
Chaque jour en ſes larges flancs
S'accroît ſon immenſe richeſſe;
Et ta bonté nourrit ſes muets habitans.

Là, ſans avoir l'aîle mouillée,
L'alcion effleure les eaux:
Là, ſe voit autour des vaiſſeaux
Des poiſſons la troupe écaillée.
Ce grand monſtre par toi formé,
Qui ſemble un écueil animé,
Cette épouvantable baleine,
Agitant ſon corps ſpacieux,
Mêle les flots avec l'aréne;
Et pouſſe, en ſe jouant, la vague juſqu'aux cieux.

Que tout ce que le monde enserre
Te glorifie incessamment ;
Toi, qui d'un regard seulement,
Pourrois anéantir la terre.
Mais quand de tes dons précieux
Tu remplis la terre & les cieux ;
Tout ce que mon cœur te demande,
Source de nos félicités,
Seigneur, daigne accepter l'offrande
De ces chants que toi-même aujourd'hui m'as dictés.

Par Mlle CHERON.

LA JUSTICE DE DIEU

PRÉSENTE A TOUTES NOS ACTIONS.

ODE tirée du Pseaume XCIII.

PAROISSEZ, Roi des Rois ; venez, Juge suprême,
Faire éclater vôtre courroux
Contre l'orgueil & le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'Univers est le Dieu des vengeances.
Le pouvoir & le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

JUSQUES à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solemnels :
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoûte encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

ILS ont sur votre peuple exercé leur furie,
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger.
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger.
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve & sur l'étranger.

NE songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours.
Du haut de la céleste voûte,
Dieu n'entendra pas nos discours.
Nos offenses par lui ne seront point punies.
Il ne les verra point; & de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

QUEL charme vous séduit? Quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles & fous?
Celui qui forma votre oreille,
Sera sans oreille pour vous?
Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes,
Pour vous seuls retiendra ses coups?

IL voit, n'en doutez pas, il entend toute chose.
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
Rien n'échappe aux regards de ce Juge sévère,
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

OUVREZ, ouvrez les yeux, & laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire

Dans la ſcience de ſa Loi !
C'eſt l'azyle du Juſte, & la ſimple innocence
Y trouve ſon repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un ſujet d'effroi.

Qui me garantira des aſſauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pu s'attendrir :
Si vous n'aviez ſauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort eſt infaillible,
Je ſuccombe. Auſſi-tôt votre bras invincible
S'eſt armé pour me ſecourir.

Non, non, c'eſt vainement qu'une main ſacrilége
Contre moi décoche ſes traits ;
Votre trône n'eſt point un ſiége
Souillé par d'injuſtes décrets.
Vous ne reſſemblez point à ces rois implacables,
Qui ne font exercer leurs loix impraticables,
Que pour accabler leurs ſujets.

Toujours à vos élus l'envieuſe malice
Tendra ſes filets captieux :
Mais toujours votre Loi propice
Confondra les audicieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre :
Et ſi l'impiété nous juge ſur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

Par M. Rousseau.



LA

LA MISÉRICORDE DIVINE.

ODE.

GRAND DIEU, par quel encens, & par quelles victimes,
Pourrai-je détourner ton courroux que je crains?
J'ai mérité la mort, & pour de moindres crimes,
Le monde a vu tomber la foudre de tes mains.

L'EXCÈS de tes bontés augmente mon offenfe,
Tu me combles de biens au lieu de me punir;
Et l'on voit, ô prodige! une égale conftance,
En moi, pour t'offenfer, en toi pour me bénir.

IL eft vrai, mon Sauveur, mes fautes font mortelles,
Toujours ma paffion s'oppofe à tes projets:
Mais, hélas! fi tu perds tous ceux qui font rebelles,
En quel lieu de la terre auras-tu des fujets?

MES crimes d'un côté provoquent ta juftice,
De l'autre ta bonté demande mon pardon.
As-tu moins de bonté que je n'ai de malice?
Serai-je plus méchant que tu ne feras bon?

L'HIVER accompagné des vents & des orages,
Vient de quitter la place à la belle faifon;
La terre eft fans glaçons, le ciel eft fans nuages,
L'un montre fon azur, l'autre fon verd gazon.

PAR toi l'air eft ferein, & la terre féconde;
Grand Dieu, c'eft toi qui fais, en dépit des hivers,
Retourner fur fes pas la jeuneffe du monde,
Et renaître à nos yeux l'éclat de l'Univers.

D

S'il eſt ainſi, de grace, arrête le tonnerre,
Epargne ton ouvrage, ô Dieu, mon Créateur!
Tu fais un nouveau ciel, une nouvelle terre;
Peux-tu pas dans mon corps former un nouveau cœur?

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire:
Dompte, par ton eſprit, mon eſprit obſtiné;
Ton triomphe eſt le mien, je gagne en ta victoire;
Quand tu ſeras vainqueur, je ſerai couronné.

Par M. PELISSON.

ATTRIBUTS DE L'HOMME.

AVANTAGE DE LA RAISON.
ODE.

Image de l'Etre ſuprême,
Souffle de ſon eſprit, ame de l'Univers,
Riche parcelle de Dieu même,
Raiſon, ſois l'objet de mes vers.
La terre te reçoit: la terre eſt ennoblie:
De mille objets divers la nature embellie,
N'en a point d'auſſi beau que toi.
Les cieux & leurs flambeaux, & la mer & la terre,
Et tout ce qu'en ſon ſein ce vaſte globe enſerre,
Te ſert, & n'a point d'autre emploi.

Ici, quels objets m'intéreſſent!
Au cri de l'Univers le ciel accorde un Roi:
Quel Roi! tous les êtres s'empreſſent
De s'aſſujetir à ſa Loi.

Si des terrestres biens les animaux jouïssent,
L'un naît pour le servir : d'autres le divertissent,
Un chantre * aîlé pour lui se plaint.
Un superbe coursier le transporte à la guerre,
Ignore la terreur, du pied frappe la terre,
Son courage en ses yeux est peint.

ARTS par la main de la nature,
Des habits sont donnés aux animaux naissans :
Et leur Roi, noble créature,
Naît nud, pousse des cris perçans.
Mais recevant du ciel la raison en partage,
Il trouve réunis dans ce riche appanage
Les biens dont l'Univers est plein.
Pour lui des feux nouveaux dans les cieux étincelent :
Pour lui les fleurs, les fruits sans fin se renouvellent;
La terre entière est son jardin.

POUR le garantir des injures
Qu'à son corps délicat préparent les saisons,
La martre donne ses fourrures,
La brebis donne ses toisons.
Un ver industrieux file parmi les sêres :
Mille autres animaux, de l'homme tributaires,
Sont attentifs à le nourrir.
Messager diligent, un faucon qu'il envoie,
Part, & tyran des airs plane, fond sur la proie ;
Fidèle, au maître il vient l'offrir.

Au joug de la raison dociles,
Les humains rassemblés aux ours cédent les bois.
De la raison naîtront les villes :
Avec elle l'ordre & les loix.

---

* *Le Rossignol.*

Pour composer des toits, ornemens des campagnes,
Les chênes, les rochers, descendant des montagnes,
Déja s'unissent aux métaux,
Déja le marbre sort du sein de la carrière,
Et la toile & le bois, & l'airain, & la pierre,
Deviennent des êtres nouveaux.

Mais quelle foule de miracles,
Pour étonner mes yeux, naissent de tes projets!
Mortel, tu te ris des obstacles,
Les élémens sont tes sujets.
Si d'une aîle légère employant l'assistance,
L'hirondelle, des mers franchit l'espace immense,
Tu te passes d'un tel secours;
Appellant les zéphirs, tu domines sur l'onde;
Une aiguille aimantée enfante un nouveau monde,
Les feux du ciel guident ton cours.

Dans d'humides prisons captive,
L'eau murmure, asservie à mille ordres divers;
Mais bien-tôt libre, fugitive,
Elle s'élance dans les airs.
Obéissant aux loix que la raison lui trace,
Seule, elle fait mouvoir plus d'une lourde masse,
Supplée à nos foibles efforts.
Quels prodiges, Raison, fais-tu sans cesse éclore!
Du néant l'Univers semble sortir encore,
Quand tu l'ornes de tes trésors.

Déja l'ignorance s'envole.
Du sein de la raison naît un art précieux,
Qui fixe à son gré la parole,
Et peint la pensée à nos yeux.
En tous lieux par cet art, je trouve Rome, Athènes;
Long-temps après leur mort, Cicéron, Démosthènes,
Forment d'illustres orateurs.

Les Renés *, les Neutons, les Boileaux, les Corneilles,
Chez nos derniers neveux, enrichis par leurs veilles,
Se feront des imitateurs.

Sur les aîles de la pensée
L'esprit humain parcourt tous les temps, tous les lieux ;
La nature est souvent forcée
De se dévoiler à ses yeux.
Si l'attrait du plaisir me sollicite au crime,
Soigneux de ma vertu, l'esprit m'offre un abîme
Qu'il va chercher dans l'avenir.
Si mon cœur a du vice idolatré les charmes,
Je reprens, agité par d'utiles allarmes,
La route que je dois tenir.

De la morale la plus saine,
Tout mortel, en naissant, porte la régle en soi :
Il sçait quand le vice l'entraîne,
Ce qu'ordonne ou défend la Loi.
Une secrette voix qui reprend, qui censure,
Est le cri que blessée exprime la droiture,
Quand le crime entre dans un cœur.
Avant que les leçons instruisent notre enfance,
La honte prévenant leur tardive défense,
Est notre premier moniteur.

Soit grossière, soit cultivée,
La raison, sous ses loix rangeant tous les humains,
Au fond de leur être gravée,
Annonce ses droits souverains.
L'erreur voit à son joug la terre abandonnée,
L'or, le marbre, le bois, l'argile façonnée

* *Descartes.*

Ont à leurs pieds les nations.
Le jour de la raison, vainqueur de ces nuages,
Du véritable Dieu, sous cent fausses images,
Communique les notions.

Mortel, pourrois-tu méconnoître
De ce céleste don l'inestimable prix ?
Roi du monde, l'homme est le prêtre
Des êtres à sa Loi soumis :
Interprête éloquent de leur reconnoissance,
Il célèbre à leur gré l'Auteur de leur naissance,
Il l'avertit de leurs besoins.
Oui, l'homme est le lien de cet heureux commerce,
Que la terre enrichie avec le ciel exerce :
Il est le centre de leurs soins.

Mais que vois-je ? La souveraine
Qui devoit enchaîner les tyrans de mon cœur,
Vile esclave, baise la chaîne
Qu'elle reçoit de leur fureur.
Ah ! vois l'indignité d'une telle bassesse,
Raison, & connois mieux ta force & ta noblesse,
Ose réprimer leurs transports.
Condamne mes travers, condamne mes caprices ;
Au mépris de tes loix, si je me livre aux vices,
Venge tes loix par mes remords.

Par M. Chabaud de l'Oratoire.



LA CONSCIENCE.

EPITRE.

SOUMIS par une auſtère loi
Aux décrets de ſa conſcience,
L'homme coupable porte en ſoi
Le châtiment de ſon offenſe :
Il faut qu'il ſubiſſe ſoudain
Cette ſentence véridique,
Que rend un juge domeſtique,
Qui tient ſéance dans ſon ſein :
Chacun ici dans ſa conduite,
Reſſortit à ce tribunal.
Il n'eſt à l'homme aucun canal,
Pour échapper à ſa pourſuite.
Qu'il habite un riche palais :
Qu'aux honneurs dont la cour décide,
Il s'éleve d'un vol rapide,
Et qu'il ſoit aſſis ſous le dais ;
Qu'aucun rival ne l'importune ;
Que d'un peuple de courtiſans,
Autour de lui fume l'encens,
Et que captivant la fortune,
Avec ce roi des Lydiens,
Il puiſſe diſputer de biens ;
Si le déſordre & la licence,
Ont de ſon ſein tumultueux,
Banni la paix & l'innocence,
Partage d'un cœur vertueux,
Des remords ſubits, tyranniques,
Nés de ſes coupables déſirs,
Et cenſeurs de ſes mœurs iniques,

Empoisonnent tous ses plaisirs.
C'est que la vertu sur notre ame
A toujours d'invincibles droits,
Et qu'à toute heure elle réclame
Contre le mépris de ses loix.
Oui, contre son attrait sublime,
C'est en vain qu'on a combattu,
Le désaveu forcé du crime
Est un hommage à la vertu.

Par M. TANEVOT.

LA CONSCIENCE.

C'EST pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

AINSI parle l'impie, & lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Si par ses noirs complots, nous sommes outragés,
De près suivra la peine, & nous serons vengés.
De ses remords secrets triste & lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés le pâle ambitieux
Vers le ciel, sa terreur, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.

Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; & ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, & toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour, consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les loix sont éternelles.
Les hommes ni les rois ne peuvent rien contre elles:
Les dieux que révéra notre stupidité,
N'obscurcirent jamais sa constante beauté:
Et les Romains enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naissant: elle est écrite en moi,
Cette Loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même:
A toute heure je lis dans ce code suprême,
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précéde & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Metius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient les bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.

Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin;
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.

Par M. RACINE.

L'HONNEUR EST LE SUPPLEMENT DE LA RAISON ET DE LA VERTU.

EPITRE.

PARMI tant de mortels, que du souverain Etre
Sur notre globe épars, la Sagesse a fait naître,
Si différens de goût, de raison & d'humeur,
Ariste, il n'en est point qui n'aspire au bonheur.
C'est dans l'homme un penchant versé par la nature;
Mais telle est de ses sens la funeste imposture,
Qu'éteignant le flambeau qui peut guider ses pas,
Il cherche le bonheur où le bonheur n'est pas.
Il ose le placer dans des richesses folles,
Dans de honteux plaisirs, dans des honneurs frivoles.
Soudain, pour satisfaire à ses illusions,
Sur lui de toutes parts fondent les passions,
Qui dans son cœur, jouet de leurs fougueux caprices,
Font à leur suite entrer l'essaim de tous les vices.
Fatal essaim! déja sur leurs pas triomphans,
Accourent mille maux, leurs odieux enfans;
Les soucis importuns, les cruelles allarmes;
Le trouble, le chagrin, le désespoir, les larmes,

Le remord dévorant, l'affreuse pauvreté,
Une jeunesse en proie à la caducité,
La triste maladie, à l'œil jaune, au teint blême,
Et la peur de la mort, pire que la mort même.

L'AME à ses passions si prompte à se livrer,
N'a-t-elle aucun secours qu'elle puisse implorer,
Pour dompter de l'enfer ces filles effrénées,
Qu'en son sein font éclore & croître les années?
La raison est de l'homme & le guide & l'appui;
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui.
C'est elle, qui des traits de sa divine flamme,
Purifiant son cœur, illuminant son ame,
Montre à ce malheureux par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu:
Qu'elle donne aux humains, couverts de son égide,
La volupté tranquille, innocente & solide,
La joie, & la santé, qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit, & le calme du cœur;
Que par elle un mortel, aussi ferme que libre,
Au milieu des revers, garde un juste équilibre;
Rit de ses ennemis, & résistant au sort,
Affronte l'indigence, & les fers & la mort;
Comme un rocher, que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

MAIS si, seule opposée aux persécutions,
Du formidable amas de tant de passions,
La raison ne sçauroit, foible autant que novice,
Elever la vertu sur les débris du vice;
Alors pour dissiper leur souffle empoisonneur,
A son secours, Ariste, elle appelle l'honneur;
Elle fait voir à l'homme en bute à leur poursuite,
Tous les yeux des humains, ouverts sur sa conduite;
C'est-là le premier frein, c'est le premier pouvoir,
Qui range les mortels sous les loix du devoir.

En vain Dieu prononçant ses oracles sublimes,
Nous prescrit les vertus & nous défend les crimes:
L'homme, au joug de ses sens soumis plus qu'il ne doit,
Brave Dieu qui se cache, & craint l'homme qu'il voit:
Du salutaire honneur l'autorité suprême
Contient le vicieux & le scélérat même.
Lorsqu'à ce tribunal un mortel est soumis,
Il ne viole point la foi de ses amis: ....

Cependant du public ou le blâme ou l'estime,
Suffisent-ils toujours pour abjurer le crime?
Répriment-ils un homme à ses vices livré,
S'il peut tromper les yeux dont il est éclairé?
Le sauvent-ils au moins de l'intime supplice
Qui suit l'obscur forfait, dont il est seul complice?
Non sans doute. Hé, que sert à ce noir imposteur
D'un honneur usurpé le charme séducteur,
Si sa raison dément le chimérique hommage,
Que le monde abusé rend à sa fausse image;
Si honteux en secret de son iniquité,
Il condamne un encens qu'il n'a point mérité? ...

N'en doutons point, Ariste [& dans cette carrière
La raison aux mortels prête encor sa lumière]
L'homme par cet honneur est souvent excité;
Mais il faut, pour atteindre à la félicité,
Qu'il ait d'un sentiment qui redoute le blâme,
Le mobile en son cœur, le principe en son ame;
Qu'il soit au fond le même, & tel qu'il s'est montré,
Et s'honore en secret, comme il est honoré.
Du fantastique honneur les mouvemens serviles
Agitent bien souvent les ames les plus viles;
Le véritable honneur est le don des héros;
C'est lui qui les anime aux sublimes travaux;
Son bras ferme soutient la vertu qui chancele;
Par lui le cœur gémit du vice qu'il recele.

Heureux, qui, pour son bien & celui des humains,
Voyant mille vertus germer entre ses mains,
Jouit, comme Rollin, par un droit légitime,
De l'estime publique, & de sa propre estime ! ....

SUR LA LIBERTÉ.

EPITRE.

LE bonheur dépend-il de moi-même? ou des cieux?
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine?

OBSCURÉMENT plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le ciel;
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Etre
Plaça près de son trône, & fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brulent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, & couvre l'hémisphère....

ECOUTE, me dit-il, prompt à me consoler.
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, & ton ame sincère,
Puisqu'elle sçait douter, mérite qu'on l'éclaire
Oui, l'homme sur la terre, est libre ainsi que moi
C'est le plus beau présent de notre commun roi.

La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéït.
Souverain sur la terre, & roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains, la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté que seroient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême, impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés...

Comment sans liberté serions-nous ses images ?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser,
Il n'a rien à punir, rien à récompenser ;
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos débordemens,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, *Miriwis*, ou tel autre barbare ;
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur,
Dira : *Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur :*
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brule, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix,
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits...

Ces discours m'élevoient au-dessus de moi-même,
J'ose encor demander à ce Sage suprême :
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare, & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi, ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

L'Esprit Consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il, immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi! dans cet Océan, cet atome qui nage
Dira : l'immensité doit-être mon partage?
Non, tout est foible en toi, changeant & limité;
Ta force, ton esprit, tes membres, ta beauté.
La nature en tout sens, a des bornes prescrites;
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites?
Mais, dis-moi, quand ton cœur, en proie aux passions,
Se rend, malgré lui-même, à leurs impressions,
Qu'il sent dans ces combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais, quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame;
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,

D'un désir curieux les trompeuses saillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Prends un livre sensé, consulte un sage ami....

Par M. DE VOLTAIRE.

L'AMOUR DE LA GLOIRE.

ODE couronnée au jugement de l'Académie Royale de Pau, en 1740.

GLOIRE, lorsque tu nous enflammes,
Que tu sçais bien mouvoir nos cœurs !
Les périls & la mort, pour allarmer nos ames,
N'ont que d'impuissantes horreurs.
Ame de l'Univers, le désir de l'estime,
Est cet instinct heureux que la nature imprime
Dans le cœur de tous les humains.
Il fait les Curtius, les Catons, les Camilles,
Et des arts, pour former les Zeuxis, les Virgiles,
Il sçait applanir les chemins.

BANNISSEZ cet instinct du monde,
Vous en bannirez les vertus :
Leur semence en nos cœurs ne sera plus féconde,
Il ne naîtra plus de Titus.
Non, Regulus jamais n'auroit revu Carthage,
S'il n'eût cru que sa mort lui vaudroit un hommage
Dans l'esprit de tous les mortels.

Et Codrus, de son sang eût été plus avare,
S'il ne se fût promis qu'un dévoûment si rare,
Obtiendroit un jour des autels.

Quel spectacle affreux se présente !
Héros naissant, où courez-vous !
Que je crains pour vos jours ! . . . Ma voix est impuissante,
Que de sang font couler ses coups !
A ses fiers bataillons que son exemple pique,
Cet Achille transmet son courage héroïque,
L'état par son bras est vainqueur.
Mais la mort le poursuit : trop rigoureuse perte !
Il meurt. Si sans témoins la mort se fût offerte,
Eût-il montré tant de valeur ?

Passions, monstres implacables,
La raison vous combat en vain.
Que je prévois de maux, si vos conseils coupables
Sont joints au pouvoir souverain !
Vous allez ranimer les Nérons, les Tibères.
Tyrans de leurs sujets, loin d'en être les peres,
Les rois serviront vos transports.
Mais tremblez, si jamais la gloire les enflamme,
Mille vertus alors, mobiles de leur ame
Sçauront maîtriser vos efforts.

Sous ses loix je vois la clémence
Ranger le second des Césars.
Pour rendre un peuple heureux Henri soumet la France,
Louïs est le pere des arts.
D'un avenir flatteur que ne peut point l'idée ?
Elle applique à nos maux leur ame possédée
Du désir de vivre en nos cœurs.
Ils comptent, quand la mort les fera disparoître,
Se venger de ses coups, jouïr d'un nouvel être
Créé par leurs rares faveurs.

MUSES, la gloire eſt l'hypocrène
De vos illuſtres nourriſſons :
C'eſt elle qui promit à l'ami de Mécène
D'immortaliſer ſes chanſons.
Jamais l'écrivain Grec qui peint Pergame en cendre,
N'eût connu vos tranſports, s'il n'eût oſé prétendre
Aux honneurs du ſacré vallon.
Sa gloire lui ſuſcite un rival magnanime,
Que vaincroit le repos, ſi l'amour de l'eſtime
Etoit un moins vif aiguillon.

BRULANS de rendre leur mémoire
Indépendante du trépas,
Vos plus dignes enfans raſſemblés par la gloire, [1]
Quels fruits ne produiſent-ils pas?
Si-tôt qu'à l'ignorance on voit pluſieurs génies
Oppoſer de concert leurs lumières unies,
Ils en chaſſent l'obſcurité;
Ainſi pluſieurs rayons qu'un même point raſſemble
Sont foibles, diviſés; forts, quand ils vont enſemble
Porter la chaleur, la clarté.

CLIO [2], tes éleves célèbres
Rappellent les temps écoulés;
Leurs pénibles efforts triomphent des ténèbres,
Par qui tant de faits ſont voilés.
Et les tiens, URANIE, utiles Zoroaſtres, [3]
En guidant nos vaiſſeaux, rendent les vents, les aſtres,
Tributaires de nos beſoins.
Sans ceſſer d'admirer leur féconde induſtrie,
Mon œil cent fois les vit offrir à leur patrie
Des ſecrets trouvés par leurs ſoins.

---

[1] *Les Académies.* [2] *L'Académie des Inſcriptions.*
[3] *L'Académie des Sciences.*

DANS cette carrière brillante [1]
Un prix vient d'armer cent rivaux.
L'espoir de l'obtenir, à la troupe sçavante
Arrache de nobles travaux.
Ici, quel feu divin anime leurs ouvrages !
Le vrai, le vrai de choix, les riantes images
S'y présentent de toutes parts.
Là, sublime sans faste, & simple sans bassesse
Leur muse réunit la force à la justesse,
L'ordre, la raison aux écarts.

SOUS le nom des vertus brillantes
Tu vois encenser tes autels,
Gloire, tu prends souvent des formes différentes
Pour t'offrir aux yeux des mortels.
TURENNE te connoît sous le nom de Bellone :
Sous celui de Themis DAGUESSEAU t'abandonne
Et son repos & ses plaisirs.
Sous d'autres noms COLBERT, MAUREPAS t'obéïssent :
Les beaux arts par leurs soins dans l'état s'affermissent,
Au gré de leurs nobles désirs.

UNE Sirène enchanteresse
Te débauche mille sujets :
Souffriras-tu toujours qu'au sein de la mollesse,
Ils renoncent à tes projets ?
Si des hautes vertus le travail est le pere,
Au travail par l'espoir d'un glorieux salaire
C'est à toi de nous animer.
Le plaisir nous séduit, le repos nous attire :
Mais parois-tu ? ROUSSEAU redemande sa lyre,
Et VILLARS est prompt à s'armer.

Par M. CHABAUD de l'Oratoire.

---

[1] *Les avantages des prix proposés par les Académies des Belles-Lettres.*

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

ODE.

NON, en vain chaque jour une guerre intestine
Par dégrés consume mon corps,
Et de cette admirable & fragile machine
Achevera bien-tôt de briser les ressorts.
Non, avec ses débris, agissante matière,
Quand tu redeviendras poussière,
Mon être tout entier ne va point s'écrouler.
Tu voiles un principe actif, ardent, sublime,
Qu'en se replongeant dans l'abîme,
L'Univers sous son poids ne sçauroit accabler.

GRAND DIEU, quand un rayon de ta clarté suprême
Ne m'eût point révélé mon sort,
Mon ame chaque jour lit au fond d'elle-même
Qu'en la formant, ta main l'a soustraite à la mort.
Un instinct généreux, un cri de la nature
Contre le néant me rassure;
Ce qui n'est point matière est immortel en moi.
Ma raison me l'apprend sans sortir de sa sphère;
Ici son flambeau qui m'éclaire
Ne laisse ni combat ni mérite à ma foi.

QUOI ce souffle émané de ta bouche divine
Pourroit donc, victime du temps,
Malgré ses attributs, malgré son origine,
N'échapper au néant que pour quelques instans?
Cet être en qui des traits qu'on ne peut méconnoître
M'offrent l'image de ton être,

Pourroit comme l'éclair ? ... ah ! j'en frémis d'effroi.
Non, Seigneur, de tes dons ce brillant assemblage,
Ne sçauroit être ton image,
S'il ne sort de tes mains immortel comme toi.

Lui périr ! lui, grand Dieu, par qui l'espace immense
Dans un instant est embrassé !
Lui, qui d'un prompt essor dans l'avenir s'élance !
Lui qui fait d'un regard revivre le passé !
Lui qui semble, après toi, créer les cieux, la terre,
Et tout ce que leur globe enserre !
Lui qui connoît son être, & qui sçait l'expliquer !
C'est peu, lui, Dieu Très-haut, qui te connoît, qui t'aime,
Qui pénétre dans ton sein même !
Ah ! la mort pourroit-elle en ton sein l'attaquer ?

Et pourquoi, s'il est prêt à fondre dans l'abîme,
De tant de dons le revêtir ?
N'aurois-tu donc voulu qu'embellir la victime,
Que la mort va frapper, & la terre engloutir ?
Lui-même, il enrichit, il orne par ses veilles,
Ces dons fertiles en merveilles ;
On diroit qu'il aspire à se diviniser.
Croirai-je qu'il ne fait par son travail frivole
Qu'achever une frêle idole
Sous le coup qui déja tombe pour la briser ?

Ah ! si dans le néant dont elle sort à peine,
Mon ame va se replonger,
Mon être est donc, Seigneur, un présent de ta haine
Que mon œil, sans effroi, ne peut envisager.
Malheur, malheur au jour qui ne m'a donc vu naître
Que pour souffrir & disparoître !
Le néant m'épargnoit l'horreur du sort humain.
O de jours & de maux tissu trop déplorable !
Tu me deviens insupportable,
Si d'un sort plus heureux tu n'es point le chemin.

Quoi ! naître dans les pleurs, vivre dans le supplice
Des passions ou de l'ennui ;
Victime, ou des remords qui poursuivent le vice,
Ou du pénible soin de lutter avec lui :
Ne connoître du vrai qu'une ombre peu certaine,
Du plaisir qu'une image vaine,
Au sein de la douleur, voir approcher la mort :
Ne pouvoir ni la fuir, ni cesser de la craindre :
Et tout entier enfin s'éteindre :
Quel sort est plus affreux, si tel est tout mon sort ?

Le tien, insecte vil, seroit plus facorable :
Du seul penchant tu suis les loix :
Tu sens les maux présens ; à leur poids qui m'accable
Seul, des maux à venir j'ajoûte tout le poids.
Ton corps fait tous les tiens : les destins inflexibles
M'en réservent de plus terribles,
Enfans de la raison, peres du désespoir.
La mort fond sur nous deux ; mais le souverain Maître
Avec l'horreur de la connoître
N'épargne qu'à toi seul l'effroi de la prévoir.

Si dans une carrière à peu d'instans bornée
Tout mon destin doit s'accomplir,
D'où naît en moi, Seigneur, cette faim effrénée
Qu'excitent tant d'objets qu'aucun ne peut remplir ?
Cet immense désir de sçavoir, de connoître
Inséparable de mon être,
Vers l'immortalité cet essor généreux ?
Je reconnois ta voix dans ces ardeurs confuses ;
Et c'est toi-même qui m'abuses,
Si jamais nul objet ne répond à ces vœux.

Mais seroit-ce pour l'homme, objet vil & frivole,
Si le néant doit l'engloutir,
Que le monde, grand Dieu, docile à ta parole,
Du cahos débrouillé se hâta de sortir ?

Que naquit, que parcourt ſon énorme carrière
Ce globe immenſe de lumière,
Dont les feux éclatans ſont l'ornement des cieux?
Que d'un voile d'azur la terre environnée,
De fleurs & de fruits couronnée
De ta magnificence entretient tous les yeux?

Un ſi riche domaine, un ſi brillant empire
Pour un limon organiſé,
Qui commence à mourir dès l'inſtant qu'il reſpire,
Qui peut à tout moment d'un ſouffle être briſé!
Non, non, ou l'Univers eſt une vaſte ſcène
Qui par les combats & la peine,
D'un bonheur immortel peut m'aſſûrer l'eſpoir;
Ou mon œil dans ce jeu de ta main immortelle,
Qui me paroît peu digne d'elle,
De tous tes attributs ne voit que ton pouvoir.

En enfantant, Seigneur, ce renaiſſant miracle,
Peux-tu n'avoir eu d'autre but,
Que de te préparer le biſarre ſpectacle
Qui bien-tôt à tes yeux, avec l'homme parut?
Que de voir chaque jour ſur un frêle théâtre
L'argile & l'argile combattre
Pour le riſible éclat d'un vain nom, d'un vain rang,
Les peuples ſe former, croître, s'entre-détruire,
Et l'orgueil ſans fin reproduire
Et des monceaux de morts, & des fleuves de ſang!

Et que ſont devant toi les fières entrepriſes
Qui diſtinguent les potentats?
Les remparts embraſés, les régions conquiſes,
Les progrès, les revers, la chûte des états?
Le conquérant altier, qu'on voit comme la foudre,
Eclater, frapper, ſe diſſoudre,

La pompe des Crésus, les lauriers des Césars?
Cette ombre qui s'enfuit, ce torrent qui s'écoule,
Ce néant trop cher à la foule,
Mérita-t-il jamais un seul de tes regards?

Mais si tout l'homme meurt, où donc est ta justice?
Quels objets m'offre l'univers?
La pourpre est trop souvent le partage du vice,
Celui de la vertu la poussière ou les fers.
Applaudi, redouté, l'usurpateur habile,
De la dépouille du pupile,
Au mépris du tonnerre éblouït tous les yeux.
La foule qui le voit insultant ses victimes,
S'enivrer du fruit de ses crimes,
Doute s'il reste encor un vengeur dans les cieux.

Ainsi tant d'attentats pourroient de ta colère
Eluder la juste rigueur!
Tant d'efforts généreux périroient sans salaire,
La mort égaleroit le juste & l'infracteur!
Ah! l'impie aveuglé qui croit l'ame mortelle,
Grand Dieu, te détruit avec elle:
Tu n'es point, si tu n'es la suprême équité;
Croire qu'il est un Dieu, sans le croire équitable,
C'est par un blasphême exécrable
Substituer un monstre à la Divinité.

Oui, je n'en puis douter: ton jour est prêt à luire:
Le sort du juste & du pervers
Dans un ordre nouveau que tu vàs introduire,
Va te justifier aux yeux de l'univers.
L'un, du corps affranchi, sous des cieux plus propices,
Goûte des torrens de délices,
Dont tu lui garantis l'intarissable cours:

L'autre

L'autre expire, & sans fin, par des vœux exécrables
Contre des maux intolérables,
Invoquera la mort qui le fuira toujours.

Périsse donc ce corps de terrestre origine,
D'un amas d'atomes formé;
Et que vers toi s'éleve à travers sa ruine
L'indivisible esprit dont il est animé.
Vers toi ... mais quels périls! quel trouble! quelle attente!
L'immortalité l'épouvante.
Pourroit-elle, ... ah! soutiens son espoir, son effort.
Que l'enfer vainement de piéges l'investisse;
Qu'à jamais heureux il bénisse
La main qui l'affranchit du pouvoir de la mort.

DU DESIR DE SÇAVOIR,

Et des bornes qui lui ont été prescrites dans l'étude de la Nature.

EPITRE A M. PLUCHE.

Toi, de qui les écrits font l'honneur de notre âge,
Pluche, daigne accepter mon poëtique hommage.
Loin du vrai trop long-temps erra le genre-humain,
Ton Livre nous en montre aujourd'hui le chemin,
Loin du Dédale obscur d'un ennuyeux systême,
Le lecteur est conduit jusqu'à l'Etre suprême:
D'innombrables beautés naissent de toutes parts,
Le monde est un spectacle offert à nos regards.
Usons de ces faveurs pour nos besoins écloses,
Sans vouloir en sonder les merveilleuses causes.
De l'Etre Créateur, tes observations
Nous font dans un beau jour voir les intentions.

J'userai désormais, sans vouloir les comprendre,
Des biens qu'ici pour nous les cieux ont fait descendre;
J'observe, curieux, des plus vils animaux
Les armes, les habits, les ruses, les travaux.

L'INSECTE que le corps, en pourrissant, attire,
Y dépose ses œufs, un nouveau né respire.
Par différens états passent les vermisseaux :
Plusieurs bravant la mort, construisent leurs tombeaux.
A d'autres, en mourant, féconds ils donnent l'être:
D'un insecte rampant un papillon va naître :
En naquit-il jamais de la corruption ?
D'un rocher a-t-on vu naître un ours, un lion ?
Dans nos champs rajeunis paroissent les chenilles,
Quand les hôtes de l'air élevent leurs familles.
La teigne à nos dépens, se fait un pavillon.
Des piquets déliés attachent sa maison.
Quel ver rampe à mes yeux ? instruit par la nature,
Il construit sa prison qui devient ma parure.
Au sein de sa cellule, il trouve son tombeau;
Mais du reclus mourant, sort un être nouveau.

QUE d'insectes volans une toile perfide
Sçait arrêter au gré d'une fileuse avide !
D'yeux sa tête est semée, afin que ses regards
Puissent, sans se lasser, veiller de toutes parts.

ABEILLES, votre instinct me confond & me passe:
Mais quels sont ces doux sucs que votre trompe amasse?
La dépouille des fleurs qui tapissent nos bords,
Par votre art se distile en fluides trésors,
Le captieux repos n'a pour vous rien d'aimable,
Vous courez au travail d'un pas infatigable.
Fourmis, quand le lion a jauni les moissons,
En foule vous quittez vos obscures maisons.
Vos petits magasins d'une simple structure,
De vos foibles enfans enferment la pâture;

De glu ; quand vous craignez un triste éboulement,
Vous enduisez la terre, ainsi que d'un ciment.

Mais du fourmilion examinons l'adresse,
La proie étourdiment, dans les piéges qu'il dresse,
Vient tomber à son gré. Des bords de son terrier,
Si quelque insecte approche, il devient son gibier.
Dans le sable bien sec, chasseur & géomètre,
Il creuse son logis : quel art ! le diamètre
Egale la hauteur du cone renversé
Qu'il fait, en circulant, dans le sable enfoncé.
Tout imprudent insecte est bon pour sa cuisine :
Le sable, en s'éboulant, les porte à leur ruine.
Empruntant de son aîle un diligent secours,
En vain le moucheron compte sauver ses jours ;
Le chasseur embusqué fait voler la poussière,
L'orage rend la proie à sa dent meurtrière.

Des habitans de l'air les panchans, les travaux,
Me donnent tour-à-tour mille plaisirs nouveaux.
Du berceau des petits quelle est l'architecture ?
L'oiseau semble, en couvant, déposer sa nature :
D'agile & d'inquiet qu'il étoit autrefois,
Il devient immobile & connoît d'autres loix.
La poule, si quelqu'un vers son troupeau s'avance,
Timide auparavant, comme un lion s'élance.
Pour défendre les siens, elle a changé d'humeur,
Et nouvelle amazone, elle ignore la peur.

Mais l'aimable printems, habillé de verdure,
Ressuscite les fleurs, rajeunit la nature.
Ramenant les zéphirs, successeurs des hivers,
La timide hirondelle a repassé les mers.
Les aquilons fougueux retiennent leurs haleines,
Les troupeaux bondissans embellissent les plaines.
Les forêts ont repris leurs feuilles, leurs beautés,
Tout revit, tout s'anime à mes yeux enchantés.

Rose, nous t'admirons sur ton trône d'épines;
Tu parfumes ces lieux de tes odeurs divines:
Un suc coule des fleurs pour prolonger nos jours,
Quand la cruelle mort veut en borner le cours:
Elle craint de se voir de nos cités bannie,
Quand des plantes en foule, heureuse colonie,
Pour servir les mortels, entrent dans ce jardin.

Dans le sein de mon champ est descendu le grain:
Il meurt, mais en mourant, il console son maître,
Qui voit que d'un grain seul mille reçoivent l'être.
Une main diligente enleve ces bienfaits;
Les greniers surchargés gémissent sous le faix.

Sur ces côteaux rians de nouveaux soins m'attirent:
A surpasser mes vœux, ces vignobles conspirent.
Le gravier, artisan des plus vives douleurs,
La vigne, dans nos reins le dissout par ses pleurs.
De mes grapes quel suc tire une troupe avare?
Une prison de bois pour mon vin se prépare.
Qu'il est puissant! il sçait calmer les maux présens,
Et dissiper l'horreur de nos malheurs absens.
Il fait subir au cœur une douce torture,
Pour en faire sortir la vérité plus pure:
Tandis que le soleil, brillant flambeau des cieux,
Recouvre un compagnon, au jugement des yeux.

A mes regards charmés se présente l'automne;
Des fruits délicieux composent sa couronne.
Quelle moisson nouvelle! au gré de mes souhaits,
La nature en ces lieux prodigue ses bienfaits.
S'il est dans mes vergers quelque tige stérile,
Elle reçoit de l'art une greffe fertile.
L'arbre sur ses rameaux voyant de nouveaux fruits,
Les admire étonné de les avoir produits:
La branche, qui du suc presque seule a l'usage,
Céde au fer; dans un fruit j'en trouve un assemblage.

Une sçavante main à l'arbre sans vigueur
Rend sa premiere force, ou donne un successeur.
De jeunes arbrisseaux, nés dans un court espace,
De leurs ayeux mourans prendront bien-tôt la place.
L'oranger, quand l'hiver vient attrister nos champs,
Dans ce tiéde réduit trouve un nouveau printems.
C'est en vain que Borée a désolé nos plaines:
De ses affronts, le fer me venge sur les chênes.
Tout sert à mes plaisirs: mes homicides traits
Cherchent, percent au loin les hôtes des forêts.

VASTE Océan, lien de l'un & l'autre monde,
Un sel indéfectible a conservé ton onde.
Tes humides enfans, ces citoyens féconds
Se livrent des combats dans tes gouffres profonds.
Mais j'entrevois par-tout la divine Sagesse;
Si l'un a plus de force, un autre a plus d'adresse.
D'intrépides Colombs abandonnent le port,
Sur un frêle vaisseau bravent les flots, la mort.
Cette amante du pole, une aiguille sçavante
Les guide sans erreur sur la vague écumante.
Attentifs à leurs jours, les feux du firmament
Sont garans de la foi de l'humide élement.
Le marchand enrichi par un heureux échange,
Fait couler dans nos murs & l'Hydaspe & le Gange.
Si la mer régléement vient inonder nos bords,
C'est pour nous apporter de renaissans trésors.
L'onde terrible fuit: notre délicatesse
Recherche avidement les mets qu'elle nous laisse.

VÉTEMENT de la terre, air, soutien de nos jours,
On verroit l'univers, sans ton puissant secours
Dans la nuit du cahos se replonger encore.
Par toi mon œil reçoit les rayons de l'aurore,
Par toi je vois l'éclat des plus riantes fleurs,
Par toi j'entens les sons, & je sens les odeurs.

Quels atomes légers, quelles vapeurs utiles
S'élevent pour former des nuages fertiles !
De ces noirs tourbillons s'épanchent des ruisseaux,
Les fentes des rochers introduisent les eaux,
Qui dans le sein des monts sont promptes à se rendre:
Par des chemins connus elles vont en descendre.

Terre, que de trésors l'Auteur du genre humain,
Pour bannir la paresse, a cachés dans ton sein !
Pour orner nos autels, nos places, nos portiques,
Le marbre a déserté ses retraites antiques.
Tu serres dans tes flancs de précieux métaux.
Mais notre avare soif change ces biens en maux.

Quels globes éclatans, tourbillons de lumière
Parcourent sans écart leur immense carrière !
Ils roulent dans les airs vainement loin de nous,
Un verre officieux va les rapprocher tous.

L'absence du soleil afflige la nature :
Un élement vainqueur chasse la nuit obscure,
A nos membres glacés redonne la vigueur,
Et rend à tous les corps leur premiere couleur.
Les alimens grossiers sont par son influence
Digérés à demi, changés en ma substance.
Trésor toujours entier, feu, qui sers les humains,
Les corps sont tes prisons, les clefs sont dans nos mains.
Je connois tes effets, j'ignore ta nature,
L'ignorance d'autrui m'interdit le murmure.

Des êtres rechercher la composition,
C'est sortir follement de sa vocation,
Nous aspirons en vain à connoître l'essence
D'une masse terrestre, ou d'un être qui pense.
Dieu, soleil des esprits, n'accorde des succès
Qu'à celui qui se borne à sentir ses bienfaits.

Perçons-nous aisément au-delà du sensible?
De nos sens dirigeons le rapport trop faillible.
Que tu luis rarement, évidence, aux humains!
Du vrai l'expérience indique les chemins.
Que sans cesse elle soit l'objet de notre étude.
Seule, elle peut changer le doute en certitude.
Dans mes veines le sang coule inégalement:
Une amère boisson régle son mouvement.
Dois-je pour employer cette poudre chérie,
Voir comment elle agit sur ce fleuve de vie?
Si le fond de chaque être aux mortels est caché,
Le philosophe en vain jusqu'ici l'a cherché.
Que ne comprenons-nous que le souverain Maître
Nous forma pour agir, bien plus que pour connoître?
Un jour parfait nuiroit: une foible lueur
Peut nous suffire: l'homme est tel qu'un voyageur
Qui découvre au moyen d'une clarté douteuse
La rivière qui rend sa route périlleuse.
Ce crépuscule ami dirige tous ses pas.
S'il pouvoit voir plus clair, il n'avanceroit pas.
La nature de l'eau, ses qualités, sa source,
Les enfans de son sein, tout fixeroit sa course.
Il voudroit, curieux, tout connoître, tout voir.
D'un plus grand jour naîtroit l'oubli de son devoir.
Ainsi de la lumière accroître la mesure,
Ce seroit renverser l'ordre de la nature.

L'USAGE que je dois faire de mon esprit,
Pluche, tu me l'apprends dans ce charmant écrit,
Où le lecteur avide, enrichi par tes veilles,
De l'univers entier admire les merveilles.
Sondons moins les ressorts que le ciel fait mouvoir,
Cessons d'approfondir ce qu'on ne peut sçavoir.



LES ÉGAREMENS DE L'HOMME devenus son supplice.

POÉME couronné au jugement des Jeux Floraux, en 1730.

Qui me racontera [1] par quel ordre suprême
Le crime s'est armé contre son auteur même ?
Comment le souvenir de nos propres erreurs
Est enfin devenu le tyran de nos cœurs ?

L'HOMME [2], du Créateur le plus parfait ouvrage,
Reçut jadis des cieux la raison en partage :
Enrichi de ce don, source de sa grandeur,
Il eut presque de Dieu [3] les traits & la splendeur.
Capable de connoître [4], & propre à se conduire,
Il trouvoit chez lui seul, un maître pour l'instruire.
Lui-même étoit sa loi par ce rare bienfait,
Et la raison en l'homme étoit l'homme parfait.
Régle de ses devoirs, appui de l'innocence,
Ce rayon l'éclairoit dès sa plus tendre enfance;
Et captivant ses pas dans un sentier certain,
Des penchans de son cœur le rendoit souverain.

MAIS hélas ! oubliant sa céleste origine,
L'homme, de son bonheur vit bien-tôt la ruine.
Il eut des passions, il écouta leur voix,
Et chacune à son tour le soumit à ses loix.

---

[1] *Muse, raconte-moi, &c.*
[2] *L'homme, des immortels, &c.*
[3] *Il eut presque des Dieux, &c.*
[4] *Comme eux intelligent, &c.*

Sous ce régne nouveau que d'horreurs vont paroître?
Ciel! toi qui les prévis, pourquoi nous faire naître?
Je vois de la vertu jusqu'au nom ignoré;
La justice proscrite, & le vice adoré.
La paix fuit; c'en est fait: l'ambition perfide
A donné le signal aux humains qu'elle guide...
Que d'attentats [1] ! la foudre effrayant l'univers,
Poursuit ces attentats jusqu'au fond des enfers.

Mais que sert de punir une coupable race?
Grand Dieu [2], pour la changer, il faut lui faire grace.
Peut-être plus puissant par tes bienfaits vainqueurs,
Sous les loix du devoir tu rangeras les cœurs.
De ta clémence en vain, ciel, tu deviens prodigue,
Toujours de la raison l'homme franchit la digue:
Et le moindre mépris qu'il fait des immortels,
Est l'outrageant oubli de leurs sacrés autels.

Du souverain des cieux le courroux redoutable,
Va donc anéantir le crime & le coupable:
Déja loin de ses bords exerçant sa fureur,
La mer ne montre aux cieux qu'un naufrage vengeur.
Mais un mortel flottant sur la plaine liquide,
Echappe au sort fatal de la race perfide;
Du reste des humains détestant les forfaits,
Doit-il de leur malheur éprouver les effets?
Non, par la main de Dieu conduit à travers l'onde,
Dans une nef fragile il sauve en lui le monde.

---

[1] *Elevant monts sur monts, presque voisins des cieux,*
Veulent-ils en venir aux mains avec les Dieux?
Téméraire projet! Ces masses entassées,
Sur ces hardis mortels sont déja renversées;
Et la foudre, d'effroi remplissant l'Univers,
Poursuit leur attentat jusqu'au fond des Enfers, &c.

[2] *Pour la changer, grands Dieux, &c.*

Le ciel est satisfait ; & l'univers changé,
Avec le criminel le crime est submergé.
Que dis-je ? peu touché de cet affreux supplice,
Le monde, en renaissant, voit renaître le vice.
Quoi donc ! dit l'Eternel [1], sous mes coups redoublés,
Les aveugles mortels en vain sont accablés :
Foudres, déluge, enfer, mon courroux, ma clémence,
J'ai tout mis en usage, & l'homme encor m'offense !
Ah ! faisons de son cœur un tribunal nouveau,
Où se trouvent unis son juge & son bourreau ;
Et pour punir l'abus de sa raison première,
Que la raison encor lui prête sa lumière.
Il dit : Soudain l'impie, artisan de ses maux,
Sent naître une clarté funeste à son repos.
Effrayé du portrait de son désordre extrême,
Il frissonne, il se fuit, il se combat lui-même.
La raison autrefois arbitre de ses mœurs,
Pour venger son mépris, lui dépeint ses erreurs ;
Et de ses actions juge & censeur sévère,
Comparant ce qu'il fit à ce qu'il devoit faire,
A son propre supplice elle sert d'instrument,
Et de loi qu'elle étoit, elle devient tourment.
Quels troubles ! quels regrets ! la douleur & la honte
Sont du cœur criminel la peine la plus prompte.
L'impie en vain se cache à son noir repentir :
Le trait vient de trop près [2] pour ne le pas sentir.
Chaque crime a sa voix ; au sein de la mollesse,
Elle reproche à l'un son indigne foiblesse,

---

[1] *Dit Jupiter, &c.*

[2] *Une invisible main poursuit par-tout Oreste,*
Occupée à venger le crime qu'il déteste ;
Et de sa mere en sang le phantôme odieux
Vient accroître sa peine & le rend furieux.

De l'autre elle combat les barbares desseins,
Ou va punir son cœur du crime de ses mains.
Parjure, tu l'entends; arrête : ta malice
Prend le ciel à témoin pour le rendre complice.
Faut-il pour l'outrager un crime solemnel ?
Ah ! dit-elle, préviens un regret éternel.
Sacrilége, à ton cœur elle porte l'allarme :
C'est Megère qui crie, & que rien ne désarme :
Par-tout elle répand son funeste poison.
Mortel, pour être heureux, suis toujours la raison.

Par le R. P. REINAL, Prêtre de la Doctrine Chrétienne.

L'HOMME LIVRÉ A LUI-MÊME.

ODE.

QUoi ! grand Dieu, formé sur l'image
De ton auguste Majesté,
L'homme à qui tu donnas la raison en partage,
L'homme empreint des rayons de la Divinité,
Se refuse aux clartés célestes,
Préfère à leur éclat des ténèbres funestes,
Vers d'indignes objets abaisse ses désirs;
Et disciple insensé de l'aveugle mollesse,
Ne connoît plus d'autre sagesse,
Que ses penchans & ses plaisirs !

Les passions en souveraines
Viennent-elles le maîtriser !
Esclave infortuné, mais digne de ses chaînes,
A regret il les porte, & n'ose les briser :

Ce feu honteux qui le dévore,
Qu'avec art au-dehors il empêche d'éclore,
L'hypocrite, en secret s'obstine à le nourrir.
Trop lâche oseroit-il se sevrer des délices
Qu'il goûte dans le sein des vices
Dont il aime à ne pas guérir ?

Tels que dans un climat sauvage,
Fécond en cruels animaux,
On voit tigres, lions affamés de carnage,
Dévorer, furieux, les timides troupeaux :
Telles ces megères ardentes,
L'avide ambition aux entrailles brulantes,
La fourbe hypocrisie au sourire imposteur,
L'avare faim de l'or, harpie insatiable,
Et la haine à l'œil implacable,
A l'envi déchirent son cœur.

Quel est ce contraste bisarre ?
De divers desirs combattu,
Il veut, il ne veut pas, pense bien & s'égare :
Aime & hait tour-à-tour le vice & la vertu.
Des loix, sacré dépositaire,
Il inspire du crime une horreur salutaire :
Tout est dans ses arrêts lumière, vérité :
Mais du vrai dans le temps que sa bouche est l'organe,
Des mêmes vices qu'il condamne
Son cœur injuste est infecté.

Des immuables destinées
Il sçait les ordres souverains,
Elles ont abrégé le cours de ses années ;
Et tous les jours pour lui sont des jours incertains.
Ne va-t-il pas, nouvel Arsène,
Brisant des vains plaisirs la séduisante chaîne,

S'assûrer, loin du siécle, un heureux avenir?
Non, & des biens futurs, & du moment suprême,
Toujours étranger à lui-même,
Il craint l'utile souvenir.

Quoi! d'une lueur passagère
Son cœur seroit-il satisfait?
Fixeroit-il ses vœux dans une ombre légère
Qui le trompe, & s'échappe à l'instant qu'elle plait?
Par le triste ennui qui le presse,
Dans les bras des plaisirs que cherche sa foiblesse,
Il auroit dû sentir leur vuide, & son erreur;
Mais séduit par l'attrait de leur douceur perfide,
Ni son désespoir, ni leur vuide,
Ne rallentit point son ardeur.

Que vois-je? l'amour s'insinue
Dans mon cœur privé des vrais biens;
D'abord c'est d'un enfant la candeur ingénue,
Dans peu, d'un fier vainqueur ce sont les durs liens.
Qui l'eût cru? Ce mortel si sage,
Un bandeau sur les yeux, chérit son esclavage:
Seul, ne découvre pas la honte de ses fers:
Ose se croire heureux, accablé de misères:
Ne se repaît que de chimères,
Et s'applaudit dans ses travers.

Par quel séduisant stratagême
Un autre amour plus captieux,
Aveugle & clair-voyant le masquant à lui-même,
Lui déguise en vertus des défauts odieux.
Paré d'une beauté frivole,
De lui-même il se rend l'idolâtre & l'idole:
Quel monstre! Fuyez loin: il ne vit que pour soi;
S'il vous sert, il vous vend à haut prix son service:
Sa bonne foi n'est qu'artifice;
Et l'intérêt seul est sa loi.

Est-ce assez? plein d'un vain mérite,
Il s'étourdit sur sa laideur,
Et fier, il ne se plaît qu'à l'odeur favorite
D'un encens mendié qu'on brule en son honneur.
Mais quel ver sans cesse le ronge !
En vain il a recours aux voiles du mensonge :
Malgré soi l'orgueilleux voit sa difformité,
Loin de son cœur troublé, s'enfuit la paix profonde:
Moins que lui l'empire de l'onde
Est des aquilons agité.

Ainsi les erreurs & les vices
Aveugles & cruels tyrans,
Semblent le préparer à ces affreux supplices
Qu'on endure à jamais dans les feux dévorans.
Ciel ! par quel prestige funeste,
Asservi sous un joug qu'il aime & qu'il déteste,
Cet homme est-il en proie à tant d'égaremens?
Hélas ! dans ses malheurs de lui-même il s'engage,
Et l'infortuné se ménage,
Et ses peines & ses tourmens.

L'INQUIÉTUDE DE L'HOMME.
ODE.

Grand Dieu, quand l'homme téméraire
Renversa de ta loi le sacré fondement,
Du sceau vivant de ta colère,
Tu sçus éterniser son crime & son tourment;
Déja les rejettons de la tige coupable,
De son venin inévitable
Ressentent à leur tour le dangereux effet.
Mortel, dans toi revit cette premiere offense,
Et quand tu reçois la naissance,
Ce n'est pas l'homme, hélas ! c'est le crime qui naît.

Cependant maîtresse inflexible,
La loi subsiste encor dans son cœur ulcéré,
Et lui défend d'être paisible,
En suivant le penchant qui l'entraîne à son gré.
Chaque instant renouvelle un combat si funeste :
L'homme se voit & se déteste ;
Il se sent dévorer par un secret ennui :
De son propre malheur il devient le complice :
Et cet impérieux supplice
Est d'autant plus affreux qu'il le porte avec lui.

Victime toujours renaissante,
Que rongent les soucis, qu'assiégent les remords,
Pour fuir son image effrayante,
L'ame en fureur, s'élance & s'échappe au-dehors :
Elle emprunte des sens les brillantes chimères.
Quoi ! leurs impostures légères,
Dans son triste néant l'empêchent de tomber !
Grand Dieu, déploie ici ta suprême puissance,
Souffriras-tu qu'à ta vengeance
Cette ame audacieuse ose se dérober ?

Elle est tout d'un coup transportée
Dans un monde nouveau, rempli d'objets flatteurs :
Cette région enchantée
Lui présente à l'envi mille attraits séducteurs.
La nature y répand ses fertiles largesses ;
La beauté, l'éclat, les richesses,
Sous des traits variés y peignent le plaisir ;
Et l'art enchérissant encor sur ces miracles,
Par la pompe de ses spectacles,
Laisse aux sens étonnés l'embarras de choisir.

Par ces biens dont elle s'enivre,
L'ame sçait de son sort suspendre la rigueur.
A ses vœux le bonheur se livre :
O ciel ! Qui cause encor sa mortelle langueur ?

Je la vois s'égarer, inquiéte, incertaine.
Se défait-elle d'une chaîne?
Dans une autre aussi-tôt elle court s'engager.
Rien ne peut appaiser le trouble qui l'agite;
Tout ce qui la flattoit l'irrite;
Elle n'a de plaisir que celui de changer.

Seigneur, la volupté te venge;
L'homme, pour t'oublier, s'engage sous sa loi;
Et par un châtiment étrange,
Dans son ame allarmée elle porte l'effroi.
Qu'est-ce que le plaisir? Une ombre fugitive,
Une agréable perspective
Qui frappe les regards, passe & s'évanouit:
Un appas imposteur, dont l'éclat nous attire,
Qui charme, quand on le désire,
Et se change en poison si-tôt qu'on en jouït.

Ainsi sur mille objets mobiles
L'ame flotte au hazard pour chercher son bonheur:
Vain espoir! ces appuis fragiles
Lui refusent bien-tôt leur secours suborneur.
Contrainte par le poids de sa misère extrême,
Elle tombe dans elle-même,
Malgré l'effort des sens trop follement séduits;
Et ses désirs frustrés d'un reste d'espérance,
Se tournent avec violence
Contre le cœur fécond qui les avoit produits.

Quoi donc un éternel orage,
Mortel, grondera-t-il sur tes jours malheureux?
Et le désespoir & la rage
Doivent-ils à tes maux mettre le comble affreux?
Ah! loin que contre Dieu ton murmure s'échappe
Dans l'instant même qu'il te frappe,

A travers tes tourmens démêle ses bienfaits.
Il sçait associer la joie avec les larmes,
Et sa bonté fournit les armes
Que sa justice emploie à punir tes forfaits.

Cette inquiétude cuisante
Qui livre tant d'assauts à ton cœur irrité,
Est une semence agissante,
Un germe précieux de l'immortalité.
Ce germe, en s'agitant, te conduit & te presse,
Il t'éveille dans ton ivresse,
Et t'arrache aux plaisirs dont tu veux abuser:
Impreint de la grandeur de sa source divine,
Il ne tend qu'à son origine,
Ce n'est que dans Dieu seul qu'il peut se reposer.

Ainsi les fleuves, de leur source
S'éloignent lentement par de vastes détours:
Bien-tôt entraînés dans leur course,
Ils répandent au loin leurs fertiles secours.
Ils surmontent l'effort des digues impuissantes,
Et par des routes différentes
Vers leur centre commun précipitent leurs flots.
Rien ne peut les fixer sur leur pente rapide:
Leur mouvement leur sert de guide,
Pour entrer dans la mer, qui leur rend le repos.



LES PASSIONS.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1726.

QUEL essain d'ennemis terribles
Nourris-tu dans ton sein, mortel infortuné?
Sous quel joug accablant ces tyrans inflexibles
Tiennent-ils ton cœur enchaîné?
Tantôt de ces liens il sent le poids funeste,
Il en gémit, il le déteste,
Il fait, pour les briser, mille efforts généreux:
Tantôt esclave infâme, & digne de ses peines,
Plus il sent aggraver ses chaînes,
Plus il ose se croire heureux.

SOUS mille formes différentes
Ces monstres furieux s'offrent à mes regards.
L'un, farouche lion aux prunelles ardentes,
Séme l'effroi de toutes parts:
L'autre, serpent perfide, en secret s'insinue:
Son venin échappe à la vue.
De voiles imposteurs plusieurs sont revêtus;
Et trop sûrs d'inspirer sous leur forme ordinaire,
Une horreur souvent salutaire,
Ils se déguisent en vertus.

FIERE du nom de grandeur d'ame,
L'aveugle ambition enivre les guerriers,
Eteint l'humanité dans leur cœur qu'elle enflamme

Du désir de ses vains lauriers.
Je vois par ses fureurs la terre ensanglantée,
La licence au comble portée,
Le crime triomphant de la foible équité.
Je vois des forcenés, de sang humain avides,
S'assûrer par des homicides,
Une affreuse immortalité.

Sous une forme plus humaine
Le captieux amour sçait nous tyranniser.
Un cœur ne sent le poids de sa cruelle chaîne,
Que lorsqu'il ne peut la briser.
Il paroît : que d'appas ! mais bien-tôt que de larmes !
Quels supplices ! quelles allarmes !
Quel trouble renaissant ! Est-ce assez ? Quels forfaits !
Son feu languit, s'éteint, s'il devient légitime;
Ciel ! j'en frémis : l'attrait du crime
Est le plus doux de ses attraits.

Trop digne fille d'un tel pere,
La jalousie en proie aux plus noires fureurs,
Voit tout à la lueur du flambeau de Mégère,
Source de fatales erreurs.
A nourrir ses ennuis toujours industrieuse,
Toujours follement curieuse,
Elle cherche en tremblant une triste clarté.
La trouve-t-elle enfin ? Quels transports phrénétiques !
Ciel ! quels événemens tragiques
Vont signaler sa cruauté.

Ton air sombre, ton œil avide
Te trahissent : en vain tu crois nous imposer,
Cupidité fatale, implacable Euménide,
Toi seule apprens à tout oser.
La fraude, l'injustice, & le meurtre barbare
Coupables enfans du Ténare,
Te suivent, toujours prêts à t'immoler les loix.

Tu parles : le devoir en vain prend leur défense ;
L'homme avec toi d'intelligence,
Feint de méconnoître sa voix.

TA sœur [1] lâchement enchaînée
Au funeste métal qu'elle croit posséder,
Des hommes, d'elle-même, ennemie obstinée,
Se consume à le regarder.
Par un juste supplice, au sein de la richesse
Un besoin éternel la presse :
L'éclat de ses trésors ne sçauroit m'éblouir.
Ils ne sont, quoiqu'en dise une foule imbécile,
Qu'un amas de boue inutile
Pour qui n'ose point en jouïr.

L'ENVIE à nuire toujours prête,
Par ses frémissemens m'inspire sa terreur.
Quels horribles serpens environnent sa tête !
Quel vautour déchire son cœur !
Sans relâche elle cherche à noircir le mérite :
L'aspect de la vertu l'irrite,
Dans la publique joie, elle verse des pleurs :
Bien-tôt le désespoir deviendroit son partage,
Ses pleurs se changeroient en rage,
Sans nos fautes & nos malheurs.

TOUJOURS de noirs soucis troublée,
La haine ne connoît que projets inhumains,
Quelquefois découverte, & bien souvent voilée
Pour porter des coups plus certains.
La colère la suit, & dans sa prompte ivresse,
Menace, tonne, frappe, blesse :
De son bras meurtrier, rien n'arrête l'effort :
La victime sanglante à ses genoux expire,
Tout son sang pourra-t il suffire
A calmer son cruel transport ?

---

[1] *L'avarice.*

Tels sont de votre aveugle rage,
Cruelles passions, les funestes effets.
La terre, des enfers trop ressemblante image,
N'offre à mes yeux que vos forfaits.
Quel frein arrêtera votre fougue insensée ?
Thémis justement courroucée,
En vain pour la dompter épuise ses rigueurs.
Tandis que sous le poids de ses coups redoutables,
On voit expirer les coupables,
Vous régnez encor dans leurs cœurs.

Mais ciel ! quelle clarté suprême !
La Sagesse.... [1] Tremblez tyrans impérieux.
Que son divin aspect, terrible à l'enfer même,
Calme vos transports furieux.
Mortel, par son secours, ta raison souveraine,
Arrachant ton cœur à leur chaîne,
Peut braver à son tour leur orgueil abattu.
Ose de la Sagesse, ose achever l'ouvrage,
Le ciel attend de ton courage
Le triomphe de la vertu.

Par M. de la Visclede.

LES DESIRS.
ODE.

Eh quoi ! toujours hors de moi-même !
D'objets trop séduisans mon cœur environné
Sans cesse sous le joug de ces tyrans qu'il aime
Se sentira donc entraîné !

[1] *C'est Minerve.*

Perdu d'ennui s'il ne se livre :
En cessant de brûler, il croit cesser de vivre:
Calme & libre il succombe à des maux imprévus.
Faut-il que le repos le rende misérable,
Et que son propre poids l'accable,
Dès que ses fers brisés ne le soutiennent plus?

VUIDE de tout ce qu'il possède,
Doit-il dans l'avenir sans cesse s'élancer ?
Châque jour le fantôme au fantôme succéde,
S'échappe à qui veut l'embrasser.
Jouet d'un éternel délire,
Ose enfin t'affranchir, ose enfin te suffire :
C'en est fait : je suis libre, & mon unique loi...
Chimériques projets ! tout ce que j'envisage,
M'attire, m'arrête, m'engage :
Où fuir ? La terre entière est un piége pour moi.
La soif de la gloire me presse :
Quel espoir me séduit ! quelle soudaine ardeur !
Concurrens odieux, redoutez mon ivresse,
L'obstacle aiguillonne mon cœur,
Si ce rang que de loin j'adore,
Ah ! je l'obtiens enfin... eh ! quoi je brule encore !
Toujours nouveaux progrès, toujours nouveaux efforts
Même au sein du sommeil un rival me traverse :
Je succombe, ou je le renverse:
La nuit calme le monde, & nourrit mes transports.

VERS les degrés les plus sublimes
Mes vœux impétueux m'emportent-ils en vain ?
Le chemin, me dit-on, en est bordé d'abîmes,
Je vois le but, non le chemin,
Rang suprême, que je t'obtienne !
Et que j'en tombe après, pourvû que j'y parvienne !
Soucis, travaux, dangers, tout sert à m'exciter.
Loin ces timides cœurs que le péril rebute.
Un mortel mérite sa chûte,
Dès qu'il peut se résoudre à cesser de monter.

Mais que dis-je ? ô fatal délire !
Les honneurs sont honteux s'ils ne sont mérités :
Ceux qu'offre à mes désirs la gloire qui m'attire,
Par des vertus sont achetés.
Tantôt au milieu des allarmes,
Tantôt au sein des arts j'idolâtre ses charmes,
Je sens qu'elle aggrandit mon cœur qui la poursuit.
Ah ! s'il poursuit en elle un songe, une chimère,
Que mon erreur doit m'être chère !
De quelle vérité tant de biens sont le fruit !

Ciel, veille sur mon innocence,
Mes yeux sont éblouïs de l'éclat des trésors,
La soif de l'or me brule : ah ! viens, dès leur naissance,
Eteindre mes honteux transports.
Quoi ! déja le chagrin farouche,
La cruelle insomnie environnent ma couche !
Est-ce assez ? Au mépris je cours me dévouer.
Je n'oserois ni voir ni dévoiler mon ame.
Ah ! si quelque désir s'enflamme,
Que du moins, sans rougir, je puisse l'avouer

Fatale ardeur des cœurs avares,
En vain de l'univers tu meus tous les ressorts :
Il est bien plus souillé par tes forfaits barbares,
Qu'orné par tes hardis efforts.
O vous, que ses fureurs maîtrisent,
L'obstacle & le succès également attisent
Vos désirs plus fougueux que les flots en courroux.
Heureux encore, heureux si ces tyrans avides
Et de jour en jour moins timides
Laissent une barrière entre le crime & vous.

Quelle beauté frappe ma vue !
Elle a de la nature épuisé les efforts.
Loin vulgaires beautés. Ah ! mon ame éperdue
Suffit à peine à ses transports.

Vient-elle régner sur le monde ?
Quel trouble, à son aspect, bannit ma paix profonde!
Quelle grace ! quels traits ! non, plus de liberté.
Si mes soins, si mes vœux sont enfin reçus d'elle,
Mon cœur est à jamais fidelle,
Les cieux ont en ses mains mis la félicité.

Soudain avec l'incertitude
Le trouble & les soucis s'emparent de mon cœur.
D'abord le doux plaisir suit mon inquiétude,
Et bien-tôt l'amère douleur ;
Mon feu n'obtient qu'indifférence.
Rigueurs, qui de mon cœur bannissez l'espérance,
En éteignant mes vœux, vous me rendez à moi :
Qu'ai-je dit ? Ah ! triomphe, ennemie implacable :
L'excès du tourment qui m'accable,
Est le plus fort des nœuds qui m'attachent à toi.

Si le désir serre ma chaîne,
Que la fuite du moins lui dérobe mon cœur :
Avec l'ardent désir en tous lieux je la traîne ;
Par-tout je vois l'objet vainqueur.
Mais ciel ! l'aurois-je cru possible ?
Cette beauté farouche, à mon ardeur sensible,
Enfin d'un tendre aveu couronne mes soupirs.
Ah! pour jamais... Eh quoi ! ses charmes s'affadissent.
Tranquilles, mes feux s'attiédissent :
Heureux doute, toi seul nourrissois mes désirs.

Lassé d'un bonheur insipide
Mon cœur prêt d'expirer sous le poids de l'ennui,
Pour chercher le plaisir, fuit, d'une aîle rapide,
Des biens qui n'en sont plus pour lui.
Au gré du désir qui l'anime,
Fidéle sans mérite, & volage sans crime,
De tyran en tyran, il se sent entraîner.
Plus digne mille fois de pitié que de haine,
De n'en point trouver dont la chaîne
Sans affoiblir ses vœux, puisse enfin les borner.

Tout

Tour me dit qu'un charme perfide
M'attache à de faux biens, embellis par l'erreur :
Ne pourrai-je jamais en sentir tout le vuide ?
Je l'entrevois : quelle langueur !
L'espoir, les vœux s'évanouïssent ;
Ah ! si ces chers objets pour moi s'anéantissent,
Dans le sein du néant je vais fondre avec eux.
Qu'importe qu'ils soient vrais, si je les trouve aimables :
Durez, prestiges agréables,
L'erreur seule a le droit de faire des heureux.

Ainsi se livre à sa chimère
Un mortel dont elle est le fragile soutien,
Qui pour comble de maux adore sa misère,
Et méconnoît le seul vrai bien.
Dévoré d'une faim pressante,
Chaque jour abusée, & toujours renaissante,
Il trouve le dégoût en cherchant le plaisir.
Bien, qui de tous les biens est l'heureux assemblage,
Tu peux seul dans son cœur volage
Avec la jouïssance allier le désir.

LES CONTRADICTIONS DE L'HOMME.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1735.

HOMME, à tes propres yeux difficile problême,
Non, je ne puis te définir.
Quelles extrémités, pour t'expliquer toi-même,
Es-tu forcé de réunir !
Mon devoir me condamne au soin de me connoître !
Je sonde le fond de mon être,
Effrayé du cahos qu'il me laisse entrevoir.

Je ne découvre en moi, par mes efforts pénibles,
Qu'un monstrueux amas d'êtres incompatibles,
Que je vois sans les concevoir.

Si j'observe, attentif, cette vivante argile
De mon ame étroite prison,
Quel contraste étonnant sa structure fragile
Présente-t-elle à ma raison!
Du choc des élémens, unis pour se combattre,
Mon corps, déplorable théâtre,
Soutient, prêt à crouler, leur divorce constant:
Quand je vois de quels maux cette guerre est suivie,
Je ne suis plus surpris des bornes de ma vie:
Je le suis de vivre un instant.

Mais ce souffle immortel qui le meut, qui l'anime,
Qui ne peut être divisé,
Peut-être moins que lui, par un divorce intime,
Est-il à lui-même opposé?
Que dis je? au même sort mon ame condamnée,
De la discorde semble née:
Tout est guerre & tumulte en ses prompts mouvemens:
Ciel, si tu ne fixois mes doutes téméraires,
Je croirois réunir autant d'ames contraires
Que j'éprouve de sentimens!

D'attributs opposés surprenant assemblage,
Mon esprit veut s'approfondir;
Il s'observe, il se fuit: de son douteux partage,
Doit-il se plaindre ou s'applaudir?
Grand, il s'ouvre une route, inconnue au tonnerre,
Parcourt les cieux, pése la terre,
Sonde de l'univers le mystère profond:
Petit, lorsqu'il a cru dévoiler la nature,
D'un ver, d'une fourmi la subtile structure
L'abat, le passe, le confond.

VIF, perçant, il prévoit les effets dans la cause,
Lit le succès dans le projet :
Stupide, à mille erreurs l'aveuglement l'expose,
Sur le plus vulgaire sujet.
Sublime, lumineux, téméraire peut-être,
Jusqu'au sein du souverain Etre,
Il éléve un regard curieux mais borné :
Tu t'irrites, grand Dieu, de cette audace extrême,
Est-ce pour l'en punir, qu'à s'ignorer lui-même,
Ta justice l'a condamné ?

QU'EST-CE que la raison ? L'organe variable,
Des vérités & des erreurs.
Ici, des passions adversaire implacable ;
Là, complice de leurs fureurs.
Ici, pour la vertu ; là, contre son empire ;
Toujours prête à se contredire,
D'un ton fier ou pervers on l'entend décider.
Tous les mortels, des cieux l'ont reçue en partage :
A peine deux d'entre eux, par ce noble avantage,
Ont-ils jamais pu s'accorder.

MAIS quelle obscure énigme ! O vous dont le génie
Des plus sombres nuits est vainqueur,
Prêtez-moi les clartés que le ciel me dénie :
Sçaurez-vous m'expliquer mon cœur ?
Mon cœur, ce composé de panchans, de caprices,
De demi-vertus & de vices,
L'un à l'autre opposés, l'un à l'autre enchaînés ;
Mon cœur, objet fatal d'une guerre éternelle,
Esclave & souverain des monstres qu'il recelle,
A s'entredétruire obstinés.

L'AMOUR, l'ambition, l'avarice, la haine,
Ont sur lui des droits presqu'égaux :
Chacun d'eux le dispute, & sous son joug l'entraîne,
Sans l'arracher à ses rivaux.

Je le vois à la fois, par un destin bisarre,
Tendre, cruel, prodigue, avare,
Fier & bas, téméraire & timide en un jour;
Au sein de la vertu criminel par surprise;
Quelquefois lâche amant d'un objet qu'il méprise,
Quelquefois jaloux sans amour.

Un objet l'a frappé: quels transports! quel délire!
Le trouble en son sein s'établit.
L'obstacle l'aiguillonne, & le refus l'attire:
L'objet en fuyant s'embellit.
C'en est fait: il l'obtient: à peine il le possède,
Qu'aux transports le dégoût succède,
Quoi! soudain tant d'attraits ont pu s'évanouir?
Fortune, son travers rend tes dons inutiles,
Son sort est d'être en proie à des désirs stériles,
Ou de posséder sans jouir.

Le vice & la vertu, jaloux de sa conquête,
Le pressent; il n'ose choisir.
Prêt à céder à l'un, l'autre aussi-tôt l'arrête
Par la crainte ou par le plaisir.
A-t-il enfin opté? Son choix ne peut lui rendre
La paix qu'il osoit en attendre.
Vertueux, quels combats! vicieux, quels remords!
Le panchant, le devoir, tour-à-tour se l'arrachent,
Ou, s'ils ne brisent point les liens qui l'attachent,
Le déchirent par leurs efforts.

Mais le combat finit; d'un trouble salutaire
Enfin il a sçu s'affranchir.
Le délire vainqueur a contraint à se taire
Ce juge qu'on ne peut fléchir.
Triomphez, passions; qu'enivrez de délices....
Mais, Dieu! quels renaissans supplices
Dans un torrent de fiel détrempent ses plaisirs!
Viens, brise ses liens, liberté secourable:

Que le calme succéde au tourment qui l'accable ;
Tous les maux naissent des désirs.
Tu viens ; son joug se brise. O bonheur ! ô victoire !
Il n'a plus de maître que lui.
Mais, ciel ! à peine libre, auroit-il pu le croire ?
Il va succomber à l'ennui.
Dans le calme nouveau qui suit son esclavage,
De la mort il trouve l'image,
Il regrette, insensé ; jusqu'aux maux qu'il sentit.
A reprendre vos droits sa langueur vous convie,
Désirs : c'est par vous seuls qu'il tenoit à la vie.
Sans vous le néant l'engloutit.

Revenez, fiers tyrans, lui rendre ses entraves :
Vos tourmens mêmes lui sont chers :
Revenez enchaîner le plus vil des esclaves,
Qui ne peut se passer de fers.
Qu'il sente tout le poids de ce joug qu'il adore,
Que vois-je ! il en murmure encore :
Avec vous, ni sans vous ne peut-il être heureux ?
Présens, il vous déteste ; absens, il vous désire ;
Dans vos fers il gémit, sans vos fers il expire :
Ciel, fixe ses bisarres vœux.

O mortel, c'est ainsi qu'une guerre intestine
Fait tout ton être & tout ton sort.
Les pénibles combats, où le ciel te destine,
N'ont-ils de bornes que ta mort ?
Tu portes dans ton sein un trop cher adversaire :
Toujours à lui-même contraire,
Ne cherche qu'en lui seul l'auteur de tous tes maux.
Mais il est de ton sort un arbitre suprême,
Qui peut te mettre enfin d'accord avec toi-même :
En lui seul cherche ton repos.



DES PROPHETIES ET DES MIRACLES

De l'Ancien Testament, qui nous préparent à la venue du Messie.

CANTIQUE D'HABACUC.

Ce Prophète prédit la désolation prochaine de la Judée par Nabuchodonosor, la captivité du peuple Juif, la prise de Babylone par Cyrus ; & enfin la délivrance de ce même Peuple : figure de la Rédemption du monde par Jesus-Christ.

JE t'entends, ô voix formidable ! [1]
Voix de mon Dieu, j'écoute en frémissant ;
Tu me prédis la chûte déplorable
D'un peuple qu'on a vu jadis si florissant.
Grand Dieu, Sion ton héritage
Enfin deviendra le partage
De ceux à qui ton nom ne fut jamais connu :
Le malheureux Jacob n'est plus dans ta mémoire.
Ah ! Seigneur, qu'est donc devenu
Ton amour tant vanté, dont il tiroit sa gloire ?

1 *Domine, audivi auditionem, &c.*

ESCLAVE infortuné, le voici dans les fers,
Parmi les douleurs, les allarmes,
Objet de mépris & de larmes,
En spectacle à tout l'univers.
Pour punir ses forfaits par un arrêt sévère,
Veux-tu l'abandonner à toute ta colère?
Ne te souvient-il plus que tu vins autrefois
De Pharan [1], habiter sur la montagne sainte,
D'où ton peuple, tremblant de respect & de crainte,
Recevbit tes augustes loix?

LA, les Chérubins & les Anges,
Brillans au milieu des éclairs,
Faisoient retentir dans les airs
Les cantiques de tes louanges.
Dans ce magnifique appareil,
Dont l'éclat effaçoit la splendeur du soleil,
Tu vins armé de ta puissance;
Et du sommet de ces superbes monts
Tu fis exécuteurs de ta juste vengeance,
La mort, les enfers, les démons.

CES peuples orgueilleux [2] qui te firent la guerre,
Qu'on vit sur nous fondre de toutes parts;
D'un seul de tes brûlans regards
Furent enlevés de la terre.
Les âpres rochers, les coteaux,
En formant des chemins nouveaux,
Devinrent des routes aisées:
Tout ploya sous ton bras: à ta voix tout frémit:
Les collines furent brisées,
Et le marais bourbeux sous tes pas s'affermit.

---

[1] *Pharan & Sinaï, montagnes qui sont au midi de la Judée, & où Dieu donna la Loi à Moyse.*

[2] *Les Peuples qui s'opposerent au passage des Israélites de l'Egypte dans la Terre promise.*

Alors tes fureurs allumées,
Firent à Madian [1] sentir tous leurs efforts :
Ses champs furent couverts de mourans & de morts ;
Jusques aux plaines Idumées.
Seigneur, cet absolu pouvoir
Qu'à ces barbares tu fis voir,
Fais qu'il soit en ce jour encor notre défense :
Que les superbes nations [2]
Qui bravent ton courroux avec tant d'arrogance,
Eprouvent ses impressions !

Mais je te vois terrible, & ta colère éclate :
Des épaisses forêts les pins sont arrachés :
L'orgueilleux & rapide Euphrate,
Au plus creux de son lit, voit ses sablons séchés :
Les sommets escarpés des plus hautes montagnes,
S'égalent aux rases campagnes :
Les céleſtes flambeaux, d'un voile épais couverts,
S'arrêtent au milieu de leur vaste carrière :
Et tes traits enflammés répandent dans les airs
Une foudroyante lumière.

La terre par ses tremblemens
Fait sortir des enfers les flammes agitées ;
Dans leurs gouffres profonds les eaux précipitées,
Redoublent leurs mugissemens.
Cependant garantis de ce mortel orage,
Notre Libérateur [3] nous tire d'esclavage :

---

[1] *Pays des Madianites, qui confine l'Idumée.*

[2] *Sur les superbes Nations*
Qui bravent, &c.
Répands tes indignations.

[3] *Cyrus.*

Il rompt nos fers, comme tu l'a promis,
Babylone devient sa premiere conquête,
Et superbe vainqueur il écrase la tête
Du plus fier de nos ennemis. [1]

Comme on voit l'assassin, qui soulant sa vengeance,
Nage dans le plaisir affreux,
D'égorger à l'écart le foible malheureux,
Qui n'oppose à ses coups ni cris ni résistance :
De même ces méchans, qui nous ont dévorés, [2]
De notre sang sont enivrés.
Seigneur, ne leur fais point de grace.
Que leurs sceptres brisés, leurs grands noms confondus
Anéantis avec leur race
Dans le siécle à venir ne se connoissent plus....

Ainsi cet avenir que Dieu me fait entendre,
Se montre à mes sens désolés :
Ainsi dans les secrets qui me sont révélés
Je découvre les maux qu'Israël doit attendre....
Grand Dieu, qui nous punis, Dieu juste, si tu veux
Que mes yeux soient témoins de ces jours malheureux,
Soumis à tes décrets, j'adore ta puissance.
Je bénirai ton nom, rempli d'un ferme espoir,
Que dans peu tu nous feras voir
Du malheureux Jacob l'heureuse délivrance.

Par Mlle CHERON.

---

[1] *Balthasar.*
[2] *Ceci est entendu de Balthasar, dernier Roi de Babylone, de la race de Nabuchodonosor.*



ODE

Tirée du même Cantique.

L'Ai-je bien entendu ? Quelle horrible sentence
Vient émouvoir mes sens ! Quelle sinistre voix !
Ah ! pardonne, Seigneur, différe ta vengeance,
Sois touché de mes pleurs pour la dernière fois.

Ou t'alloit emporter un jugement funeste !
Pour quel forfait le glaive armoit-il ton corroux ?
Pourrois-tu l'immoler ce déplorable reste
D'un peuple que tu mis à couvert de tes coups ?

Armé pour sa défense, il est temps de paroître ;
Vainement Babylone oppose ses remparts ;
Combats, triomphe, cours, Seigneur, fais-toi connoître ;
Que dis-je ? Tu le peux d'un seul de tes regards.

Tel jadis tu parus, quand éclatant de gloire,
Tu traînois à ton char tes ennemis vaincus ;
Les échos de Pharan témoins de ta victoire,
Du bruit de tes exploits furent soudain émus.

Le soleil à l'aspect de ta face brillante,
Dans un nuage épais renferma sa splendeur ;
Les foudres qui partoient de ta main menaçante,
Terrassant l'ennemi, rassûroient le vainqueur.

La mort devant ton char précipitoit ses traces,
Le carnage & l'horreur suivoient ses tristes pas.
L'enfer à tes côtés, vengeur de tes disgraces,
Portoit, selon ton ordre, à chacun le trépas.

Tu fixes tes regards : tu parles, & la terre
Reçoit, en frémissant, ton ordre souverain ;
Elle obéit, s'entr'ouvre, & bien-tôt le tonnerre
Force tes ennemis à rentrer dans son sein.

Pour fléchir devant toi, les vallons & les plaines,
Aux monts les plus chenus se virent égalés ;
La mer retint ses flots, les fleuves, les fontaines
Vers leurs sources soudain fuirent épouvantés.

L'aveugle Egyptien, le blasphême à la bouche,
Fut contraint de céder aux efforts de ton bras ;
Le sacrilége chef d'une race farouche,
Abandonna son camp au gré de tes soldats.

Le soleil dans les flots va finir sa carrière ;
La nuit confond déja ton peuple dans l'oubli ;
Tu tonnes .... des éclairs [1] l'effrayante lumière
Guide le coup mortel qui frappe l'ennemi.

La mer entend ta voix ; son onde ménaçante,
Attend, pour s'écarter, un seul de tes regards ;
Tu la fixe ; bien-tôt étonnée & tremblante,
Elle forme en son sein deux humides remparts.

Ton peuple craint les flots ; ta présence l'anime,
Il franchit des sentiers aux mortels inconnus.
L'ennemi court, s'élance, il chancelle, il s'abîme,
La mer gronde, se joint, & l'ennemi n'est plus.

Mais ce jour à jamais marqué pour ta clémence,
Que d'horreurs, que de maux doivent le précéder !
Tu m'en a révélé la funeste science,
Dieu puissant, & je tremble à m'en persuader.

---

[1] *La bleuâtre lumière.*

O mort, viens de mes ans terminer la misère ;
Douce mort, hâte-toi de m'unir au Seigneur ;
Dérobez-moi, tombeaux, aux traits de sa colère,
J'en connois la justice, & j'en prévois l'horreur.

Tous les maux à la fois régneront sur la terre,
Une éternelle mort dévorera son sein :
Nos champs ensanglantés des fureurs de la guerre,
Du triste moissonneur tromperont le dessein.

Les fleuves tariront ; l'astre qui nous éclaire
Refusera ses feux à nos arbres naissans ;
Les troupeaux périront sous la dent meurtrière
Des lions affamés, & des ours dévorans.

Mais pourquoi t'affliger, ô mon ame? Qu'importe?
Pourquoi t'abandonner aux plus vives douleurs?
Espère au Tout-puissant ; crains-tu que sa main forte
Ne puisse t'affranchir des plus pressans malheurs?

O Dieu, parmi les maux que ton bras nous prépare,
Ma voix ne cessera d'exalter tes bienfaits ;
Israël dans les fers d'un ennemi barbare,
Connoîtra que c'est toi qui punis ses forfaits.

Oui, c'est toi... Quel rayon vient éclairer mon ame?
Quel tumulte ! quel bruit se répand dans les airs?
Les remparts ennemis sont en proie à la flamme ;
Israël est enfin affranchi de ses fers [1].

Relève-toi, Sion, mille cris de victoire
Annoncent la grandeur du Dieu de tes ayeux,
Vante à tout l'univers sa puissance & sa gloire,
Et que son nom soit craint de tes derniers neveux.

Par M. Billard.

---

[1] *Israël a brisé la honte de ses fers.*

ODE

Tirée du Cantique des trois Enfans dans la Fournaise.

Pendant la captivité de Babylone, trois jeunes Hommes ayant refusé d'adorer la Statue de Nabuchodonosor, furent jettés dans une fournaise ardente, & n'y ayant reçu aucun dommage, ils chanterent ce Cantique.

ESPOIR de toute ame affligée,
Grand Dieu, notre unique recours,
Par qui la trame de nos jours,
Malgré les feux est prolongée;
Seigneur, dont la puissante main,
Des fers d'un tyran inhumain,
Sauva nos ancêtres fidelles,
Que ton nom soit toujours béni;
Que par des chansons immortelles
On célèbre à jamais ton pouvoir infini.

QUE dans le séjour où ces Anges,
Qui ne sont que flamme & qu'ardeur,
Servent de trône à ta grandeur,
On chante tes saintes louanges:
Qu'on te bénisse dans les cieux,
Où ta gloire éblouït les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et d'où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons.

RARES & ſuperbes ouvrages,
Merveilles, chefs-d'œuvres divers,
Qui paroiſſez dans l'univers,
Venez rendre à Dieu vos hommages:
Ce que vous avez de beauté,
De richeſſe & de majeſté,
Vous le devez à ſa puiſſance;
Elle vous a formés de rien;
Et la loi de ſa Providence
Eſt de votre grand tout l'infaillible ſoutien.

BENISSEZ DIEU, troupes aîlées,
Anges qu'embraſe ſon amour;
Clairs flambeaux, qui dans ce ſéjour
Guidez nos ames exilées;
Voutes d'or, miracles roulans,
Globes de flamme étincelans,
Palais d'admirable ſtructure,
Trônes d'azur, ſuperbes corps,
Beaux cieux, gloire de la nature,
Célébrez ſa grandeur en vos charmans accords.

MERS, aux pilotes inconnues,
Rendez hommage au Souverain,
Par qui ſur des globes d'airain
Vous êtes en haut ſoutenues:
Et toi, pere de la clarté,
Miroir de la Divinité,
Amour de la terre & de l'onde,
Œil du ciel qui nous fait tout voir,
Roi des aſtres, ame du monde,
Bénis Dieu qui t'éclaire, & qui te fait mouvoir.

LOUEZ ſa grandeur ſans pareille,
Inconſtant ſoleil de la nuit,
De qui le char roule ſans bruit
Lorſque la nature ſommeille:

Illustre courrière des mois,
Lune, dont les secretes loix
Gouvernent les plaines salées;
Feux errans, célestes flambeaux,
Fleurs d'or, sur le ciel é alées,
Astres, bénissez Dieu qui vous a fait si beaux.

PERLES brillantes & liquides,
Douce nourriture des fleurs,
Céleste miel, fertiles pleurs,
Dont l'aube rend les prés humides;
Et vous, corps sans ame mouvans,
Objets trompeurs, jouets des vents,
Sources d'agréables orages,
Espoir des blés à demi-morts,
Voiles du ciel, subtils nuages,
Louez Dieu, dont la main dispense vos trésors.

HORRIBLES auteurs des tempêtes,
Rois de l'air, terreur des nochers,
Vents qui des plus fermes rochers
Ebranlez les superbes têtes;
Foudres, qui grondez dans les airs,
Ravines, orages, éclairs,
Effroi des ames criminelles,
Armes, dont le ciel irrité
Punit ici-bas les rebelles,
Bénissez du Seigneur la haute majesté.

PRINTEMS, qui fais pousser les herbes,
Hiver couronné de glaçons;
Été, dont les riches moissons,
Rendent nos campagnes superbes;
Grêle, neige, brouillards épais,
Louez le Seigneur à jamais,
Célébrez son nom adorable;

Tout ce qu'il produit est parfait;
Et cet univers admirable
De son divin pouvoir n'est qu'un léger effet.

Riche & pesante créature,
Vieille nourrice des humains,
Qui rends au travail de leurs mains,
La récompense avec usure;
Tertres, par leurs soins cultivés;
Monts jusques au ciel élevés,
Prés fleuris, abondantes plaines,
Vallons, de richesses couverts,
Louez les grandeurs souveraines
De l'adorable Auteur de vos trésors divers.

Fleuves, qui, durant votre course,
Vous enflant de mille ruisseaux,
Portez de si pesans fardeaux,
Bénissez Dieu dès votre source:
Et vous de qui le lieu natal
Semble une coupe de cristal,
Fontaines, ames des prairies,
Clairs ruisseaux, d'un paisible bruit,
Le long de vos rives fleuries,
Parlez de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

Fameux théâtre des naufrages,
Toi, dont les flots impétueux,
Viennent d'un pas respectueux,
Baiser le sable des rivages;
Creux & vaste empire du vent,
Dont le calme est si décevant,
Molle ceinture de la terre,
Lien des peuples écartés,
Champ de la paix & de la guerre,
Mer, fais bénir ton Maître à tes flots redoutés.

VIVANS écueils, lourdes baleines,
Reines de l'humide troupeau,
Qui trouvez à peine assez d'eau
Au milieu des liquides plaines;
Hôtes de l'air & des forêts,
Dont les chansons ont des attraits
Qui charment si bien nos oreilles;
Et vous où Dieu ne fait pas voir
Moins de beautés & de merveilles,
Terrestres animaux, bénissez son pouvoir.

RENDEZ-LUI vos justes hommages,
Redoublez vos saintes ferveurs,
O vous qu'il comble de faveurs,
Hommes, ses vivantes images:
Peuple, qu'il a choisi pour sien,
Dont il s'est rendu le soutien,
Tandis que tu lui fus fidelle;
Et vous qui près de ses autels,
Où votre charge vous appelle,
Implorez sa faveur pour les autres mortels.

AMES, qui parmi la licence,
Et sous cet air contagieux
Qui se répand en tant de lieux,
Vous conservez dans l'innocence;
Pour qui les sentiers des vertus,
Quoique rudes & peu battus,
Sont pleins d'immortelles délices;
Louez le Dieu qui vous conduit,
Qui vous fait triompher des vices,
Et vous sert de soleil au milieu de la nuit.

MAIS nous qu'il couronne de gloire,
Nous qu'il garde au milieu des feux;
A qui dans un combat fameux,
Il fait remporter la victoire,

Nous dont il a brisé les fers,
Nous qu'il retire des enfers,
Nous dont la cause arme les Anges,
Célébrons son nom à jamais,
Faisons retentir ses louanges;
Et quand nous parlerons, parlons de ses bienfaits.

Les rigueurs de la servitude,
Les tourmens, les pertes, l'ennui,
Si-tôt qu'on les souffre pour lui,
N'ont rien ni d'amer ni de rude;
On court aux plus honteux trépas,
Le vice avec tous ses appas,
Rencontre des cœurs immobiles;
Leurs efforts ne sont plus mortels,
Et les roseaux les plus fragiles,
En colonnes changés, soutiennent ses autels.

Par M. GODEAU.

MISERE DU PEUPLE JUIF Dans les derniers tems de la captivité de Babylone.

ODE tirée du Pseaume LXXIII. Ut quid Deus repulisti, &c.

POURQUOI dans les ennuis d'une longue souffrance,
Bannis, infortunés,
Nous laisses-tu, Seigneur, si loin de ta présence,
Aux pleurs abandonnés?

Cette noble Sion qui fut si florissante
Dans sa prospérité,
C'est elle qu'aujourd'hui nous voyons gémissante
Dans la captivité.

C'est peu : nos fiers tyrans te sont encor la guerre :
» Son culte est aboli,
» Disent-ils, que ce Dieu soit par toute la terre,
» Pour jamais en oubli.

Ne puniras-tu point leur orgueil, leur blasphême,
Leurs projets inhumains ?
Oseront-ils porter jusqu'à ton trône même,
Leurs sacriléges mains ?

Ah ! Seigneur, désormais notre unique refuge,
Sauve-nous du trépas ;
Hélas ! nous n'avons plus ni prophète, ni juge,
Qui conduise nos pas.

Tu sçus de Pharaon briser l'orgueil impie ;
Et l'on vit ces déserts,
Qui bornent au levant l'ardente Ethiopie,
De cadavres couverts.

Tu fendis le rocher ; une abondante source
En rejaillit soudain :
Pour sauver Israël, tu suspendis la course
Du rapide Jourdain.

Toute espérance, ô Dieu, doit-elle être bannie ?
Et n'es-tu pas toujours
Celui dont autrefois la puissance infinie
Vint à notre secours ?

Le grand astre du jour, & la naissante aurore
Par tes mains sont formés ;
Et ces brillans flambeaux dont le ciel se décore,
Par toi sont allumés.

La terre est ton ouvrage, & les mers sont bornées
Par tes ordres constans:
Tu veux que les saisons l'une à l'autre enchaînées,
Nous partagent les temps.

Ce pouvoir souverain qui fait trembler la terre,
Fais-le sentir, Seigneur,
Aux peuples inhumains qui nous livrent la guerre
Avec tant de fureur.

A ces tigres cruels, à ces lions terribles,
N'expose plus nos jours
Malheureux! serions-nous dans ces déserts horribles
Exilés pour toujours?

Vil rebut de la mort, opprobre de la vie
Dévoués aux douleurs;
Ne reverrons-nous plus notre chère patrie,
Digne objet de nos pleurs?

Par Melle. Cheron.

ZACHARIE

Emmené captif à Babylone avec le reste des Juifs, déplore la ruine de Jérusalem.

Pseaume LXXVIII.

Les barbares, Seigneur, sont dans ton héritage:
A leurs profanes loix ton saint Temple est soumis:
Les enfans de Sion sont enfin le partage

De ses plus mortels ennemis.
Ses palais sont détruits ; ses tours sont renversées ;
De ses superbes murs les pierres dispersées,
Offrent à nos vainqueurs des triomphes nouveaux :
Tes Saints sont égorgés ; leurs corps sans sépulture,
Aux lions affamés ont servi de pâture,
Et de nourriture aux corbeaux.

Leur sang qu'à gros bouillons nous avons vu répandre,
Baignoit le pied de nos remparts ;
Et leurs corps mutilés, indignement épars,
Exigeoient des devoirs que nous n'osions leur rendre.
Hélas ! infortunés, nous étoit-il permis
De porter au tombeau nos parens, nos amis,
Quand nos fiers meurtriers nous défendant la plainte,
Nous forçoient à dissimuler,
Et par la menace & la crainte
Empêchoient nos pleurs de couler ?

Nous sommes devenus l'opprobre de la terre ;
Nos voisins, autrefois par nous humiliés,
Insolens aujourd'hui, nous foulent à leurs piés ;
Et par des traits moqueurs nous déclarent la guerre.
Jusques à quand, Seigneur, sans espoir de secours,
Verrons-nous prolonger nos jours ?
Ne cesseras-tu point de punir nos offenses ?
Nos maux seront-ils éternels ?
Et devois-tu choisir tes ennemis cruels,
Pour ministres de tes vengeances ?

Que ne fais-tu sentir tes redoutables coups
A ceux qui de tes loix n'ont point de connoissance ?
A ces peuples, qui loin de craindre ta puissance,
Par leurs impiétés provoquent ton courroux ?
Qui pleins d'une brutale joie,
Aux plus affreux malheurs nous ont livrés en proie ;
Qui superbes & triomphans,

Portent dans ta maison leur rage sanguinaire,
Et jusqu'au pied du sanctuaire,
Sans respect du lieu saint, immolent tes enfans?

De nos crimes passés efface la mémoire:
Prends pitié de nos maux, toi seul peux les guérir.
Il en est temps, Seigneur, daigne nous secourir.
Il y va de ta propre gloire.
Nous périssons: soutiens notre foible vertu:
Releve de Jacob le courage abattu;
Ton ennemi triomphe, & Sion est captive.
Entends les cris des tiens gémissans dans les fers:
Du sang de tes élus entends la voix plaintive,
Viens, venge-nous, Seigneur, de tant de maux soufferts.

Par Melle. CHERON.

CANTIQUE

DES ISRAÉLITES

Dans la captivité de Babylone.

Tiré du Pseaume CXXXVI.

ARRACHÉS des bords du Jourdain,
Des fleuves étrangers nous couvrons le rivage;
La nuit & l'astre du matin
Nous retrouvent toujours plongés dans l'esclavage.

Sous ces arbres battus des vents,
Nous laissons près de nous nos lyres suspendues:
Couchés sur les sables mouvans,
Nous pleurons, & nos cris se perdent dans les nues.

Des ſoldats de ſang altérés
Etalent à nos yeux les tourmens & les chaînes,
Et par des ris immodérés,
Ces barbares vainqueurs, inſultent à nos peines.

DIGNES miniſtres d'Iſraël,
» Chantez, nous diſent-ils, ſur vos harpes muettes,
» Les louanges de l'Immortel;
» Qu'il délivre des fers ſes ſacrés interprétes.

AH ! dans ces climats odieux;
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire ?
Peut-on dans ces funeſtes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire ?

BRISE l'organe de nos voix,
Si nous devons, grand Dieu, profaner ton langage:
Et que la lyre, ſous nos doigts,
De ſes accords touchans nous refuſe l'uſage.

SEIGNEUR, nous avons mérité
De ton juſte courroux les foudres ſalutaires:
Mais ton peuple perſécuté
Ne reverra-t-il plus l'empire de ſes peres ?

RAPPELLE-TOI ce jour affreux,
Où du parjure Edom la race criminelle,
Contre ſes freres malheureux,
Animoit du vainqueur la vengeance cruelle.

VENEZ, diſoient ces furieux,
Hâtez-vous, n'épargnez leurs femmes ni leurs filles;
Leur Dieu veut détruire vos dieux,
De ſes adorateurs détruiſez les familles.

FOULEZ leurs cadavres épars;
D'un arbre trop funeſte extirpez les racines.
Brulez, abattez ces remparts,
Et de leurs fondemens diſperſez les ruines.

MALHEUR à tes peuples pervers,
Reine des nations, superbe Babylone !
La foudre gronde dans les airs ;
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du trône.

PUISSENT les palais embrasés,
Eclairer de tes rois les tristes funérailles,
Et que sur la pierre écrasés,
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles.

Par M. LE FRANC.

SUR LE RETOUR DES JUIFS A JÉRUSALEM,

Après soixante & dix ans de captivité à Babylone.

Imitation du Ps. CXXI. Lætatus sum, &c.

QUEL transport imprévu s'empare de mon ame !
Quoi ! je verrois encor ce Temple glorieux,
La célèbre maison du Dieu que je réclame !
Je reverrois Sion, le bien de mes ayeux !
Tout annonce à mon cœur cette heureuse nouvelle :
Oui, tout m'annonce en ce grand jour,
Dans la fin de nos maux, un Dieu toujours fidelle.
Par des chants de joie & d'amour,
Signalons à l'envi notre reconnoissance :
Benissons à l'envi notre Libérateur. [1]

---

[1] *Cyrus.*

Que

Que les peuples soumis à son obéïssance,
D'un monarque si bon soutiennent la puissance;
Et que ses jours filés de la main du Seigneur,
Soient prolongés pour leur bonheur.
Et toi, Jérusalem, puisses-tu, toujours sainte,
Voir en tout temps la paix régner en ton enceinte!
Puisse le ciel pour toi, prodigue de ses biens,
Ne donner qu'un esprit, qu'un cœur à tous les tiens!

Par Melle CHERON.

PLAINTE DE DAVID

Sur la mort de Saül & de Jonathas.

L. 2 des Rois, c. 1.

David ayant appris la mort de Saül & de son fils Jonathas, qui avoient perdu la bataille contre les Philistins, fut extrêmement touché de la perte de ces deux Princes, mais principalement de celle de Jonathas qu'il aimoit comme lui-même. Il fit cette plainte publique.

PEUPLE, qu'on soit touché d'un regret véritable,
Qu'on plaigne le destin de ce roi redoutable,
Qui descend chez les morts.
Regretter un monarque, & louer sa mémoire,
Contre l'effort des ans assûre mieux sa gloire,
Que le marbre orgueilleux dont on couvre son corps.

QUI ne seroit ému de malheurs si tragiques?
Saül qui fut l'appui des fortunes publiques,
Ne jouït plus du jour.
Jonathas a suivi ses tristes destinées,
Et leurs meilleurs soldats en leurs jeunes années,
Mourant pour leur défense, ont montré leur amour....

LAISSONS couler nos pleurs, montrons par notre plainte
L'excès de la douleur dont notre ame est atteinte,
Et nos lugubres soins; [1]
Le Seigneur qui nous ôte un si brave monarque,
De notre amour fidèle approuve cette marque,
Pourvû que ses vainqueurs n'en soient pas les témoins.

NE racontons jamais aux peuples infidelles,
D'un si sanglant malheur les honteuses nouvelles,
Ils riroient de nos pleurs;
Et leurs filles dansant autour de leurs idoles,
Rediroient par mépris, les touchantes paroles, [2]
Dont nous nous servirions pour plaindre nos douleurs...

THÉATRE infortuné du destin de ces princes,
Dont le bras fit régner par toutes nos provinces
L'abondance & la paix;
O monts de Gelboé, que vos sources tarissent,
Que votre air soit mortel, que vos fleurs se flétrissent,
Que pour vous le printems ne revienne jamais.

QUE le ciel tous les jours sur vous lance la foudre:
S'il y vient des troupeaux, qu'il les réduise en poudre,
Qu'il y soit toujours nuit;
Qu'il n'y tombe jamais une fraîche rosée,
Et que du laboureur l'espérance abusée,
Après un long travail, n'y cueille point de fruit....

---

[1] *Et ses tragiques soins.*
[2] *Les funestes paroles.*

QUI jamais éleva de plus riches trophées,
Et qui vit plus souvent des guerres étouffées,
Au bruit de sa valeur,
Que Saül, dont le nom assûroit son empire?
Oui, sans trop le louer, peuples, vous pouvez dire, [1]
Qu'il n'a paru mortel qu'en ce dernier malheur.

IL cueilloit tous les jours quelques palmes nouvelles;
Il forçoit la victoire à déployer ses aîles
Pour suivre sa vertu;
Le sage Jonathas secondoit sa vaillance,
Par ses exploits fameux, il prouvoit sa naissance,
Et jamais sans triomphe il n'avoit combattu.

UN aigle généreux au sortir de son aire,
Fond [2] sur un foible oiseau d'une aîle moins légère,
Pour contenter sa faim,
Que ces deux grands guerriers, au mépris de leur vie,
Ne couroient aux dangers où la gloire convie;
Et les plus forts tomboient sous les coups de leur main.

TEL qu'on voit un lion plein d'ardeur & de rage,
Vers un fier ennemi digne de son courage,
Sur l'arène courir:
Tels les vit-on jadis, soit au fort des batailles,
Soit lorsqu'ils attaquoient les plus fortes murailles,
Aspirer à l'honneur de vaincre ou de mourir.

MAIS ces astres si beaux dans la même carrière,
Ont, par le même sort, vu changer leur lumière,
En des nuits sans matin:
Ces princes généreux qu'unissoit la nature,
Ne sont pas séparés même en la sépulture,
Et leur amour paroit dans leur dernier destin.

---

[1] *Et sans trop le louer, &c.*
[2] *Fond dessus les oiseaux.*

Filles, quittez ces fleurs dont on vous vit parées,
Tandis que votre roi dans toutes vos contrées [1]
Fit refleurir la paix;
Suspendez maintenant l'usage de vos charmes,
Donnez-lui des soupirs, pour lui versez des larmes, [2]
Et dans tous vos discours célébrez-le à jamais. [3]

Incomparable ami, toi, qui n'es plus que cendre [4]
Puisque dans le tombeau la mort te fait descendre,
Sans respecter ton rang,
Que ne puis-je aujourd'hui contenter mon courage?
Et qu'au lieu de ces pleurs qui baignent mon visage,
N'ai-je la liberté de te donner mon sang?

Tu vivois en moi seul, je te donnois la vie,
Nos cœurs n'étoient touchés que d'une même envie,
Et de mêmes plaisirs:
Faut-il donc qu'un amour qui n'étoit point vulgaire,
Après t'avoir perdu, te pense satisfaire
Par le commun tribut des pleurs & des soupirs? ...

Belle ame, qui sortant de ta prison mortelle,
As, sans doute, emporté d'une amitié fidelle
Le chaste souvenir,
Puisque la loi du ciel ordonne que je vive,
Je veux que mon esprit dans la tombe te suive,
Et qu'il commence un deuil qui ne puisse finir.

Par M. Godeau.

---

1 *Cependant que Saül dans, &c.*
2 *Donnez-lui des soupirs, présentez-lui des larmes.*
3 *Et dedans vos discours ne l'oubliez jamais.*
4 *Incomparable ami, qui n'est plus rien que cendre.*

IMITATION
Du Pseaume XXXV. *Dixit injustus.*

David ayant conservé la vie à Saül dans la caverne d'Engaddi, se plaint que ce Roi emploie toute sorte de moyens pour lui ravir la sienne; & nous apprend à mettre notre confiance au Seigneur.

QUELLE est cette vertu hautaine,
Qui prétend m'imposer la loi?
Pour punir qui je hais, ne suis-je donc plus Roi?
Où possédé-je en vain la grandeur souveraine? ...
C'est ainsi que parle en son cœur
Ce prince qui me doit la vie,
Et qui pour m'accabler dans sa lâche fureur,
A toute heure, en tous lieux arme la perfidie...
Mais, Seigneur, il ne comprend pas,
Ce prince malheureux, jusqu'où va ta puissance!
Toi, dont les cieux adorent la présence,
Quand ton esprit remplit tout ici-bas.
Tout ressent les bienfaits de ta main immortelle:
Aux plus vils animaux tu prodigues tes soins.
David, ton serviteur fidèle,
De tes secours promis doit-il espérer moins?
Non, Seigneur. Désormais à l'abri de ton aîle,
Nous allons voir finir le cours de nos malheurs;
Et chantant à l'envi ta bonté paternelle,
Oublier nos longues douleurs.

Telle est notre espérance, adorable Sagesse ;
Et j'en ai pour garant de mon Dieu la promesse.
Attentif aux besoins, aux maux de tes enfans,
Souffriras-tu que les méchans
Dont la haine nous persécute,
Osent porter sur nous leur criminelle main ?
Que plutôt, avec eux, accablé sous leur chûte,
Périsse leur chef inhumain.

Par Melle. CHERON.

LES PROPHÉTIES

Et les figures qui regardent J. C.

MA raison se confond, mais Dieu va l'éclairer;
A d'ignorans Hébreux il daigne se montrer :
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
C'est Dieu qui par amour en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix ;
La nature est contrainte à s'écarter des loix,
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même;
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire :
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir, & se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,

L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophètes saints font briller à mes yeux :
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles,
Je ne veux m'arrêter qu'aux plus grands des spectacles.
Quels hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés !
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés, ils n'adressent leur voix
Que comme ambassadeurs du souverain des Rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur,
De se rassasier du pain de la douleur :
Admirables mortels, dont la terre est indigne,
Ils répétent, que Dieu *rejettera sa vigne ;*
Que sous une autre terre, & sous un ciel nouveau,
Le loup doit dans les champs, bondir avec l'agneau.
Ils répétent, que *Dieu las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure Hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du Juste de Sion, que les isles attendent,
Déja de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout-à-coup détournés,
Ce Juste à leurs regards n'est plus reconnoissable.
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, & l'homme de douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible, on le mene au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps,
Présentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable : ..

Son trône est entouré de rois humiliés :
Ses ennemis vaincus frémissent à ses piés :
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparoît, *& couvert de blessures,*
C'est le Pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement, un peuple est en allarmes :
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejetton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone, admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire & la puissance.
Mais tout change à tes yeux : le fils est immolé :
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé :
Le Grand-Prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt, l'autel tombe, & le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérans :
Il voit naître & mourir leurs superbes empires ;
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans :
Rome punit la Grèce, & venge les Persans :
Elle renversera toute grandeur suprême :
Et le marteau fatal sera brisé lui-même :
O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes & des temps !

MAIS ce n'est point assez qu'annonçant les miracles,
Des Prophètes nombreux répétent leurs oracles...
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer.
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ces premiers traits crayonne son ouvrage.

Que les plus tendres mains conduisent au bucher,
Ce fils obéïssant qui s'y laisse attacher,
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille,
Va frapper sans pâlir sa victime immobile :
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères :
Pour le sang d'un Agneau, que rempli de respect,
L'Ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
Que de tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang soient seules épargnées ;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé :
Que le jour de tristesse où le Grand Prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des azyles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace & de félicité ;
Que par les criminels proscrits pendant l'orage,
Le Juste en périssant, les sauve du naufrage ;
Qu'il revive ; & ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette ;
Et sans cesse conduit par un peuple Prophète,
J'arrive pas à pas au terme desiré,
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de son règne saint établir la puissance :
Ce règne dont mes vers chanteront la naissance.

Par M. RACINE.



LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

POÉME.

FIDELE adorateur de l'Arbitre-suprême,
Craint, respecté des rois, plus grand que les rois même,
Opulent sans orgueil, vertueux sans effort,
Abraham joüissoit du plus illustre sort.
Un fils, de ses vertus imitateur docile,
Et fruit miraculeux d'une couche stérile,
Un fils à l'Eternel consacré comme lui,
Etoit de sa vieillesse & l'espoir & l'appui:
Quel appui! quel espoir! un oracle adorable
Lui promet en ce fils une race innombrable,
Un peuple redouté, fidèle, florissant,
Et toujours protégé du bras du Tout-puissant.
Mais toi, qui dans son cœur lis sa reconnoissance,
Grand Dieu, qu'exiges-tu de son obéïssance?
Veux-tu le rendre encore, en éprouvant sa foi,
Plus digne des bienfaits qu'il a reçus de toi?

Sur le sommet d'un mont, dit le souverain Maître,
Qu'à des signes certains je te ferai connoître,
Conduis cet Isaac si tendrement aimé,
Et que ta main l'immole au Dieu qui l'a formé.
Quel ordre! quel arrêt! quelle atteinte soudaine!
Ah! le cœur d'Abraham ne la soutient qu'à peine.
Quoi! ce fils pour qui seul il aime encor le jour,
Le fruit de tant de vœux, l'objet de tant d'amour,
En qui doit s'accomplir la promesse immortelle,
Va périr .... & périr sous la main paternelle?
Cruel pere, ainsi donc tu pourras te trahir?
Oui, quand son Dieu commande, il ne sçait qu'obéïr.
O toi, qui vois, dit-il, la douleur qui me presse,
Grand Dieu, calme mon trouble, & soutiens ma foiblesse.

Tu condamnes mon fils, je vais te l'immoler;
Mais pardonne à mes pleurs, quand son sang va couler:
S'ils peuvent t'offenser, mon cœur les désavoue,
Même dans tes rigueurs il t'admire, il te loue.
Oui, la nature en vain murmure de ta loi,
Et qui suis-je, grand Dieu, pour me plaindre de toi?
Tes arrêts pourroient-ils n'être pas légitimes?
N'aurois-tu plus le droit de choisir tes victimes?
Ce fils que tu proscrits, fut un don de ta main,
Don peut-être chéri d'un amour trop humain:
Lorsqu'elle le reprend, résigné, je l'adore,
Qu'elle ajoûte à mes maux, si leur excès t'honore:
Mais d'un frivole espoir m'aurois-tu donc flatté?
Pourrois-tu n'être plus le Dieu de vérité?
Ce peuple qu'Isaac.... loin, raison téméraire!
L'Eternel a parlé, c'est à toi de te taire.
Non, Seigneur, Abraham n'en croira que sa foi.
Il dit: & n'écoutant que la suprême loi,
Consterné, mais toujours fidèle & magnanime,
Dans le sein de la nuit part avec la victime.
Sur leurs pas est conduit le fatal appareil.
Trois fois ils ont vu naître & mourir le soleil:
O jours! ô nuits! enfin l'aspect du lieu terrible,
Frappe l'œil d'Abraham, perce son cœur sensible.
Loin, stupide vertu, ce qui fait le héros,
N'est pas moins de sentir que de vaincre ses maux.
Sans suite, sans témoins, sur le mont redoutable,
Le feu, le glaive en main, ce pere déplorable,
Dévorant des sanglots qu'il a peine à cacher,
Conduit son Isaac courbé sous son bucher.
Ils montent: chaque pas exerce sa constance.
Son cœur souffre, gémit; mais jamais ne balance.
Au sommet arrivés, un autel est construit,
Mais son fils de son sort n'est pas encore instruit.
O douleur! il l'embrasse, & sur son sein le presse,
Fixe sur lui des yeux accablés de tristesse,
S'attendrit, fond en pleurs, sent expirer sa voix.

Mon fils, dit-il enfin, le trouble où tu me vois,
Les pleurs que je répands, le transport qui m'anime,
Tout doit t'instruire, hélas ! du choix de la victime.
L'Eternel .... sans mourir, puis-je te l'annoncer ?
L'Eternel veut ton sang ... ma main doit le verser.
La victime avec joie à vos coups s'abandonne,
Frappez, dit Isaac, puisque Dieu vous l'ordonne.
De m'apprendre mon sort deviez-vous différer ?
Mon pere, avez-vous craint de m'en voir murmurer?
Le Seigneur a parlé ; sa victime l'adore ;
Et je meurs trop heureux, si mon trépas l'honore.
Je sçai qu'un autre sort vous fut promis en moi ;
Mais quel sort est plus beau que d'accomplir sa loi ?
J'ai vécu sans remords, j'expirerai sans crainte,
Je sens le poids du coup dont votre ame est atteinte.
Mais à votre vertu son bras l'a mesuré.
Ainsi de vos pareils il doit être honoré.
Que votre foi s'anime, & que vos larmes cessent.
A ces mots il échappe à ses bras qui le pressent :
Sans trembler, sur l'autel se prosterne à genoux :
En expirant, grand Dieu, je bénirai tes coups.
Abraham éperdu, troublé, hors de lui-même,
Et prêt à succomber à sa douleur extrême,
Sur ce fils qui bien-tôt doit tomber sous sa main,
Jette un regard perçant qu'il détourne soudain.
Son cœur saisi d'effroi, de cruauté s'accuse :
La nature tremblante à son bras se refuse.
Mais du pere bien-tôt le fidèle est vainqueur :
Animé d'un saint zèle il fait taire son cœur.
Avance, prends le fer, leve le bras.... Arrête,
Crie une voix des cieux, & respecte sa tête.
J'en jure par moi-même, a dit le Tout-puissant,
Puisque j'ai vu ton bras fidèle, obéïssant,
Immoler ce cher fils, à ta foi généreuse,
Je te bénis. Ta race illustre & plus nombreuse
Que les astres des cieux, & les sables des mers,
Par son sort, de ma gloire instruira l'univers ;

Et c'est en elle enfin que trop long-temps proscrites,
Toutes les nations seront un jour bénites.
Cieux, louez l'Eternel. Il ne daigne ordonner
D'héroïques efforts que pour les couronner.

LES MIRACLES.

ODE

HOMME incrédule, écoute & soumets ton audace:
L'épouvante, sur toi, va répandre sa glace;
Que ton cœur pâlisse une fois:
Viens, contemple avec moi dans toute sa puissance,
Celui dont les éclairs annoncent la présence,
Et dont le tonnerre est la voix.

QUELLE est la majesté de cet Etre sublime,
Dont le haut firmament, & le profond abîme,
Ne limitent pas le pouvoir!
Vain monarque, à ses yeux que paroît ton royaume,
Quand l'univers entier ne paroît qu'un atome,
Que de son souffle il fit mouvoir?

DE ce souffle divin s'anima la nature:
Elle reçut de lui sa loi constante & pure:
Insensés que nous sommes tous!
Parce que cette loi triomphe sans obstacles,
Que rien n'en interrompt à nos yeux les miracles,
Ils cessent de l'être pour nous.

LES ténèbres, le jour, les ondes refrénées,
Le cercle des saisons l'une à l'autre enchaînées,
Contre l'Athée ont prononcé:
Reconnoîtrons-nous moins la Sagesse éternelle,
Au bel ordre établi, qui par-tout se révèle,
Qu'à ce bel ordre renversé?

Hé, bien, mortel aveugle, il faut te satisfaire:
Préfère un phénomène à l'astre qui t'éclaire:
Dieu se conforme à ton erreur:
A ta fragilité son pouvoir se mesure:
Interrompant le cours des loix de la nature,
Il va s'en déclarer l'auteur.

Sous un prince endurci toute l'Egypte en armes,
A volé sur les pas de Jacob en allarmes,
Il n'a que son Dieu pour appui:
De son persécuteur le bras impitoyable,
Le serre entre les bras d'une mer effroyable,
Et le trépas qui fond sur lui.

L'élément redonté lui présente un azyle,
L'onde fuit, se divise, & le flot immobile,
Reste suspendu dans les airs:
La main, qui ravageant de coupables campagnes,
Jadis sous l'eau profonde a caché les montagnes,
Vient sécher le gouffre des mers.

Dans ce vallon bordé de hauts rochers liquides
Je vois voler les chars des guerriers intrépides,
Leurs pas n'en sont point ralentis,
Mais le peuple chéri touche à peine au rivage,
Que du flot qui reprend son empire & sa rage,
Les barbares sont engloutis.

Le désert à ce peuple, inspire une autre crainte:
Là, jamais de l'oiseau la soif ne fut éteinte:
Jamais fruit ne s'y recueillit:
L'air offre l'aliment que refusoit la terre,
Le remède à la soif sort du sein d'une pierre:
Le roc est frappé, l'eau jaillit.

Je garde devant vous un timide silence,
Sommet du mont sacré, qu'embrasa la présence

Du dispensateur de la loi.
Le miracle vivant de cette loi suprême,
Que de son doigt sur vous Dieu nous traça lui-même,
Parle suffisamment sans moi.

Aux rives du Jourdain, suivant l'arche terrible,
L'Hébreu mal aguerri par elle est invincible;
Les clairons ont frappé l'écho:
L'eau remonte à sa source, où l'effroi la rappelle,
L'arche avance, elle aborde, & je vois devant elle
Tomber les murs de Jéricho.

L'Amorrhéen, saisi d'une terreur panique,
Dans la nuit qui s'approche a sa ressource unique,
Vain espoir dont il se nourrit!
Celui de ses vainqueurs peut-il être frivole?
Arrête, dit leur chef au soleil qui s'envole,
L'astre s'arrête, & tout périt.

La flamme, ou l'eau du ciel tombe à la voix d'Elie;
Des monstres dont la faim redouble la furie,
Daniel n'est point offensé;
Leur sein sert à Jonas de retraite paisible;
Sous les coups foudroyans d'un vainqueur invisible,
Sennacherib est renversé.

L'Arche a brisé Dagon... Mais quels plus grand miracles
Imposent tout-à-coup silence aux faux oracles;
Satan fuit au fond des enfers;
O prodige qui rend la nature interdite!
Dieu se fait homme, il naît, il meurt, il ressuscite;
Les cieux par lui nous sont ouverts.

Leve les yeux, ô toi, qu'un souffle met en poudre;
Mortel, ici t'attend ou la palme ou la foudre;
Choisis, tu n'as plus qu'un moment.
Préviens le jour d'horreur, d'ire & d'ignominie,
Où le coupable doit revenir à la vie,
Pour mourir éternellement.

ISRAEL TÉMOIN PAISIBLE

Des plaies dont l'Egypte eſt frappée.

ODE couronnée au Palinod de Caën, en 1734.

LOIN de ces fertiles vallées,
Où le Jourdain roule ſes eaux,
Juſqu'à quand, Tribus exilées,
Serons-nous le jouet des maux ?
Et toi, du peuple ſaint l'azyle,
Grand Dieu, vois-tu d'un œil tranquille
Nos mains aux fers, nos yeux en pleurs ?
N'es-tu donc plus qu'un vain refuge,
Et non le Dieu qui voit, qui juge,
Et qui frappe les oppreſſeurs ?

AINSI ſur ſes rives amères,
Le Nil ouït plus d'une fois
Iſraël au Dieu de ſes peres,
Adreſſer ſa plaintive voix.
Viens, diſoit-il, & ſi ta gloire
Doit à ton peuple la victoire,
Roi des rois, rends-nous triomphans.
Si le nom de pere a des charmes,
Pour des orphelins prens les armes,
Ces orphelins ſont tes enfans.

CROIS-TU donc que ton Dieu ſommeille ?
Non, Iſraël, il ne dort pas.
A tes cris il prête l'oreille,
Il marche : & la mort ſuit ſes pas.

L'Eternel vole à ta défense,
Un homme armé de sa puissance,
Vient d'être fait le Dieu [1] des rois:
Et la nature assujettie
Eprouvera dans ta sortie
Que rien ne résiste à ses loix.

Je le vois ce vengeur sévère,
Qui sonde les reins & les cœurs,
Prendre la coupe de colère,
Dont il enivre les pécheurs.
Dès que sur eux sa main lassée
Du haut du trône l'a versée,
Le temps de la pitié n'est plus.
Mille genres d'affreux supplices,
Les livrent avec leurs complices
A mille regrets superflus.

Déja dans la main de Moyse
La coupe terrible a passé:
L'Egypte à ce mortel soumise,
En lui trouve un Dieu courroucé.
Jaloux de servir sa vengeance,
Cent fléaux dans l'obéïssance,
N'attendent que l'ordre fatal.
O ministres épouvantables!
O Juge! ô tourmens redoutables!
Juste ciel! j'entens le signal.

Près de toi, grand Dieu, la poussière
Peut-elle encore avoir accès?
Attens, du vin de ta colère
Suspens les tragiques effets.
A l'aspect de ce noir orage
Si Pharaon pleuroit sa rage,

---

[1] *Constitui te Deum Pharaonis.*

Et ſon aveugle impiété,
Ses pleurs ... mais non, le frénétique
Des ſables de la brulante Afrique
Surpaſſe encor la dureté.

Le Nil frappé ſoudain ſe change,
Un ſang infect comble ſes bords.
Le fleuve effrayé, ſur la fange
Voit par milliers ſes hôtes morts.
Quels eſcadrons couvrent la terre!
De vils inſectes font la guerre
Au rival du Dieu des combats.
Il craint leurs épaiſſes cohortes;
C'eſt Dieu ſeul qui les rend ſi fortes,
C'eſt ce Dieu ſeul qu'il ne craint pas.

Cieux trop bravés, ſur ce rebelle
Déchargez des coups plus puiſſans:
Tonnez, frappez; peſte cruelle,
De troupeaux dépeuple ſes champs:
Ulcères, foudres, grêle, orages,
Venez ſignaler vos ravages:
Soleil, retire ton flambeau.
Anges, volez: aux yeux des peres,
Faites paſſer du ſein des meres,
Leurs premiers-nés dans le tombeau.

C'en eſt fait: l'Egypte éplorée,
N'eſt plus qu'un théâtre d'horreurs.
Geſſen, plus heureuſe contrée,
Eſt à l'abri de ces fureurs.
Conſolé par tes vaines larmes,
Tyran, Jacob voit ſans allarmes,
Pleuvoir tant de fléaux divers.
Un Dieu rend Jacob intrépide,
Et fait par le glaive homicide,
Dans ta chûte tomber tes fers.

Par M. Jannart de l'Oratoire.

ODE

Tirée du Cantique de Moyse. Exod. Ch. 15.

CÉLÉBRONS du Très-haut la gloire & la puissance,
Que son nom soit l'objet de nos chants les plus doux.
Son bras contre l'Egypte a pris notre défense,
Notre Dieu, le Dieu fort a combattu pour nous.

POURSUIVIS par un roi, tyran impitoyable,
Nous fuyions & son joug & son glaive cruel:
Vaine fuite! la mer, barrière impénétrable,
Aux chaînes, au trépas condamnoit Israël.

LE Seigneur a conduit notre troupe tremblante;
Il nous guidoit, assis sur un char enflammé.
A ses côtés marchoient la mort & l'épouvante.
Du tonnerre vengeur son bras étoit armé.

TEL bien-tôt il se montre à la mer éperdue.
Que ces flots entr'ouverts s'élevent des deux parts,
Dit-il. L'onde mugit, s'entr'ouvre, & suspendue,
Elle forme en son sein deux humides remparts.

SOUS ton aîle, Seigneur, la troupe Israélite,
Dans ces gouffres profonds s'est ouvert un chemin;
En vain nos ennemis menaçoient notre fuite:
Sur eux devoit bien-tôt s'appesantir ta main.

QU'IMPORTE, disoient-ils dans leur aveugle rage,
Qu'à ce peuple qui met en son Dieu son appui,
La mer, par un prodige, ouvre un libre passage?
Nous pouvons dans son sein pénétrer comme lui.

HATONS-NOUS. Parvenus au terme redoutable,
Le soleil s'est couvert d'un voile ténébreux.
L'air au loin a gémi. La foudre épouvantable,
A sillons redoublés a fait luire ses feux.

A cet affreux signal, cette montagne humide,
Flots par le Tout-puissant d'un seul mot suspendus,
Sur ces guerriers hautains, que la vengeance guide,
S'ébranle, mugit, tombe, & Pharaon n'est plus.

TEL, du front sourcilleux d'un mont inaccessible,
Un roc déraciné par les vents furieux,
Tombe, roule, bondit avec un bruit terrible,
S'abîme au sein des mers, & disparoît aux yeux.

FLATTÉ d'un fol espoir, & prêt à nous atteindre,
L'aveugle Egyptien nous poursuivoit en vain:
Dieu combattoit pour nous. Eh! qu'avions-nous à craindre
Quand tu combats, Seigneur, le triomphe est certain.

ET qui peut être à toi semblable sur la terre,
Dieu terrible? Qui peut t'égaler dans les cieux?
Tu parles, & ta voix est un bruyant tonnerre.
Des éclairs effrayans s'échappent de tes yeux.

LA mer te voit & fuit. La terre à ta présence,
Tremble & se tait. Le ciel frémit d'un saint effroi.
Des peuples conjurés l'orgueilleuse puissance
Ne seroit que foiblesse & néant devant toi.

MAIS c'est peu de finir notre long esclavage,
C'est peu de nous venger de nos fiers ennemis:
Tu veux guider nos pas vers cet heureux rivage,
Aux enfans de Jacob héritage promis.

L'ARBITRE des combats, armé pour ta défense,
Déploie en ta faveur la force de son bras,
Israël. Qui pourra soutenir ta présence?
L'Ange exterminateur marche devant tes pas.

De son sang altérés, & frémissant de rage,
Le cruel Moabite & l'altier Philistin,
Viendront à flots pressés s'opposer au passage,
Que t'ouvre du Très-haut la foudroyante main.

Mais l'altier Philistin, le cruel Moabite,
Démentant son audace & sa fière valeur,
A ton fatal aspect prendra soudain la fuite,
Et par-tout de ton nom portera la terreur.

D'une course rapide à travers les campagnes,
Tel, saisi de frayeur, fuit le timide daim,
A l'aspect d'un lion que du haut des montagnes,
Dans le fond des forêts précipite la faim.

D'épouvante & d'horreur, par un nouveau prodige,
L'Eternel frappera les chefs & les soldats.
Il répandra sur eux cet esprit de vertige,
Qui renverse, à son gré, les plus fermes états.

Seigneur, est-il besoin, pour nous rendre terribles,
De semer devant nous la terreur & l'effroi?
Non. Pour nous redouter, pour nous croire invincibles,
Qu'on sçache seulement que notre Dieu, c'est toi.

Oui, tu l'es. Sous ce nom ta bonté paternelle
D'Abraham, de Jacob protége les neveux.
Puisse, puisse Israël, à ton culte fidelle,
N'offrir jamais qu'à toi sôn encens & ses vœux!

Par M. Dulard, de l'Académie de Marseille.



LA LOI DE DIEU, OU LE DÉCALOGUE. POÉME.

GRAND DIEU, j'ose chanter cette auguste journée,
Où ta loi redoutable aux mortels fut donnée;
Puissé-je, au bruit pompeux de mes accens vainqueurs,
D'un saint amour pour elle enflammer tous les cœurs!

L'HOMME, de l'Eternel image vive & pure,
N'obéïssoit d'abord qu'à la simple nature;
Heureux, si maîtrisant ses coupables desirs,
Toujours de ses devoirs il eût fait ses plaisirs!
Mais bien-tôt se livrant à mille fausses joies,
Vil esclave des sens, il corrompit ses voies.
Et pour comble d'horreurs, en tout temps, en tout lieu,
Des bienfaits de Dieu même, il usa contre Dieu.
C'est alors que touché de le voir si rebelle,
Dieu sentit dans le cœur une douleur mortelle.
Quoi! devois-je, dit-il, pour prix de mon amour,
De l'avoir sçu créer me repentir un jour!
Le traître! ah! c'en est trop, qu'il meure, qu'il périsse!
Tonnons, frappons, ainsi l'ordonne ma justice.
Mais non, malgré l'excès de son iniquité,
Jettons sur lui plutôt un regard de bonté.
Qu'il vive; & puisqu'il a de son ame infidelle,
Banni cette loi sainte, immuable, éternelle,
Cette loi que mon doigt a pris soin d'y graver,
Cette loi qu'à jamais il eût dû conserver,
Gravons-la maintenant sur la pierre solide;
Quelle soit le flambeau dont la clarté le guide,
Et que s'il l'ose enfreindre après de tels bienfaits,
Rien ne puisse à mes yeux excuser ses forfaits.

Il dit ; à ce discours une joie inconnue
Sur toute la nature est soudain répandue :
L'enfer seul pousse au loin de longs mugissemens,
La terre s'en émeut jusqu'en ses fondemens.
Il abaisse les cieux tremblans à sa parole,
Sur les aîles des vents il se soutient, il vole.
Et rassemblant son peuple autour de Sinaï,
C'est de-là qu'il commande, & veut être obéï.

Déja de toutes parts la montagne enflammée,
Vomit à gros bouillons une épaisse fumée ;
Le bruit de la trompette éclate dans les airs,
Les feux étincelans, la foudre, les éclairs,
Ministres redoutés de sa toute-puissance,
Du Dieu maître des dieux, annoncent la présence.
Viens, Israël, écoute, & connois le Seigneur :
» C'est moi, dit le Très-haut, de qui le bras vengeur,
» Au triste Egyptien rendant peines pour peines,
» A de ta servitude enfin brisé les chaînes.
» Engagé désormais sous mon empire heureux,
» Tu n'offriras qu'à moi ton encens & tes vœux.
» Garde-toi d'adorer ces frivoles images,
» De la main des mortels ridicules ouvrages,
» Dont la bouche est muette, & dont l'œil impuissant,
» Ne sçauroit voir du jour l'éclat éblouïssant.
» Que ta langue jamais indignement parjure,
» Par mon auguste nom n'affirme une imposture.
» En redoublant ton zèle, en cessant tes travaux,
» Songe à sanctifier le jour de mon repos.
» Si tu veux sur la terre, où ma bonté te laisse,
» Couler toute ta vie au sein de l'allégresse,
» Pour ceux dont tu la tiens fais briller tour-à-tour,
» Le plus profond respect, & le plus tendre amour.
» Meurs toi-même plutôt vainqueur de ta colère,
» Que de souiller tes mains dans le sang de ton frère.
» D'une impudique flamme éteins jusqu'au soupçon,
» Ennemi du larcin, frémis à son seul nom,

» L'honneur est du prochain le plus bel appanage,
» N'en ternis point l'éclat par un faux témoignage.
» Et pour les biens divers qu'il étale a tes yeux,
» Ne te permets pas même un desir envieux.

Ainsi montrant l'enfer, séjour de ses vengeances,
Au haut du firmament plaçant les récompenses,
L'Arbitre souverain des peuples & des rois,
A l'univers surpris fit entendre sa voix.

Toi donc à cette voix dont le son te réveille,
Ouvre à la fois, mortel, ton cœur & ton oreille;
Né dans la liberté, maître de ton destin,
Sur l'onde ou sur le feu tu peux porter la main.
Mais si la loi de Dieu n'éclaircit tous tes doutes,
Si tu marches ailleurs que dans ses saintes routes,
Perfide contempteur du bien qu'elle prescrit,
Si tu livres ton ame au mal qu'elle interdit,
Tremble, le jour approche, où loin de tout refuge,
Elle doit être, ingrat, ton témoin & ton juge.
Les cieux s'écrouleront, la terre périra,
La parole d'un Dieu jamais ne passera.

Par M. l'Abbé Portes, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Laon.

UTILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Stances irrégulieres.

Heureux qui se trouvant trop foible ou trop tenté,
Du monde enfin se débarrasse!
Heureux qui plein de charité,

Pour

Pour servir le prochain y conserve sa place !
Différens dans leur vue, égaux en piété,
L'un espère tout de la grace,
L'autre appréhende tout de sa fragilité.

Ce monde que Dieu même exclud de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait ;
C'est ce que l'homme impie ajoûte à son ouvrage,
Qui fait que son auteur le condamne & le hait.

Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature,
Ce premier Etre a répandu,
Soit un piége qu'il a tendu,
Pour surprendre sa créature ?
Non, non, tous ces biens que tu vois,
Te viennent d'une main & trop bonne & trop sage ;
Et s'il en est quelqu'un dont ses divines loix
Ne te permettent pas l'usage,
Examinons-le-bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appas tâche à te séduire ;
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu,
Que parce qu'il te pourroit nuire.

Sans ces loix & l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment avec tant de foiblesse,
Pourrois-tu conserver & tes biens & tes jours ?
Exposé chaque instant à mille & mille injures,
Rien ne rassûreroit ton cœur épouvanté ;
Et ces justes décrets, contre qui tu murmures,
Font ta plus grande sûreté.

Voudrois-tu que la Providence
Eût réglé l'univers au gré de tes souhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'eût encor soustrait à son obéïssance ?
Quelle étrange société
Formeroient entre nous l'erreur & l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avoit que son caprice,
Pour conduire sa volonté !

ODE

Tirée du Cantique de Moyse. *Deut. c. 32.*

Bienfaits de Dieu envers le Peuple Hébreu, lorsqu'il est dans le désert ; Ingratitude de ce même Peuple.

QUe la terre & les cieux, que tout ce qui respire,
Se taise pour m'entendre, & respecte ma voix
Le Très-Haut va parler : il m'échauffe, il m'inspire,
Ecoutez & tremblez, infracteurs de ses loix.

COMME dans la saison où le flambeau du monde,
Par ses rayons brulans, ternit l'émail des fleurs,
Dans les champs altérés, pénétre une eau féconde :
Ainsi puisse ma voix pénétrer dans les cœurs.

DE l'altière Memphis le monarque indocile,
Chaque jour, Israël, appesantit tes fers ;
Dieu se leve, & son bras en prodiges fertile
Va par des châtimens effrayer l'univers.

LA mer, quand tu veux fuir, s'oppose à ton passage ;
Onde ; divise-toi, dit l'Etre souverain.
L'onde à sa voix docile, à l'instant se partage,
Et des chemins pour toi sont ouverts dans son sein.

TEL que l'aigle superbe, au sortir de son aire,
Dirige de l'aiglon l'effort audacieux :
Tel, & plus attentif, ton Dieu, ton roi, ton pere,
Te conduit à travers les plus arides lieux.

La meurtrière faim, par degrés te consume,
Un pain délicieux tombe du haut des airs.
La dévorante soif dans tes veines s'allume,
L'eau jaillit à longs traits des rochers entr'ouverts.

Au bruit de ton approche avec orgueil s'avancent
Amalec & Moab, enflammés de courroux.
Tu marches: la terreur & la mort te devancent,
Tout fuit devant tes pas, ou tombe sous tes coups.

Tels étoient les bienfaits que Dieu dans sa clémence
Sur l'heureux Israël répandoit chaque jour.
Hébreux, répondez-moi, quelle reconnoissance,
Aux yeux de l'univers a payé tant d'amour?

Tout le camp en rumeur se mutine, menace;
Et veut dans ses transports retourner sur ses pas.
C'est peu de la révolte: une coupable audace
Leve sur votre chef un parricide bras.

Sous les traits séduisans de l'infâme étrangère [1]
La molle volupté vient vous assujettir.
Vous aimez à brûler d'une flamme adultère,
Et des fleuves de sang peuvent seuls l'amortir. [2]

A des dieux, de vos mains vil & frivole ouvrage,
Vous offrez un encens qu'exigeoit l'Eternel.
Des simulacres vains, ô sacrilége outrage,
Du Dieu de vos ayeux ont usurpé l'autel.

---

1 *Les filles des Madianites.*
2 *Massacres des Israëlites coupables.*

Celui dont l'univers annonce la puissance,
Témoin de tant d'erreurs, va signaler ses coups.
Sur cette race impie épuisons ma vengeance,
A-t-il dit; A son crime égalons mon courroux.

Qu'elle implore ces dieux que son erreur encense,
Ces dieux sourds & muets qu'un ver ronge & détruit.
Qu'ils s'offrent à mes yeux, qu'ils prennent sa défense,
Qu'ils viennent l'enlever au bras qui la poursuit.

He! comment les soustraire à mon pouvoir suprême!
Je suis le Tout-puissant, & le Dieu de ces dieux.
Maître des temps, je règne avant les siécles même,
J'ai pour sceptre ma force, & pour trône les cieux.

Je parois: la mer fuit au fond de ses abîmes.
Je parle: tout frémit aux cieux, dans les enfers.
Pénétrés de respect, les monts courbent leurs cimes,
Et dans ses fondemens s'ébranle l'univers.

Race chère jadis, maintenant odieuse,
Commence à ressentir la vengeance du ciel.
Non, tu ne verras point cette contrée heureuse,
Où coulent des ruisseaux & de lait & de miel.

Tes enfans divisés par de fatales haines [1],
Par de fiers ennemis se verront terrassés.
Leurs femmes, leurs enfans gémiront dans les chaînes
Leurs murs seront détruits, leurs autels renversés. [3]

A leurs yeux criminels, je cacherai ma face.
Je ferai choix d'un peuple ardent à me servir, [4]

---

[1] *Séparation des Tribus.*
[2] *Captivité de Babylone.*
[3] *Prise de Jérusalem par Titus, & destruction du Temple.*
[4] *Les Gentils.*

Ce peuple dans mon cœur remplira votre place,
Ingrats, & mieux que vous il sçaura m'obéïr.

Ainsi parle le Dieu que tes crimes soulevent,
Israël, vois son bras tout prêt à te frapper.
Sur tes tristes enfans quels orages s'élevent!
Ils grondent, toutefois tu peux les dissiper.

Par un prompt repentir désarme sa colère:
Contre toi, malgré lui, je le vois irrité.
Au fort de son courroux, il sent qu'il est ton pere,
Et son amour pour toi reclame sa bonté.

Par M. DULARD *de l'Académie de Marseille.*

JOSUÉ.

POÉME.

Le bras de l'Eternel prodiguant les miracles,
Et marquant chaque jour par d'effrayans spectacles,
Dans le riche héritage à Moyse promis,
Conduisoit Israël entouré d'ennemis.
Pour ouvrir un passage à l'arche qui le guide,
Le Jourdain suspendu forme un rempart liquide.
Au son de la trompette à mille cris mêlé
Les murs de Jéricho devant elle ont croulé.
Haï, ton peuple altier est tombé sous le glaive,
Et de tes toits brûlans la flamme aux cieux s'éleve.
Que fera Gabaon? Une juste terreur
D'un semblable destin lui présage l'horreur:
Plus sage, sans tenter une vaine défense,
Des vainqueurs il implore & fléchit la clémence;

Mais à peine échappé du plus funeste sort ;
Cinq rois vont l'accabler sous leur injuste effort.
Ces fiers Amorrhéens, semant par-tout la crainte,
Déja de ses remparts ont entouré l'enceinte :
Par le fer, par le feu son peuple désolé,
Dans ses tristes foyers, est prêt d'être immolé.
Mais que peut contre lui cette ligue barbare ?
Pour ses murs fortunés l'Eternel se déclare.
A ton bras, Israël, Gabaon a recours :
Il a reçu ta foi, tu lui dois ton secours.
Ton intrépide chef, animé d'un beau zèle, [1]
Part, vole, arrive, & fond sur le camp infidelle.
Tremblant à son aspect, surpris, déconcerté,
L'ennemi se dérobe à son bras redouté :
Vaine fuite ! soudain une grêle homicide
Accable ses guerriers que l'épouvante guide.
Ceux qu'épargnent les traits que le ciel fait pleuvoir,
Dans la nuit qui s'approche ont mis tout leur espoir.
Ses voiles vont couvrir l'hémisphère tranquille,
Et rendre d'Israël la valeur inutile.
Encor quelques instans, & le soleil qui fuit,
Sauve l'Amorrhéen du fer qui le poursuit.
Josué l'apperçoit. Il veut que sa victoire
A jamais du Très-Haut manifeste la gloire,
Et de l'incirconcis confondant la fierté,
Ne laisse plus d'excuse à l'incrédulité.
Revêtu par sa foi, du pouvoir de son Maître,
Il commande au soleil tout prêt à disparoître :
» Arrête, lui dit-il ; que le jour prolongé,
» Du lâche Amorrhéen voie Israël vengé.
Quel empire, grand Dieu, ta bonté paternelle,
En faveur d'Israël, donne à la voix mortelle !
Cet astre à qui tes loix, au sortir du cahos,
Semblerent interdire à jamais le repos,

---

[1] Josué.

Au penchant de sa course, à finir déja prête,
Pour la premiere fois immobile, s'arrête.
L'univers voit un jour de deux jours composé,
Mais le mystère échappe au profane abusé.
La nuit qui perd ses droits sous la terre enchaînée,
Contrainte à respecter cette insigne journée,
Ne sçauroit recouvrer son règne suspendu,
Que le sang ennemi ne soit tout répandu :
En vain contre le glaive, en mille morts fertile,
Les antres, aux cinq rois, ont offert un azyle :
Loin de les dérober à leur sort rigoureux,
Cet azyle trompeur est un piége pour eux.
Riche de leur pays, devenu sa conquête,
Israël foule aux pieds leur orgueilleuse tête ;
Et par un juste arrêt que le ciel a dicté,
Leur sang éteint leur rage, & leur impiété.
Grand Dieu, qu'avec frayeur les nations soumises
Révérent désormais [illegible]x que tu favorises :
Leur pouvoir est [illegible] ses loix,
La nature asservie, obéit à leurs voix.

Par le P. RAINAULD de l'Oratoire.



ODE

Tirée du Cantique de Débora.

Jabin, Roi de Chanaan, opprimoit les enfans d'Israël, quand Dieu pour les affranchir de cette tyrannie, suscita Débora. Cette généreuse femme alla avec Barac combattre l'armée ennemie. Le Seigneur mit en déroute Sisara, général de Jabin, avec toutes ses troupes, & les tailla en pièces.

QUE docile à ma voix, l'Univers se réveille,
Magnanimes guerriers, vainqueurs de Sisara,
Défenseurs d'Israël, princes, prêtez l'oreille
A mes nouveaux accords, aux chants de Débora.

C'EST elle qui du Dieu qui prit notre défense,
Va chanter & la gloire, & le courroux vengeur.
Lorsqu'il donne sa loi, la terre en sa présence
Tremble, & les monts fondus attestent sa grandeur.

DE nos braves guerriers la source étoit tarie :
Nos sentiers n'étoient plus que des sentiers déserts ;
D'Israël opprimé la gloire étoit flétrie,
Mais elle refleurit aux yeux de l'univers.

A la voix du Seigneur, Débora s'est levée ;
La race d'Israël périssoit sans soldats.
Volant à son secours, Débora l'a sauvée,
Une mere s'exerce à de nouveaux combats.

Cette mere intrépide, aime l'ardeur guerrière,
Qui de nos combattans aiguillonnoit le cœur.
Des ennemis sans nombre ont mordu la poussière;
D'Israël pouvoient-ils égaler la valeur?

C'est de Dieu qu'émanoient ce courage héroïque,
Ce généreux mépris des périls, du trépas.
Vous, princes, qu'environne un éclat magnifique;
Et vous, juges, louez l'arbitre des combats.

Que dans les lieux témoins d'un horrible carnage,
Dans ces lieux où l'on voit tant de chars renversés,
On célèbre le nom de l'Auteur du courage,
Par qui tant de sillons, de sang sont engraissés.

Sans force, sans appui, sans vengeur, & sans guide,
Joüet des ennemis périssoit Israël.
Dieu se leve, Dieu s'arme, & son glaive homicide,
Frappe à nos yeux charmés, notre ennemi cruel.

Les restes d'Israël échappent au naufrage.
De vos nombreux captifs, Barac, saisissez-vous,
Et rendez au Très-Haut un légitime hommage;
C'est le Très-Haut, c'est lui qui combattoit en nous.

Sans effort renversant les troupes innombrables,
Qu'avoient, pour nous détruire, armé nos ennemis;
Le Seigneur a forcé leurs villes imprénables,
En a remis l'empire à son peuple soumis.

Il arma Josué contre l'Amalécite:
Et dans la main d'Aod mit un glaive vengeur.
Terre de Galaad, terre jadis proscrite,
Des princes de Machir tu sentis la valeur.

Sous nos coups, en ce jour, nos ennemis expirent,
Issachar les renverse, ou les rend fugitifs:
Avec lui Zabulon & Nephthali conspirent;
Mais Ruben, Manassé, Dan, Aser, sont oisifs.

Quel genre de combats ! Dieu s'arme du tonnerre,
Notre ennemi périt, sous ses coups abattu.
Lorsque des rois ligués, nous ont livré la guerre,
Les étoiles du ciel pour nous ont combattu.

Sur ces rois menaçans la victoire est complette ;
Israël a brisé le joug de ses tyrans.
Cison, & Cadumin, fameux par leur défaite,
Vos eaux roulent les corps de leurs fiers combattans.

Leurs coursiers, écumans, dans leur fuite rapide,
S'entre-heurtant cent fois, périssent renversés.
Foule aux pieds, Israël, cette troupe timide,
Que tes cruels tyrans par toi soient écrasés.

Malheur, malheur, a dit un messager céleste ;
Aux peuples de Méroz, qui dans leur lâcheté,
Des braves d'Israël n'ont point sauvé le reste ;
Quels secours dans nos camps nous ont-ils apporté ?

Que dans tout l'avenir, refleurisse sa gloire !
Une femme endormant notre ennemi cruel,
A sur un chef altier remporté la victoire :
Peuples, que dans sa tente on bénisse Jahel !

Jahel, qui de son sexe est l'honneur & l'exemple,
Répand sur Sisara les ombres du trépas :
Et noblement hardie, enfonce dans sa temple,
Un homicide clou, salut de nos états.

Percé d'un trait mortel, il se roule, il s'agite,
Ce chef audacieux, ce chef si redouté :
Son sang coule à grands flots, & sa force le quitte,
Sisara n'est donc plus qu'un cadavre insulté.

Sa mere que l'ardeur de le revoir dévore,
Porte les yeux par-tout, s'écrie à chaque instant :
Pourquoi, pourquoi son char ne vient-il point encore ?
D'où vient que ses coursiers marchent d'un pas si lent ?

PEUT-ESTRE en ce moment le butin se partage ;
La plus belle captive est offerte au vainqueur ;
Les plus beaux vêtemens, le plus superbe ouvrage,
Lui seront destinés pour prix de sa valeur.

DES femmes de ce chef, telle est la rêverie,
Qu'à son destin le sort des méchans soit pareil ;
Que le juste, ô Seigneur, qui t'aime & qui te prie,
Brille tel qu'au matin les rayons du soleil.

Par M. CHABAUD, de l'Oratoire.

JEPHTÉ.

POËME couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1727.

L'INFIDELE Israël, multipliant ses crimes,
A des dieux étrangers prodiguoit les victimes :
Dieu voit son propre peuple élevé contre lui,
Il retire la main qui lui servoit d'appui ;
Et bien-tôt par le fer du superbe Ammonite,
La race de Jacob alloit être proscrite.

PROTECTEUR d'Abraham, laissez-vous attendrir ;
Nos tyrans sont vainqueurs, & Sion va périr.

AINSI parle Israël ; ses cris se font entendre.
Le Seigneur est touché des pleurs qu'il voit répandre.
Sa colère s'appaise, & déja sa bonté,
Pour délivrer son peuple, a fait choix de Jephté.
La main répand sur lui l'esprit d'intelligence,
Et confie à son bras le soin de sa vengeance.
Il se leve ; & frappé des malheurs d'Israël,
» Dieu, dit-il, qui jadis au camp de Israël

» Du fier Amalécite anéantis la gloire,
» Et devant Gédéon fis marcher la victoire,
» Permets, Dieu tout-puissant, que cette foible main,
» Contre tes ennemis ne s'arme pas en vain;
» Et s'il faut, par le sang des plus chères victimes,
» Appaiser ta colère & racheter nos crimes,
» Que le premier mortel, qui près de ces remparts *
» De Jephté triomphant frappera les regards,
» Soit pour tout Israël offert en sacrifice,
» Et que son sang versé suffise à ta justice.

A ces mots il s'avance, & le ciel le conduit:
Le soldat à sa voix, se rassemble à grand bruit.
L'Ammonite frappé de terreur & de crainte,
Tombe au nouvel aspect de la nation sainte;
Et des Hébreux vengés, le chef comblé d'honneur,
Retourne, & vient payer ce qu'il doit au Seigneur.
Jusques dans Galaad mille chants de victoire
Du nouveau conquérant vont annoncer la gloire;
Le peuple bénissant l'arbitre des combats,
Vers son libérateur précipite ses pas.
Tout s'empresse, & déja traversant les campagnes,
Une jeune beauté devançoit ses compagnes.
Sa course répondoit aux transports de son cœur:
Elle approche: ses traits étonnent le vainqueur:
C'étoit sa fille; ô ciel! ô disgrace imprévue!
Il la voit, il pâlit, il détourne la vue,
Il veut se dérober à ses embrassemens:
Et le ciel retentit de ses gémissemens.
» Malheureux! Qu'ai-je fait? O mon sang! ô ma fille!
» Unique & tendre espoir de ma triste famille,
» Pourquoi viens-tu chercher un pere infortuné,
» Qui t'arrache aujourd'hui le jour qu'il t'a donné?

* *Galaad.*

» Du plus affreux revers sa victoire est suivie :
» Son triomphe cruel va te couter la vie ;
» Ta tendresse pour moi détermine ton sort :
» Ma fille, ton amour te conduit à la mort.
» A la mort... Ah Seigneur ! qu'ai-je osé te promettre ?
» Ta justice, grand Dieu, voudroit-elle permettre
» Que Jephté, bannissant tout sentiment humain,
» Dans le sang de sa fille osât tremper sa main ?
» Est-ce par des forfaits qu'on fléchit ta colère ?
» Et les vœux criminels sont-ils sûrs de te plaire ?
» Non, non, l'arrêt fatal est en vain prononcé,
» Un sang si précieux ne sera point versé.
» C'est à moi d'expier ma promesse cruelle.
» Grand Dieu, reçois le mien qui va couler pour elle.
» Allons, d'un vœu coupable ensevelir l'horreur.

Sa fille, à ce discours, frémit de sa fureur.
Quel spectacle à ses yeux ! Tremblante, elle s'écrie :
» Ah ! mon pere, ah ! Seigneur, vivez pour la patrie :
» Israël de vous seul espère son secours...
» Pourquoi trahir le ciel qui protége vos jours ?
» Sa volonté suprême exige une autre offrande.
» Ce n'est pas votre sang, c'est le mien qu'il demande.
» Balancez-vous ainsi quand il s'est expliqué ?
» Frappez, frappez le sein qui vous est indiqué.
» Trop heureux qu'à ce prix sa colère s'appaise !
» Qu'au fond de votre cœur la nature se taise :
» Que votre piété, fidèle à son devoir,
» N'épargne point un sang qu'il veut bien recevoir.
» Le Seigneur prétendoit éprouver votre zèle :
» Un enfant d'Abraham est-il un fils rebelle ?
» Se peut-il que Jephté lâchement abattu,
» Héritier de sa foi, démente sa vertu ?
» Ah ! mon pere, il faisoit ce que vous n'osez faire :
» Aux ordres du Seigneur il alloit satisfaire....
» Mes jours sont-ils plus chers que les jours de son fils ?

» Non, Seigneur, mais hélas ! mon pere est moins fo[rt]
» Il craint de se tromper au choix de la victime :
» Pardonne, si flatté d'un espoir légitime,
» Il ne peut renoncer à l'auguste faveur,
» De voir son sang un jour enfanter son Sauveur.
» J'espérois comme lui cette faveur insigne ;
» Mais en me condamnant tu m'en juges indigne.
» Je ne murmure point contre ta volonté ;
» Et j'accepte l'arrêt que tu nous as dicté.
Elle dit : & tournant ses pas vers les montagnes,
Les filles d'Israël, ses fidèles compagnes,
La suivent, en mêlant leurs soupirs à ses pleurs.
Là deux mois expirés à pleurer ses malheurs,
Galaad reverra la victime promise,
Présenter à l'autel une tête soumise.

Par M. TRIQUOYS, d'Orléans.

ODE

Tirée du Cantique d'Ezéchias. *Isaïe, c. 38.*

Délivré d'une maladie mortelle, Ezéchias remercie Dieu de sa guérison miraculeuse.

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ses aîles,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouïs ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouïs.

GRAND DIEU, votre main reclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se leve ;
Et votre souffle m'enleve
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouët des vents.

COMME un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os ;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour :
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

AINSI de cris & d'allarmes
Mon mal sembloit se nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes,
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

MON ame est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice

Qui s'entr'ouvroit sous mes pas;
Son secours me fortifie;
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

SEIGNEUR, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors;
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps.

C'EST pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens:
La mort aveugle & muete
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandemens.

MAIS ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Rechauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Par M. ROUSSEAU.

JUDITH.

POEME couronné au jugement des Jeux Floraux, en 1731.

AUx cœurs humiliés l'Eternel eſt propice;
Superbes conquérans redoutez ſa juſtice.
Il change quand il veut, pour punir votre orgueil,
Les lauriers en cyprès, & les fêtes en deuil.

HOLOFERNE, des Juifs méditoit la ruine,
Sa fureur ravageoit la triſte Paleſtine,
La ſeule Béthulie oſe lui réſiſter.
Mais hélas! que peut-elle? & comment l'arrêter?
La faim, la ſoif, l'horreur régnent dans ſes murailles,
Et la peſte ſe joint au démon des batailles.
Déja l'Aſſyrien croit tenir ſous ſes loix,
Ces Juifs ſi renommés par de nombreux exploits.
Ces Juifs dont la valeur, maîtreſſe des obſtacles,
Tant de fois enfanta les plus fameux miracles.
Superbe illuſion! O profanes humains,
Adorez le Très-Haut, reſpectez ſes deſſeins;
Plus éloignés de vous, que n'eſt dans ſa carrière;
L'aſtre qui fait les jours, & répand la lumière,
Que ne ſont dans leur cours ces globes radieux,
Dont la magnificence a décoré les cieux.
Le Dieu des Juifs n'eſt point un juge inexorable;
Il va rendre à ſon peuple une main ſecourable,
Le cri de leur miſère à ſon trône eſt monté,
Sa juſtice s'appaiſe & céde à ſa bonté.
Mais quoi! pour diſſiper cette innombrable armée,
Parmi des tourbillons de flamme & de fumée,

Dieu fera-t-il voler devant lui la terreur ?
Enverra-t-il des cieux l'Ange exterminateur ?
Non ; non, mais une veuve obscure & solitaire,
S'arrache par son ordre à sa retraite austère.
Judith va devenir l'instrument glorieux
Qui doit faire éclater sa grandeur à nos yeux.
De son esprit divin cette Juive est remplie.
Elle seule entreprend de sauver Béthulie.
Et le Dieu qui l'envoie ajoûte à ses beautés,
Des riches ornemens les secours empruntés ;
Aux tentes du vainqueur elle arrive : il l'admire :
Ce farouche guerrier s'attendrit & soupire ;.
» Les Hébreux, lui dit-elle, ont mérité vos coups ;
» Seigneur, n'étendez pas sur moi votre courroux ;
» J'abandonne des murs que le ciel abandonne,
» Où réside la mort, & qu'un camp environne,
» Je viens vous découvrir des secrets importans.
Le Barbare l'écoute, il l'observe long-temps.
Judith lit dans ses yeux une ardeur téméraire :
Que cette ardeur coupable augmente sa colere !
La nuit succède au jour ; un festin somptueux,
Etale du vainqueur le luxe fastueux ;
Des mets les plus exquis les tables sont comblées,
Les plus rares odeurs à l'encens sont mêlées :
Tout anime aux plaisirs : des vins délicieux,
Couronnent à l'envi des vases précieux.
Le chef & les soldats ont déposé leurs armes.
La mollesse triomphe, & ses perfides charmes
Enervent les esprits, & versent dans les cœurs
D'un poison dangereux les funestes douceurs.
Le superbe Holoferne ébloui de sa gloire,
Va laisser de ses mains échapper la victoire.
Aveugle, il ne sent pas que pour les vrais héros
Il n'est point d'ennemi pire que le repos.
Dans un calme trompeur, tel un nocher peu sage
S'abandonne à la joie & méprise l'orage.

Sur la foi des Zéphirs il dort paisiblement,
Sa nef semble régner sur l'humide élément;
Les flots impétueux s'abaissent devant elle;
Mais tout-à-coup quel bruit! ô disgrace cruelle!
Tous les vents déchaînés troublent le sein des mers;
La nuit d'un voile obscur enveloppe les airs:
La tempête, la foudre, & l'onde mugissante,
Des éclairs redoublés la lueur pâlissante,
Arrache, mais trop tard, le nocher au sommeil.
Des fiers Assyriens tel sera le réveil.
Ils sont ensevelis dans une longue yvresse,
Les feux sont presque éteints, & par-tout le bruit cesse;
Judith veille: elle est seule: elle sent la terreur,
Pour la premiere fois s'emparer de son cœur;
Mais bientôt bannissant cette crainte coupable,
Elle ose envisager l'ennemi redoutable,
Sans suite, & sur un lit lâchement étendu,
Son large coutelas y brille suspendu;
Judith le prend, approche, & son ame s'écrie:
» Dieu puissant, soutiens-moi, délivre Béthulie:
» Jahel de Sisara termina le destin;
» David trancha les jours de l'altier Philistin:
» Le généreux Aod illustra sa mémoire,
» Débora de mon sexe éternisa la gloire;
» Fais tomber sous mes coups dans l'infernale nuit
» Le superbe vainqueur que ton courroux poursuit.
» Que son trépas apprenne à craindre ton empire:
Elle dit, elle frappe, & ce vainqueur expire.
L'Hébreu met à son tour l'idolâtre en ses fers.
Quand le ciel est pour nous, que peuvent les enfers?

Par M. l'Abbé PONCY DE NEUVILLE.



ODE

Tirée du Cantique de Judith.

ISRAEL, que ton Dieu, que ce Dieu des armées,
Soit en tout temps l'objet de tes chants les plus doux:
De fières légions à vaincre accoutumées,
En ce jour folemnel expirent fous fes coups.

ECUMANT de fureur un ennemi terrible,
Prêt à tout ravager, menaçoit les Hébreux:
Aux maux de fes enfans, le Seigneur eft fenfible,
Tendre pere, il affied fon camp au milieu d'eux.

L'ASSYRIEN cruel défole nos campagnes:
La terre difparoît fous fes fiers bataillons.
Tel, fe précipitant du fommet des montagnes,
Un torrent furieux inonde nos fillons.

L'ENNEMI veut livrer nos maifons à la flamme;
Nos jeunes-gens feront le butin du vainqueur:
De leurs jours innocens il coupera la trame,
Nos filles connoîtront fa barbare fureur.

TELS font les vains projets dont fon orgueil s'enyvre,
Mais ces projets cruels Dieu les voit, il en rit.
Il en perdra l'auteur: à Judith il le livre:
Pour conjurer l'orage une femme fuffit.

POUR abattre ce chef, pour le réduire en poudre,
Dieu ne fufcite point un peuple de géans:
Sa main n'a pas befoin de s'armer de la foudre:
Il combat dans Judith, nous ferons triomphans.

DANS ſa rare beauté l'ennemi trouve un piége.
Quel feu brille en ſes yeux ! quelle grace ! quel port !
Quels riches ornemens ! le chef qui nous aſſiége
S'enyvre de l'amour qui doit cauſer ſa mort.

NON, ce n'eſt point en vain que Judith s'eſt parée
Sa main prête à frapper, s'arme d'un coutelas ;
La tête d'Holoferne eſt du tronc ſéparée,
L'infidèle eſt plongé dans la nuit du trépas.

Les cruels aſſiégeans qu'étonne ton courage,
Judith, ſont dans leur camp, effrayés, abattus ;
Ils perdent tout eſpoir, ils frémiſſent de rage :
En triomphant du chef, tu les as tous vaincus.

BRULANS de ſoif, les Juifs commencent à paroître ;
Dans le camp ennemi quels cris ! quelle frayeur !
Nos enfans, ces guerriers qui ne font que de naître,
Pleins d'audace, ont frappé ce troupeau ſans paſteur.

C'EST de Dieu que nous vient ce ſuccès dans la guerre.
Que le Seigneur eſt grand ! tout reconnoît ſa voix.
Sa parole enfanta les cieux, la mer, la terre,
Quel mortel pourroit-il réſiſter à ſes loix ?

LES monts tremblans rendront hommage à ſa puiſſance,
Sitôt que revêtu d'un brillant appareil,
Il viendra : les rochers fondront en ſa préſence,
Ainſi que font la neige à l'aſpect du ſoleil.

LORSQUE viendra le jour des vengeances terribles,
Le juſte ſera grand aux yeux de l'univers ;
Mais quels remords, Seigneur, quels feux indéfectibles,
Puniront le mépris de tes bienfaits divers !



ODE.

ACTIONS DE GRACES QUE LES JUIFS rendirent à Dieu, lorsque les Ammonites & les Moabites, qui venoient assiéger Josaphat dans Jérusalem, eurent tourné leurs armes contre eux-mêmes. Liv. 2 des Paralipom. ch. 20.

DISPAROISSEZ, noires craintes,
Qui veniez troubler ces lieux :
Le Seigneur du haut des cieux,
Ecoute nos justes plaintes.
Notre destin va changer :
A l'abri de tout danger,
Nous verrons trembler la terre;
Et sous les flots irrités,
Les monts, brisés du tonnerre,
En éclats précipités.

COMME vagues furieuses,
Venoient s'élancer sur nous
Des Nations en courroux
Les forces victorieuses ;
Rois & peuples différens,
Ainsi que de fiers torrens,
Faisoient gémir nos montagnes :
Mais de nos murs ébranlés,
Nous voyons dans les campagnes
Ces fiers torrens écoulés.

MOAB, sous un joug barbare,
Croyoit nous voir asservis:
Fol espoir ! vains ennemis !
Le ciel pour nous se déclare.
Siloé, qui vis alors
Nos pleurs couler sur tes bords,
Témoin de notre allégresse,
Va dire à tout l'Univers,
Que Dieu, selon sa promesse,
Aujourd'hui brise nos fers.

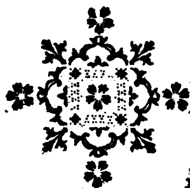
ET toi, Sion, cité sainte,
Stable dans tes fondemens,
De l'inconstance des ans
Ne redoute plus l'atteinte.
Celui dont l'immensité
Renferme l'éternité,
Chez toi veut montrer sa gloire,
C'est là qu'élevant sa voix,
Il commande à la victoire
De se ranger sous tes loix.

DE l'Occident à l'Aurore,
Accourez tous en ce lieu,
Vous qui du pouvoir de Dieu
Oseriez douter encore.
A ses seuls commandemens
Voyez tous les élémens
Prêts à servir sa vengeance;
Les Royaumes abaissés,
Et par sa seule présence,
Nos ennemis dispersés.

Mais quelle erreur peut séduire
La main de ces malheureux !
Acharnés & furieux,
Je les vois s'entre-détruire.

Déja de leurs bataillons
Le ſang rougit nos ſillons:
Par quelle force ſuprême
Les vois-je tous abattus?
C'eſt Dieu qui combat lui-même;
Ils étoient, ils ne ſont plus.

Par Melle. CHERON.



SECONDE PARTIE.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

L'IDOLATRIE.

ODE.

TRISTE effet du courroux céleste,
Ou plutôt du péché qui séduisit son cœur !
Dans son aveuglement funeste,
L'homme méconnoît son Auteur.
Chef-d'œuvre de ses mains, créé dans l'innocence,
Il se livre à l'indépendance ;
Dégradé, sa douleur s'exhale en vains regrets ;
Ses malheureux enfans, avilis d'âge en age,
Déja, Seigneur, déja de ton auguste image,
Ont-ils effacé tous les traits ?

LA licence inonde la terre :
La vertu fuit, le crime à son comble est monté.
Grand Dieu, du bruit de ton tonnerre
Leur cœur n'est point épouvanté !
Cieux, versez vos torrens ; terre, ouvre tes abîmes ;
Engloutis soudain ces victimes

Qu'épargna trop long-temps l'Eternel en courroux,
Tout périt. Du péché châtimens mémorables !
Mais d'un juste épargné bien-tôt les fils coupables,
Bravent encor ce Dieu jaloux.

Dans sa redoutable colère,
Sa vengeance les livre à leurs cœurs endurcis,
D'un foible reste de lumière
Tous les rayons sont obscurcis.
Quel attentat ! L'impie, au gré de ses caprices,
Se fabrique des dieux complices,
Autorise son crime en le plaçant aux cieux :
Le torrent de l'erreur en désordres féconde,
Se déborde, remplit l'enfer, la terre & l'onde,
Trop resserrés pour ses faux dieux.

Ici, le Nil sur son rivage
M'offre des dieux muets, ou des dieux mugissans ;
Son culte insensé rend hommage
Aux plus vils objets de nos sens.
Là, ce peuple orgueilleux d'une vaine sagesse,
Ces esprits vantés de la Gréce,
Ajoutent aux erreurs des aveugles mortels :
O honte ! ils font un dieu d'un infâme adultère,
Et du profane amour la détestable mère
Obtient un temple & des autels.

Le vol, le meurtre, le parjure,
Consacrés par ces dieux, par-tout sont respectés,
Vices dont rougit la nature,
Quels monstres de divinités !
Rome, de l'Univers la superbe maîtresse,
Se plonge en leur fatale yvresse,

Et reçoit des vaincus tous les dieux impuissans :
Opprobre des humains ! Dans ce désordre extrême,
Parmi les nations, tout, excepté Dieu même,
Reçoit leurs vœux & leur encens.

Mêlez la fureur & la rage
Au milieu des festins à vos transports joyeux,
Repaissez vos yeux de carnage,
Soyez semblables à vos dieux.
Fléchissez Jupiter qui tonne sur vos têtes,
Dans les redoutables tempêtes
De Neptune, d'Eole, appaisez le courroux....
Insensés ! qu'étoient-ils ces dieux si grands ? des hommes ?
Plus cruels, plus méchans, plus vils que nous ne sommes,
Foibles & mortels comme nous.

Sourds à la voix qui les rappelle,
Leur cœur céde au penchant, se ferme à la raison ;
Sans remords le pere infidelle,
Transmet à son fils le poison.
Prestiges renaissans ! la pompe & les spectacles,
La voix trompeuse des oracles,
Captivent les respects des crédules humains ;
L'enfer use à son tour de nouveaux artifices ;
Et dans le sang humain, barbares sacrifices !
L'Homme cruel plonge ses mains.

Mais que vois-je ? ton peuple même
Impatient murmure, & se fait d'autres dieux !
Seigneur, dans son yvresse extrême
Un veau d'or reçoit tous ses vœux !
Aux plaisirs effrénés la foule s'est livrée ;
Et de ta parole sacrée
Ce peuple criminel ose se défier.

Son chef humilié désarme ta colère ;
Mais aux dieux étrangers, race ingrate & légère,
Elle osera sacrifier.

JUSQUES à quand l'homme insensible
Aura-t-il sur les yeux le bandeau de l'erreur,
Et de ta colere infléxible,
Eprouvera-t-il la rigueur ?
Rappelle, Dieu de paix, ton antique promesse ;
Suspens ta droite vengeresse,
Fais briller à ses yeux l'aimable vérité.
Les temps sont arrivés, ses décrets s'accomplissent ;
La vérité paroît, les enfers en frémissent,
Les cieux répandent leur clarté.

ANNONCÉ par les saints Oracles,
Dieu descend, & la terre enfante son Sauveur ;
Les prodiges & les miracles
Vont déposer en sa faveur.
Il naît dans le mépris, il meurt dans le supplice ;
Mais cet étrange sacrifice,
Grand Dieu, confond l'erreur, & cimente ta loi.
Tes généreux enfans qu'animent tes paroles,
Avides du trépas, renversent les idoles ;
L'Univers renaît par la Foi.

Par M. l'Abbé ISNARD.



STANCES

Tirées du Cantique de Zacharie. *Luc. c. 1.*

Après la naissance & la circoncision de Saint Jean, Zacharie son pere, inspiré du Saint-Esprit, chanta ce cantique, pour célébrer la venue du Messie, dont il sçavoit que son fils étoit Précurseur.

ENFIN je vois sur l'horison,
Venir cette heureuse journée,
Qui bornant d'Israël la triste destinée,
Lui doit de tous ses maux donner la guérison.

UN astre brillant de splendeur
Dissipe la nuit où nous sommes ;
Et Dieu prêtant l'oreille à la plainte des hommes,
Pour briser leurs liens, abaisse sa grandeur.

PEUPLES, il n'en faut plus douter,
La maison de ce grand Prophête,
Dont en un sceptre d'or, Dieu changea la houlette,
Nous présente celui qui nous doit racheter.

NOUS avons soupiré long-temps
Après l'effet de tes oracles ;
Mais, ô Dieu de Jacob ! en ce jour de miracles,
Tous nos maux sont guéris, & tous nos vœux contens.

TU fais grace à tous les humains,
Tu finis nos longues misères,

Et le bien qu'en esprit tu fis voir à nos peres,
Est le bien qu'aujourd'hui nous tenons dans nos mains.

O gloire, ô bonheur sans pareil!
Cher Enfant qui me dois la vie,
Ah! qui n'auroit sujet de te porter envie,
En te voyant servir d'aurore à ton soleil?

Tu viens annoncer aujourd'hui
Que ce Roi, l'espoir de la terre,
Au lieu de vents, d'éclairs, de flamme & de tonnerre,
Fait marcher la clémence, & la paix devant lui.

Que par d'invisibles accords,
Les cieux & la terre s'unissent:
Que par les vérités les figures finissent,
Et qu'un jour éternel illumine les morts.

Par M. GODEAU.

CANTIQUE
DE LA SAINTE VIERGE.

Après les nouvelles qui lui furent annoncées par l'Ange, elle alla voir sa cousine Elisabeth, & chanta ce Cantique, qui contient les merveilles que devoit opérer le Messie. S. Luc. c. 1.

LE grand Dieu d'Israël, dans le fond de mon ame,
Est glorifié chaque jour:
Mon cœur se réjouit, & mon esprit s'enflâme
Au feu de son divin amour.

Il n'a point dédaigné mon extrême baſſeſſe :
Il dépoſe en mon ſein ſon immenſe ſageſſe :
C'eſt mon Sauveur ; je dois ſans ceſſe le bénir ,
Toutes les nations m'appelleront heureuſe :
Du temps & de l'oubli toujours victorieuſe ,
Ma gloire paſſera les ſiécles à venir.

CELUI dont l'Univers adore la préſence ,
L'arbitre ſouverain des rois ,
A voulu m'honorer de ſon glorieux choix :
Sa grace en ma faveur prodigue ſa puiſſance ;
Il joint à la virginité
Une heureuſe fécondité ;
Pour l'accompliſſement d'un auguſte myſtère ;
Et vierge , je deviens mere
Du Dieu de qui je tiens la vie & la clarté.

DE ce Dieu tout-puiſſant la juſtice ſévère
Confond la vanité des coupables humains ;
Lorſqu'à l'humble opprimé ſa bonté tend les mains ,
Le ſuperbe eſt en butte aux traits de ſa colère.
Ce ſouverain Dominateur
D'Iſraël , en ce jour, devient le protecteur.
O jour trois fois heureux ! mémorable victoire ,
Qui nous fait triompher de tous nos ennemis !
Sion , voici ton Roi tout éclatant de gloire ,
Qu'Abraham attendoit , & qui lui fut promis.

Par Melle CHERON.



ODE

A LA LOUANGE DE LA STE VIERGE.

C'ÉTOIT fait d'Israël : Judith que le ciel guide,
Terrasse d'un seul coup tout le camp des vainqueurs:
Esther ne s'arme que de pleurs :
Elle parle ; un roi tremble, & l'oracle homicide
Se tait : un calme heureux succéde à tant d'horreurs.

D'UN triomphe plus grand, je vais tracer l'image :
Est-ce un peuple sauvé ? non, c'est tout l'univers.
Vaincre la mort, briser des fers,
Ne fut de ce combat que l'ombre & le présage ;
Ici l'enfer succombe, & les cieux sont ouverts.

DISSIPE notre nuit ; parois, divine Aurore,
Toi qui dois enfanter le Soleil immortel :
Athènes consacre un autel
Au Dieu que l'on attend, sans le connoître encore,
Et le Druïde t'offre un culte solemnel.

C'ÉTOIT dans nos forêts que ces prêtres sauvages,
Par un instinct secret, t'adresserent leurs voeux :
Plus éclairés que nos ayeux,
O Vierge, nous t'offrons de plus dignes hommages:
Le bien qu'ils attendoient est présent à nos yeux.

QUI m'ouvre en ce moment les portes éternelles ?
Je te vois sur le trône où ton Fils est placé !
Là, le tonnerre est balancé,
Tu détournes le coup de nos têtes rebelles,
Tu nous couvres du sang qu'un Dieu même a versé.

Hé ! sans toi, des mortels eût-il lavé le crime ?
Ton amour & le sien se sont unis pour nous.
Mere tendre, au Juge en courroux
Tu sçais mieux qu'Abraham immoler la victime ;
Vos deux cœurs ont été percés des mêmes coups.

Pour expier le crime, en étois-tu complice ?
En recevant le jour, nous souillons sa clarté,
Couverts d'un poison hérité,
Condamnés à la mort, tributaires du vice ;
Naufrage dont je vois ton berceau respecté.

Ou sont ces cœurs ingrats qui combattent ta gloire ?
O monstre de l'Asie ! ô spectacle d'horreur !
Un pontife blasphémateur [1]
Jusqu'au pied des autels.... périsse sa mémoire !
Ah ! Chrétiens, armez-vous d'une sainte fureur.

Ephése aux combattans, Ephése ouvre l'arêne ;
Des anges de la terre on voit les légions,
Pasteurs de toutes régions ;
Les anges du ciel même y défendent leur reine,
L'impiété succombe aux yeux des nations.

Ce feu doit-il encor pousser des étincelles ?
Hélas ! nos yeux l'ont vu ce siécle ténébreux,
Où nos rivages malheureux
Toléroient, nourrissoient des sectes criminelles,
Qui proscrivant ton culte, insultoient à nos vœux.

Pardonne, Vierge sainte, & reconnois la France.
Souviens-toi que nos Rois t'ont consacré les lys.
Ils renaissent tous dans leur fils :
Tu conservas ses jours, sa vertu, sa puissance ;
Il est marqué du sceau des rois que tu chéris.

---

[1] *Nestorius.*

TU ne trompes jamais les vœux que l'on t'adresse:
Le nocher périssant t'implore, & tu le vois :
L'onde, le vent céde à ta voix :
La nature en tremblant reconnoît sa maîtresse ;
N'as-tu pas en naissant forcé toutes ses loix?

Rome voyoit ses murs, séjour commun du monde,
Se changer en déserts, & ses champs en tombeaux;
Et la terre, & l'air, & les eaux,
Renferment une mort en mille morts féconde ;
Le soufle des mortels fait des poisons nouveaux.

LE suprême pasteur sur la chaire sacrée,
Pour ses troupeaux mourans en vain offre ses jours;
Le ravage croît dans son cours:
Rome est trop criminelle, & sa perte est jurée :
Non, il espère en toi, tu lui dois ton secours.

C'EN est fait; il se léve, il se rassure, il marche.
Ton image triomphe, il la tient dans ses bras :
Que de mourans baisent ses pas !
Tel que le Philistin fuit à l'aspect de l'arche,
La mort fuit, oui la mort ne te résiste pas.

CRAIGNONS d'autres poisons, ceux que l'erreur enfante
Ruisseau foible en naissant, torrent dans ses progrès,
De l'ennemi brise les traits :
Par toi la vérité fut toujours triomphante ;
Puisse-t-elle à nos yeux ne s'éclipser jamais !

Par M. ROI.



JESUS-CHRIST.

POÉME.[1]

PRÉSIDE à mes accens consacrés à ta gloire,
Sauveur de l'Univers, je chante ta victoire.

LA Sagesse éternelle est visible à nos yeux ;
Un Dieu se faisant homme a fait les hommes dieux.
Si de son Créateur respectant la défense,
Adam eût conservé son heureuse innocence,
Nous aurions sur nos sens vu régner la raison,
Nous aurions de l'erreur ignoré le poison :
L'esprit n'eût point connu ces funestes nuages,
Enfans des passions, fécondes en orages.
Mais Adam par sa mort, fait mourir ses enfans,
Et voit de leurs malheurs les démons triomphans :
Les démons triomphans !.... Le monde est plein d'Idoles !
Terre, ouvrez votre sein, cieux, abaissez vos poles.
Un Enfant doit ravir le sceptre de leurs mains :
Sa force brisera les chaînes des humains.
C'est le Fils du Très Haut, son verbe, sa substance.
Qui pourroit raconter sa divine naissance ?
Du profond de son sein, de toute éternité,
Son pere l'engendra sans nuire à l'unité.
Le Verbe à son amour fait céder la justice :
La Vierge enfantera ce Rédempteur propice.
Un divin Messager dans ce jour solemnel,
Lui dit, en l'abordant, que l'Esprit éternel

[1] *L'Auteur a suivi le plan de M. Arnaud d'Andilly, & a même adopté quelques-uns de ses vers.*

Doit la rendre féconde, & que l'Etre suprême,
Pour sauver les humains, veut être homme lui-même.
En cet heureux instant, le Souverain des cieux,
Comme en son temple, vint dans ses flancs glorieux.
Il naît : mais quels concerts! Les Pasteurs & les Anges,
De ce divin Enfant célébrent les louanges.
Nos vœux sont exaucés, Jesus nous est donné :
La mort ne regne plus, le Rédempteur est né.
La Grace dans nos cœurs établit son empire.
Une étoile nouvelle a commencé de luire.
Guidés par sa clarté, les Mages diligens
Au Roi de l'univers ont offert des présens.
Quel orage naissant ! Cette affreuse tempête,
Sauveur du genre-humain, vient menacer ta tête :
L'acier fume à regret du sang des innocens,
L'air retentit au loin de lugubres accens.
Victimes de Jesus la mort fait votre gloire :
Les Anges dans les cieux chantent votre victoire.
Un Enfant, ô prodige ! enseigne des Docteurs.
Ces vieillards attentifs sont ses admirateurs.
Telle qu'on voit un fleuve, immense dès sa source,
Se cacher, disparoître au milieu de sa course
Puis égaler l'orgueil d'un rapide torrent,
Quand d'un profond abîme il sort en murmurant;
Du Sauveur des humains, telle la renommée
Dans un profond oubli s'étoit comme abîmée :
Six lustres révolus l'approchent de la mort :
De de son état obscur, l'ordre le veut, il sort.
Recommençant enfin son illustre carriere,
En tous lieux il répand la grace & la lumière.
Quel autre, comme toi, s'est vu favorisé,
Précurseur ? Par tes mains Jesus est baptisé.
Dieu l'appelle son Fils, & son amour extrême.
Une Colombe vient, c'est le Saint-Esprit même :
Mais Jesus sort de l'eau : le pere de l'erreur
Le tente, & par trois fois Jesus en est vainqueur.

Le Seigneur triomphant de l'esprit infidelle,
Exerce par bonté sa puissance éternelle.
Jamais de tant de feux les cieux ne sont parés,
Jamais de tant d'épis les champs ne sont dorés,
Que mon Sauveur départ de bienfaits salutaires;
Je le vois entouré d'esclaves volontaires.
Sa voix apprend aux sourds à distinguer les sons,
Du corps des possédés fait sortir les démons.
L'aveugle, par sa voix, apperçoit la lumière;
Cinq pains & deux poissons peuvent à sa priere,
Repaître tout un peuple au milieu des déserts:
De manne on croiroit voir encor les champs couverts.
Le Tabor voit Jesus revêtu de sa gloire.
Que faut-il, Israël, pour t'obliger à croire?
Pour t'éclairer, faut-il que les ames des morts,
De la nuit des enfers retournent dans les corps?
Aux ordres du Sauveur la mort n'est point rebelle;
Et Lazare obéit à la voix qui l'appelle.
Renonçant pour toujours aux plaisirs séducteurs,
Sa sœur a sagement prodigué les odeurs;
Mais ces riches parfums valent moins que les larmes,
Qui coulent à grands flots sur l'abus de ses charmes.
Quels sont du Rédempteur les triomphes nouveaux!
Quels honneurs! son chemin est jonché de rameaux.
Il lave, humble en tout temps, les pieds à ses Apôtres;
Ses exemples sont tels, mais nous en suivons d'autres.
Quel festin! son amour ouvre tous ses trésors:
Le vin devient son sang, le pain devient son corps.
Dans ce jardin quelle est, ô Jesus ta foiblesse!
Ton sang rougit la terre: ineffable tristesse!
Un perfide, un ingrat, l'exécrable Judas,
Pour le faire mourir vers lui marche à grands pas.
L'Apôtre destiné pour gouverner l'Eglise,
Veut le suivre, & son ame à la crainte est soumise.
Comment souffriroit-il le tourment de la croix,
Il renonce son Dieu pour la troisiéme fois?

Un chantre matinal à la foi le rappelle,
Et par sa chute instruit, Pierre est toujours fidelle.
Mais de l'ambition quel est donc l'ascendant ?
Vil esclave, Pilate a livré l'innocent.
Quoi ! devois-tu donc croire, homme pusillanime,
En te lavant les mains te laver de ton crime ?
Condamnez vos fureurs, soldats dénaturés,
Connoissez mieux celui que vous défigurez.
Pour insulter Jesus, un peuple l'environne,
Son sceptre est un roseau, l'épine le couronne.
O Victime d'amour, qui peut assez t'aimer ?
Tu te charges du bois qui doit te consumer.
Celui qui donne aux champs tant de moissons dorées,
Et couvre les poissons d'écailles azurées,
Ainsi qu'un vermisseau se voit sans vêtemens :
D'un insolent mépris on comble ses tourmens.
O croix, qui dans tes bras portes notre espérance,
Croix, de nos légions l'invincible défense,
Toi, de qui l'infamie étonnoit les mortels,
Tu feras désormais l'honneur de nos autels.
La grace maintenant nous ouvre ses fontaines,
Le sang de mon Sauveur sort de toutes ses veines.
Cet adorable sang peut seul briser nos fers ;
Il pénétre la terre & dompte les enfers.
Déja ne fait-il pas un saint du voleur même,
Qui passe de la honte à la gloire suprême ?
Quand Jesus, des bourreaux éprouve la fureur,
Sa mere, sans mourir l'éprouve dans son cœur.
Vierge, écoute ces mots que sa bouche profère :
» Reçois, au lieu de moi Jean pour fils, sois sa mère.
Pour ne point éclairer un déïcide affreux,
Le soleil s'est couvert d'un voile ténébreux.
Par-tout quelle frayeur ! La nature est troublée :
Jusqu'en ses fondemens la terre est ébranlée.
Des tombeaux sont ouverts ; des morts sont ranimés,
Et se montrent encor à nos yeux allarmés.

L'ame est du corps divin par la mort séparée :
La dépouille mortelle est-elle moins sacrée ?
Pourquoi mettre Jesus au rang des autres morts,
Et porter des parfums pour embaumer son corps ?
L'ame qui l'animoit va l'animer encore :
Mais les autres humains, le tombeau les dévore.
De fidèles captifs ont vu leur Rédempteur ;
Libres, ils ont suivi ce glorieux vainqueur.
Jesus fait éclater sa puissance suprême ;
Triomphant de la mort, il renaît de lui-même.
Madelaine le voit renaissant du tombeau,
Deux voyageurs heureux, brûlent d'un feu nouveau.
Dans leur foi chancelans, en le voyant paroître,
Les Apôtres surpris reconnoissent leur Maître.
» Elevez, leur dit-il, mes autels en tous lieux,
» Que par-tout soient détruits les temples des faux dieux.
» Aux nations allez annoncer ma parole :
» Faites régner la foi de l'un à l'autre pole.
» Que de tous les climats elle soit le flambeau ;
» Que dans l'onde sacrée on naisse de nouveau.
» De l'Eglise je suis la colomne immuable :
» De l'Eglise je suis l'Epoux inséparable.
Après ces mots, Jesus plus prompt que les éclairs,
Pour remonter aux cieux, s'éleve dans les airs :
Son Pere, en le voyant, dépose le tonnerre ;
Ainsi se fit la paix du ciel & de la terre,
Ainsi se termina notre captivité,
Ainsi recommença notre félicité.

Par M. CHABAUD, de l'Oratoire.



STANCES
SUR LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST.

NOs destins vont changer de face:
Le Tout-puissant qui nous fait grace,
Ne nous regarde plus comme ses ennemis.
Ciel, versez la rosée, & vous féconde nue,
L'heure bienheureuse est venue:
Pleuvez enfin le Juste à l'univers promis.

DÉJA le démon de la guerre
Est banni de toute la terre,
Et laisse le champ libre à l'Ange de la paix.
Terre, ouvrez votre sein, & hâtez-vous d'éclore
Celui que la nature adore,
Et qui vient pour sauver les hommes qu'il a faits.

UNE origine criminelle
Infectoit la race mortelle,
Et le péché d'un seul passoit en chacun d'eux:
C'est ainsi que l'on voit un fleuve dans sa course
Trouble du limon de sa source
Jusques à l'océan rouler ses flots bourbeux.

QUE ne peut un amour extrême!
Il peut tout, il peut d'un Dieu même
Faire un homme, sujet aux douleurs, à la mort.
Le Verbe se revêt de l'humaine misère,
Lui qui regne égal à son Pere,
Et qui voit sous ses pieds la nature & le sort.

Du haut de la voûte azurée,
Les meſſagers de l'empirée,
L'annoncent aux bergers, & rendent gloire à Dieu.
L'air par-tout retentit du concert angélique,
Tandis que la troupe ruſtique,
Pour voir le Nouveau-né, s'approche du ſaint lieu.

C'EST-LA qu'enveloppé de langes,
Le Roi des hommes & des anges,
Sous le corps d'un enfant, commence à voir le jour;
Devant lui proſternée, une Vierge féconde,
Sur le Dieu qu'elle a mis au monde,
Arrête des regards de reſpect & d'amour.

TOI dont l'Auteur de la nature
A voulu prendre la figure,
Conſidère, mortel, ce qu'il fait aujourd'hui.
Songe que pour ſe rendre à toi-même ſemblable,
Il prend la forme d'un coupable,
Et qu'il s'abaiſſe à toi pour t'élever à lui.

HONTEUX de tes erreurs paſſées,
Conçois déſormais des penſées
Dignes de la fortune & du nom de chrétien;
Et vous, rendez hommage au Roi qui vient de naître,
O rois, venez tous reconnoître
Que devant cet Enfant votre pouvoir n'eſt rien.

Par M. l'Abbé REGNIER DES-MARAIS.



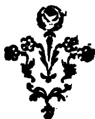
CANTIQUE DE SIMÉON.

Siméon ayant tenu Jesus-Christ entre ses bras, chante ce Cantique pour remercier Dieu d'une si grande faveur, & le prier de le retirer du monde, puisqu'il avoit vu le Messie. Luc. 1.

PUISQUE par un bonheur à nul autre pareil,
Mes yeux ont vu lever ce glorieux Soleil
Après qui le monde soupire,
O Dieu, dont sa clémence a contenté mes vœux,
Pour combler ce bienfait, la grace que je vœux,
Est que tu souffres que j'expire.

PERMETS, permets, Seigneur, que j'aille chez les morts
Annoncer que ta grace ouvre tous ses trésors:
Que ta main quitte le tonnerre:
Que des fils de Jacob le salut est certain,
Et qu'un astre se leve aux rives du Jourdain,
Qui sauvera toute la terre.

Par M. GODEAU.



LE CHRISTIANISME.

ODE couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en 1725.

CHEF-D'ŒUVRE de la main propice,
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice,
Fut fait pour la félicité.
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtoit des plaisirs avoués du ciel même:
Heureux sans crime & sans efforts;
Paisible sectateur d'une vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvoit un azyle
Contre la douleur & la mort.

MAIS, que vois-je! ingrat, infidelle,
Quand tu combles ses vœux, il viole ta loi:
Grand Dieu, la poussière rebelle
Ose s'élever contre toi!
Cet affreux attentat souleve la nature:
La foudre va partir pour venger ton injure.
Non, c'est te venger à demi.
L'homme a pu t'offenser: que l'insensé périsse;
Mais ce n'est, Dieu puissant, qu'après un long supplice,
Que doit périr ton ennemi.

SES tristes enfans avec l'être,
Reçoivent de ses maux le levain dangereux:
Coupables avant que de naître,
En naissant ils sont malheureux.
Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre.

Ciel irrité, suspens tes coups;
Livre à leurs passions ces objets de ta haine,
Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
Que puisse inventer ton courroux.

Quel spectacle affreux m'épouvante!
Quels monstres furieux sont sortis des enfers!
La vertu fuit pâle & tremblante;
Le crime inonde l'univers:
L'adultère, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature....
Leur aspect me glace d'effroi.
Par-tout de l'équité, qui gémit enchaînée,
Triomphe impudemment la licence effrénée:
Les mortels n'ont plus d'autre loi.

Par des châtimens mémorables,
Tu te venges, grand Dieu, mais tu frappes en vain.
Chaque jour de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta justice;
Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice,
De tes feux daigne l'enflammer.
Du céleste séjour hâte-toi de descendre,
Viens, parois à ses yeux: pourra-t-il se défendre
De t'obéïr & de t'aimer?

C'en est fait: mes vœux s'accomplissent:
Le ciel s'ouvre: la terre enfante son Sauveur:
Les enfers vainement frémissent,
Leur proie échappe à leur fureur.
Je te vois confondue, orgueilleuse sagesse;
L'Eternel se revêt de l'humaine foiblesse,
Il naît, il vit dans le mépris.
Est-ce assez? Tu vas voir un plus grand sacrifice:
Le bonheur des mortels dépend de son supplice:
Il va l'acheter à ce prix.

Un déïcide t'épouvante,
Soleil, en l'éclairant tu crains de te souiller.
De ta lumière étincelante
Il t'apprend à te dépouiller.
Des cieux saisis d'horreur l'harmonie est troublée,
Par d'affreux tremblemens la terre est ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur sein.
Un Dieu meurt; l'homme altier ose le méconnoître;
Mais l'univers en deuil dédommage son Maître
Des mépris de l'orgueil humain.

Il meurt, mais la mort terrassée,
Bien-tôt de ses liens le voit sortir vainqueur:
Sa gloire à nos yeux éclipsée,
Reprend sa premiere splendeur.
Dans les cieux, triomphant il se fraye une voie;
Mais quels nouveaux transports de terreur & de joie!
Quel bruit! quels feux mystérieux!
Ses enfans sont saisis d'une ivresse divine;
L'Esprit saint les remplit, l'Esprit saint les domine:
En a-t-il fait autant de dieux?

Quelle doctrine, quels oracles,
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés!
Leurs mains prodiguent les miracles,
Les peuples courent empressés;
Une foule attentive autour d'eux se rassemble.
Quel respect! quel silence! ils parlent, l'erreur tremble,
Leur voix enfante les chrétiens.
Tombez, dieux impuissans, vile & frêle matière;
Grand Dieu, que leurs autels soient réduits en poussière,
Qu'en tous lieux s'élevent les tiens.

Tout prend une face nouvelle.
A des hommes impurs, injustes, inhumains,
Succéde une race fidelle,
Une nation d'hommes saints.

Maîtres de leurs penchans, vainqueurs de tous les vices,
Triomphans des tourmens, triomphans des délices...
Mon œil les admire étonné.
Portique, ton héros ne fut qu'un vain phantôme.
C'est dans le chrétien seul que tu peux trouver l'homme
Tel que tu l'as imaginé.

Ici, quelles tragiques scènes!
En faveur de ses dieux je vois armer l'erreur.
Par-tout je vois charger de chaînes
Les victimes de sa fureur.
Par-tout le fer barbare à mes yeux étincelle.
Des fidèles proscrits par-tout le sang ruisselle;
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu! quelle fermeté! mais quels tourmens horribles!
On croit vous faire grace, athlètes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

Leur sang versé devient fertile,
Leur cendre reproduit un peuple de héros.
Un chrétien meurt, il en naît mille,
Leur nombre lasse les bourreaux.
Grand Dieu, ta main féconde en merveilles subites,
De leurs persécuteurs leur fait des prosélytes.
Le mensonge fuit consterné.
Déja même éclairé de ta vive lumière,
César a sous son joug courbé sa tête altière;
Je vois un chrétien couronné [1].

Enfin, tranquille & triomphante,
La vérité se montre aux dociles mortels.
Des fers, plus pure & plus brillante,
Elle passe sur les autels.

---

[1] *Constantin le Grand,*

Le trône est devenu l'appui du sanctuaire :
Déja, déja l'Eglise en son sein salutaire,
Réunit cent peuples divers.
Ton oracle est certain, Seigneur ; le dernier âge
La verra de l'enfer bravant la vaine rage,
Durer autant que l'univers.

Par M. DE LA VISCLEDE.

LES MIRACLES
DE JESUS-CHRIST,

» POUR nous vont se lever des jours délicieux,
» Il est venu ce temps, l'espoir de nos ayeux,
» Où le fer dont la dent rend les guerres fertiles,
» *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
» La justice & la paix s'embrassent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
» N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre ;
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre,
» Sous un joug étranger nous avons succombé,
» *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé ;*
» Mais notre opprobre même assure notre gloire :
» Des promesses du ciel rappellons la mémoire.
Jours heureux ! il paroît à mon œil étonné [1]
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui sortant tout-à-coup d'une retraite obscure,
En Maître, & comme Dieu, commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du Soleil qui les frappe, éblouis & charmés.

[1] *Cependant il paroît à ce peuple étonné.*

D'un mot il fait tomber la barrière invincible,
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs,
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
Se relève, & sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source:
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux:
Vient-il pour contenter ces esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère:
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour:
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles
Il parle: ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts;
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révelle;
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde, & n'est point étonné:
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né:
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre, un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés,
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne:
D'un œil indifférent, il voit qu'on l'abandonne.

Par M. RACINE.

LES

LES APOSTRES.

POÉME couronné au jugement de l'Académie des Jeux Floraux.

JE chante ces héros dont l'intrépide zèle
Fit prendre à l'univers une face nouvelle,
Et qui d'un culte impur, affranchissant les cœurs,
En furent à la fois victimes & vainqueurs.
Loin, profane Apollon; ces héros que je chante,
Ne me font voir en toi qu'une idée impuissante;
Esprit, qui fus leur force, ame de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.

L'AVEUGLE idolatrie en misères féconde,
Avoit à son empire assujetti le monde;
Les mortels préféroient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma, des dieux qu'ils avoient faits;
Mais adorant en eux leurs penchans & leurs vices,
Ils sembloient moins chercher des dieux que des complices:
L'injustice embrassoit ce culte séducteur;
Et chaque crime au ciel avoit son protecteur.

LA le zèle lui-même exhorte à l'adultère;
Ici le parricide est un sacré mystère:
Il n'est plaisir infâme, il n'est forfait si noir,
Qu'à quelque autel l'erreur ne transforme en devoir,
Douze hommes inconnus qu'un feu céleste anime,
Veulent briser le joug de l'erreur & du crime;
Ils partent, vont porter cet oracle en tout lieu:
Soyez justes, mortels, & ne craignez qu'un Dieu.
L'ennemi des humains frémit de l'entreprise;
Sous le mépris d'abord sa rage se déguise.

Noir esprit, qu'attens-tu de ces mépris forcés ?
Tu les traites en vain d'imposteurs, d'insensés :
Ne crois pas que long-temps l'univers les dédaigne ;
Sur ton règne détruit va naître un nouveau règne.
Céde à la vérité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble foi d'un seul mot, sçait se justifier.
Déja sa voix féconde enfante les miracles ;
La nature soumise atteste ses oracles ;
L'aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;
Le boiteux, à son gré, marche d'un pas certain ;
Sur tous les malheureux ses dons vont se répandre ;
Le muet parle au sourd, étonné de l'entendre ;
La mort même est contrainte à révoquer sa loi,
Et du sein du tombeau rend sa proie à la foi.

Le pouvoir dont leur Maître étonna la Judée,
Surprend encore en eux la terre intimidée.
Eh ! quelle excuse reste à l'incrédulité ?
Un prodige résout chaque difficulté.

Les peuples cependant éblouïs de leur gloire,
Prêts à les adorer, n'osent encor les croire ;
Et pensant les fléchir par d'idolâtres vœux,
L'encensoir à la main, courent au-devant d'eux ;
De l'adroit ennemi dangereux stratagême !
Gardez-vous d'égaler le ministre au Dieu même,
Disent-ils ; connoissez des mortels impuissans,
Et donnez-nous la mort plutôt que de l'encens.
Ainsi du fol orgueil ils rejettent l'amorce,
L'aveu de leur foiblesse est leur plus grande force ;
On alloit de l'encens leur offrir le tribut,
A ce nouveau prodige, on fit plus ; on les crut.

Par-tout la vérité luit aux ames sincères,
L'idolâtre éclairé, rougit de ses chimères,
Et sur la foi du zèle affrontant le danger,
Il cherche encor ses dieux, mais c'est pour s'en venger.

L'un sur l'autel impie, éteint l'encens qui brule ;
L'autre brise en leur main un foudre ridicule ;
Et l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds,
Ces dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.

C'est à ces derniers coups que l'enfer en allarmes,
Rassemble tout l'effort de ses dernieres armes ;
Il accroît la terreur, il aigrit le courroux
Des tyrans soupçonneux, & des prêtres jaloux :
Et bien-tôt à l'aspect du doulouteux martyre,
Croit voir la vérité forcée à se dédire.
Mais ses saints défenseurs insultant aux enfers,
D'un visage serein se présentent aux fers.
Ils courent aux prisons plus qu'on ne les y traîne ;
Joüissent de l'opprobre en attendant la peine ;
Vont confesser leur Maître au pied des tribunaux :
Pour les mieux annoncer, montent aux échaffaux,
Et font aux spectateurs craindre encor sa puissance,
Sous les coups des bourreaux lassés de leur constance.

Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort ?
Le peuple des élus va naître de leur mort.
Déja leurs ennemis devenus leurs complices,
Viennent impatiens, mendier les supplices.
Que de nouveaux chrétiens ! Crois-tu les dissiper ?
Il s'en présente plus que tu n'en peux frapper ;
Chaque martyr en forme une foule nouvelle,
Et le monde est surpris de se trouver fidelle.

Par M. DE LA MOTTE.



LES APOSTRES
Ne sont ni trompés, ni trompeurs.

Du Poëme de la Religion.

SIMPLES dans leurs discours, simples dans leurs écrits
[1] Les Apôtres n'ont pu surprendre nos esprits.
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
Par eux de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, & sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne:
Languissant, prosterné, la force l'abandonne;
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture féconde en discours séduisans,
Eut orné son récit de charmes plus puissans.
Leurs écrits, dites-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice;
Mais peut-être on les trompe, & séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Si tous ces faits sont faux, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur Maître est disparu:
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire, qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!

PAR M. RACINE.

[1] *Les accusera-t-on d'éblouir les esprits!*

LE MARTYRE.

ODE.

CEssez Stoïque Paganiſme,
De nous vanter votre vertu;
Votre faſtueux héroïſme
D'un vain éclat eſt revêtu.
Par un fol orgueil, vos faux ſages,
Dans les douleurs, dans les outrages
Ont ſçu retenir leurs ſanglots:
Un beau nom flattoit leur audace;
C'eſt par le ſecours de la grace,
Que ſe forment les vrais héros.

UNE grêle de pierres vole,
Etienne s'en voit accablé;
De l'injuſte arrêt qui l'immole,
Son cœur conſtant n'eſt point troublé.
Vous, dont la fureur criminelle
Ne ſert qu'à redoubler ſon zèle,
Cruels bourreaux, ceſſez vos coups;
Ecoutez ſa voix preſqu'éteinte,
Qui toujours muette à la plainte,
Demande au ciel grace pour vous.

EN VAIN de l'Egliſe naiſſante,
L'enfer attaque le berceau;
Le ſang des martyrs la cimente:
Il en naît un peuple nouveau.
D'orages divers agitée,
Plus l'Egliſe eſt perſécutée,

Plus les chrétiens sont triomphans
Par leur perte elle est établie ;
Son empire se multiplie
Dans les cendres de ses enfans.

Avec joie ils baisent leurs chaînes,
La croix fait l'objet de leurs vœux ;
L'appareil des plus rudes gênes,
N'a rien d'effroyable pour eux.
Nulle rigueur ne les rebute ;
Au glaive qui les persécute,
Impatiens ils vont s'offrir ;
Et jaloux d'un long sacrifice,
Ils gémissent quand leur supplice
Ne les fait pas assez souffrir.

Tyrans, dont le cœur est esclave
De tout ce qui frappe les sens ;
Une jeune fille vous brave,
Et rend vos efforts impuissans.
Employez menaces, promesses ;
Ni vos rigueurs, ni vos caresses,
Ne peuvent changer ses desirs ;
Et malgré vos poursuites vaines,
Elle ne craint l'horreur des peines,
Ni l'attrait des plus doux plaisirs.

Quel suplice affreux se prépare !
De regards le Cirque entouré,
Repaît d'un spectacle barbare
Un peuple de sang altéré.
Sortant d'une sombre tanière,
L'ours grince sa dent meurtrière,
Le lion agite ses flancs ;
A l'envi leur rage s'anime ;
Ils dévorent de leur victime
Les membres épars & sanglans.

TRANSPORTS d'une brutale haine,
Vos forfaits par-tout détestés,
Font rougir la nature humaine
De l'excès de vos cruautés.
Plus tigre que les tigres mêmes,
Aveugle en ses fureurs extrêmes;
L'homme ne connoît point de frein.
Souvent leur furie impuissante,
Respecta la proie innocente,
Livrée à leur avide faim.

QU'IL est beau de voir au martyre
Une mere animer ses fils!
De la nature qui soupire,
Elle étouffe les tendres cris.
Fruits généreux de mes entrailles,
Pour l'honneur du Dieu des batailles,
Mourez; que votre sort est doux!
Allez au ciel remplir vos places:
Dans l'ardeur de suivre vos traces,
J'y serai bien-tôt avec vous.

VAINS tombeaux, fameux mausolées,
Qu'à ses rois éleva Memphis;
De vos grandeurs aux pieds foulées,
Que sont devenus les débris?
Présomptueuses pyramides,
Malgré vos fondemens solides,
Le temps a pu vous terrasser;
Et nos catacombes célébres
Renferment d'augustes ténébres,
Que la piété va percer.

REGNEZ au-dessus de nos têtes,
Saints & magnanimes guerriers;
Qu'en tous lieux de superbes fêtes,
Célébrent vos sacrés lauriers.

Le triomphe suit la victoire :
Jouïssez en paix d'une gloire
Qui vous éleve aux plus hauts rangs :
Vivez, votre immortelle vie
Ne peut plus vous être ravie
Par la malice des tyrans.

Par Mlle DE MASQUIERE.

LES MARTYRS.

POEME couronné au jugement des Jeux Floraux en 1720.

CONFIDENT [1] du Très-haut, Disciple, ami fidèle,
Aigle dont l'œil perça la demeure éternelle,
Dis-nous ceux que tu vois placés au premier rang;
Une palme à la main, & tout couverts de sang;
Témoin de notre foi, Martyrs, dont le courage,
Imitant le Sauveur, consomma son ouvrage :
Leur supplice se change en triomphe immortel,
Et du tombeau leur cendre a passé sur l'autel.

LE Christ avoit fini sa carrière pénible,
Et l'infidèle Hébreu, l'idolâtre insensible,
Contre la Vérité s'étoient armés en vain,
Pour elle tout obstacle est un nouveau chemin.
Douze Organes choisis l'annoncent à la terre :
Le mensonge s'épuise à leur faire la guerre :

---

[1] *Saint Jean l'Evangéliste.*

Par eux l'Aréopage est déja confondu :
Déja le jour aux morts par leur ombre est rendu....
Femmes, enfans, vieillards, que la grace rappelle,
Tout forme pour le ciel une race nouvelle.

Quel espoir reste donc au pere de l'erreur ?
Le bonheur des humains irrite sa fureur.
De ses mugissemens les enfers retentissent ;
Son trône est ébranlé, ses ministres frémissent :

A ses cris redoublés, arrive un monstre affreux,
Entouré de poisons, de glaives & de feux.
C'est lui qui sous le nom des noires Euménides,
Sçut armer & punir les premiers parricides.
Ses serpens, ses flambeaux exhaloient dans les cœurs,
Ou de fougueux transports, ou d'adroites fureurs.
Il est le même encor. Des flammes éternelles
Sa bouche à l'univers souffle les étincelles.
Par les tourmens & l'art de les faire durer,
Il prépare la mort, & la fait désirer.
Aux horreurs du supplice il ajoute sans cesse,
Par la main qu'il choisit, par l'appareil qu'il dresse,
Il jouït des douleurs, ouvre & ferme le flanc ;
Et souvent goutte à goutte il fait couler le sang.

» Redoutable soutien de mon funeste empire,
» Sors des fers, dit Satan, vole, poursuis, déchire
» Ce monde de sujets révoltés contre moi,
» Et que séduit l'appas d'une nouvelle loi.
» L'orgueil soutient un cœur, mais les sens le trahissent ;
» A l'aspect des tourmens, ils cédent, ils mollissent.
» Eclate, arme les rois, les prêtres, l'univers ;
» Répands l'horreur, le sang, repeuple les enfers ».

Le monstre impatient, sur la terre s'élance,
Et selon les climats déguise sa vengeance.

Solyme le reçoit; au temple il va s'asseoir,
Prend l'habit du Grand-Prêtre, & porte l'encensoir;
Ouvre les livres saints, & pour le culte antique,
Il rappelle en pleurant, le zèle prophétique;
Leur parle d'un Messie armé de légions,
Qui doit, le fer en main, dompter les nations.
Il célébre, en passant, l'équitable supplice
De ce mortel obscur qu'a proscrit leur justice.
» Que la mort d'un vil nombre ou coupable ou séduit,
» De la mort de ce Chef vous assure le fruit.
O des Prophetes saints meurtrière barbare!
Solyme, à ce discours ta fureur se déclare.
Le Jourdain qui recule à tes crimes nouveaux,
Du sang de ses enfans verra grossir ses eaux.

Au trône des Césars le monstre alors s'envole;
Précédé de Licteurs, il monte au Capitole,
Des Vestales, du peuple il excite les cris,
De ce sage sénat il trouble les esprits;
Il fait pâlir César; aux maîtres de la terre
Il montre les Chrétiens tous armés du tonnerre,
Les dieux prêts à tomber, & Rome sans appui,
Le feu sacré qui meurt, & l'Empire avec lui.
Hâtez-vous: par ma voix, les dieux vous avertissent;
Qu'aux pieds de leurs autels vos ennemis périssent.

Le Tibre d'échafauds voit ses bords se couvrir.
L'idole est là; faut-il l'encenser ou périr?
Le Chrétien se déclare & le bucher l'embrase,
Ou le mortier le broie, ou la meule l'écrase:
Par les coursiers fougueux les uns sont déchirés,
Les autres dans le cirque aux tigres sont livrés.
De rasoirs éguisés une roue est armée,
Là les ongles de fer, ici l'huile enflammée.
Est-ce assez? On ajoûte à ces objets affreux
L'image des plaisirs, tourment plus dangereux:

Comment vaincre, grand Dieu, si tu les abandonnes?
Mais des foibles roseaux ta main fait des colonnes.
Le sexe le plus foible affrontera la mort.
Sous quatre âges courbé Polycarpe plus fort,
Croit tous ses jours perdus jusqu'au jour du martyre.
Une mere cédant au zèle qui l'inspire,
Porte sur le bucher le dernier de ses fils,
Et de l'éternité partage entr'eux le prix.

Le monstre, en frémissant, ne se rend pas encore.
Quoi! sont-ils soutenus d'un pouvoir que j'ignore?
La vanité, dit-il, peut affermir les cœurs;
Zénon & Scévola vainquirent les douleurs.

Mais au milieu des coups de ce peuple en furie,
Du Lévite sanglant la voix perce; il s'écrie:
» Grace, grace, Seigneur, aux auteurs de ma mort:
» Leurs mains m'ouvrent le Ciel, je ne plains que leur sort.

O vertu qu'ignoroient le héros & le sage!
L'un bravoit les tyrans, l'autre étouffoit sa rage;
Et c'est pour ses bourreaux qu'un Martyr fait des vœux.
Quel prodige! Attendris à ces cris généreux,
Ils tombent à ses pieds; ils baisent ses blessures;
Jaloux de son bonheur, ils s'offrent aux tortures:
Sur le même échafaud les voilà triomphans,
Et l'Eglise s'accroît du sang de ses enfans.

Trompé dans sa fureur, le démon du carnage,
Des tyrans confondus voit chanceler la rage;
Son culte est aboli, ses temples sont déserts;
Honteux, il céde, il fuit, il retombe aux enfers.

Par M. Roi.



LES CONSOLATIONS du Chrétien dans l'adversité.

ODE qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Pau en 1743.

IMPLACABLE destin, par quel ordre sévère
Répands-tu sur ma tête un torrent de malheurs ?
Accablé sous le poids d'une affreuse misère,
Je ne vis que par mes douleurs.
Jusqu'à quand traînerai-je une vie importune ?
Malheureux.... c'est assez de l'aveugle fortune
Sentir le rigoureux pouvoir.
Que la terre s'entr'ouvre, & qu'elle m'engloutisse.
Puissai-je en ce moment achever mon supplice.
La mort est mon unique espoir.

SEROIS-JE le jouet d'une aimable imposture ?
Quel doux prestige endort mes douloureux travaux ?
Dans ma bouche muette expire le murmure ;
Je sens moins le poids de mes maux.
Je voyois devant moi les horreurs du naufrage ;
Quel soufle favorable a dissipé l'orage
Qui troubloit mes sens éperdus ?
Mon esprit voit renaître un rayon d'espérance,
Et mon cœur plus tranquille au sein de la souffrance,
La cherche & ne la trouve plus.

DIEU puissant, je vous dois cette faveur extrême :
Le Chrétien qui perd tout, trouve en vous son vrai bien.
Il triomphe par vous du sort & de lui-même,
Et votre bras est son soutien.

S'il souffre, s'il gémit, vous enchantez ses peines
S'il est chargé de fer, de ses pésantes chaînes
Vous adoucissez la rigueur.
Renversé sous le joug d'un tyran qui l'opprime,
De sa longue misere il n'est plus la victime,
Il n'en est que le spectateur.

Vous me livrez encor à des langueurs mortelles;
Seigneur, dans mes revers je respecte vos coups.
Les maux dont je ressens les atteintes cruelles
Me sont chers, ils viennent de vous.
Dans les événemens dont vous êtes le maître,
J'adore vos décrets; je ne puis méconnoître
Le bras vengeur qui me poursuit.
Que de nos cœurs soumis nulle plainte n'échappe.
Mortels, si nous sentons la verge qui nous frappe,
Baisons la main qui la conduit.

Les malheurs rassemblés marchent tous sur mes traces.
Je me crois en souffrant digne de mes douleurs.
Il faut à mes forfaits d'accablantes disgraces
Et de salutaires rigueurs.
Coupable, je redoute un Dieu vengeur, sévère,
Dans mes larmes j'éteins le feu de sa colère;
J'évite un châtiment affreux.
Me plaindrai-je d'un mal dont l'ardeur me dévore?
Si je suis malheureux, ne suis-je pas encore
Plus criminel que malheureux?

Un chemin parsemé d'épines hérissées
Est le seul qui conduise au séjour de la paix.
Aux peines du Chrétien rapidement passées
Succédent d'éternels bienfaits.
Je soupire, j'attends l'immortelle couronne,
La foi me la promet, la souffrance la donne;
Quelle soit le prix de mes pleurs.

Ce n'eſt qu'en combattant qu'on achette la gloire ;
Les ſuperbes lauriers qu'accorde la victoire,
Sont rougis du ſang des vainqueurs.

Contemplons ce Héros que le Licteur immole,
Ses membres déchirés ſont triſtement épars.
Affligé, mais content, il ſouffre & ſe conſole,
Vers le ciel fixant ſes regards.
Dans les tourmens la grace anime ſa conſtance ;
Au barbare appareil d'une injuſte vengeance,
Ferme il oppoſe un front altier.
Il voit d'un œil tranquille en ce revers funeſte
De ſon corps mutilé le déplorable reſte,
Et conſerve un courage entier.

Contre moi déployez un courroux ſalutaire,
Ecraſez ce limon façonné par vos mains.
Soyez à mon égard juge bien moins que pere,
Puiſſant arbitre des humains.
Que tous les élémens ſervent votre juſtice,
Que ma vie ici-bas ne ſoit qu'un long ſupplice ;
C'eſt le plus cher de mes ſouhaits :
Mais que mon ame enfin par ſes maux épurée,
Puiſſe en vous, ô mon Dieu, vivre dans l'Empirée,
Et vivre avec vous à jamais.

J'ai perdu des plaiſirs dont l'apparence eſt vaine ;
Mon cœur, en les goûtant, n'étoit pas ſatisfait :
Ils ſont & ceſſent d'être, ils ſurvivent à peine
Au léger eſſai qu'on en fait.
Les dignités ont fui, ces pompeuſes entraves
Qui rendent les mortels de mille ſoins eſclaves.
Les biens m'échappent à leur tour.
Tréſors, brillante boue, éclatante pouſſière,
Vous n'êtes à mes yeux, qu'une vile matière,
Trop indigne de mon amour.

Loin de moi ces grandeurs que le profane adore,
Désormais leur éclat ne sçauroit m'éblouir.
Que sont-elles? Des fleurs que leur seconde aurore
Voit tout-à-coup s'évanouïr.
D'une ombre de bonheur éprouvant les caprices,
Je savourois la joie, & du sein des délices,
Sortoient l'amertume & l'ennui.
Comblé de ces faux biens, le cœur est encor vuide,
Le mien trouve en Dieu seul un bonheur plus solide,
Immense, éternel comme lui.

Par M. Arcere, de l'Oratoire, de l'Académie de la Rochelle.

LES ANCIENS SOLITAIRES DE L'ORIENT.

Poëme couronné au jugement des Jeux Floraux, en 1720.

Sage & nombreux essain d'éxilés volontaires,
Habitans des rochers, antiques Solitaires,
En vain vous flattez-vous qu'aux yeux de l'Univers
Vous êtes moins connus que vos lointains déserts.
Plus vous fuyez le jour, plus vous êtes célébres :
La gloire suit vos pas: Dieu trahit vos ténébres.
Témoins de vos vertus, les antres & les bois
Ont parlé, je ne suis que l'écho de leurs voix.

La Foi dès son berceau dans les combats nourrie;
Triomphoit des tourmens & de l'idolâtrie,
Quand les vices armés contre le nom Chrétien,
Vengerent Jupiter & Dioclétien.
L'amour-propre eut son culte: on s'adora soi-même,
Et du plaisir profane on fit l'Etre suprême.
L'innocence frémit: eh quoi! la volupté,
Foible croyant, dit-elle, est ta divinité.
Tes mains brisent les dieux de métal & de plâtre:
Ton esprit est chrétien, ton cœur est idolâtre.
O monstre! elle se tait; & soudain l'Eternel
Forme un peuple de Saints d'un peuple criminel.
Du Jourdain jusqu'au Nil cent diverses contrées
Avoient toujours été des humains ignorées.
L'horreur dans leurs forêts établit son séjour!
Leurs abîmes profonds n'ont jamais vu le jour:
Les torrens à grand bruit tombent de leurs montagnes;
Les sables orageux inondent leurs campagnes;
Un ciel ardent les brule, & les monstres d'accord,
Dans ces plages errans, en défendent l'abord.
C'est-là que loin du trouble & du danger des villes,
L'austère piété va chercher des aziles.
Pour s'y fuir, tout s'y rend. Le croirai-je? Je vois
Les déserts dépeupler la demeure des rois.
Chaque antre a son Arsenne, & de ces saints athlétes,
Il ne reste déja que leurs vivans squelétes.
Le soleil les noircit; la cruelle maigreur
Sur leurs corps décharnés exerce sa fureur.
Un vêtement de peaux, ou d'une herbe sauvage
Ajoûte un air terrible aux rides du visage.
Leurs cheveux sur le front confusément épars,
Laissent à peine à l'œil échapper des regards.
D'un vieux ami, d'un frere ils craignent les approches,
Et leur accueil est triste encor plus que les roches.

La molle oisiveté trouve-t-elle un moment
Pour répandre sur eux son engourdissement?

De leurs noires ſueurs tous les jours abreuvée,
Par ces pieux Héros la terre eſt cultivée.
Le verd ozier, les joncs de leurs mains façonnés,
Par la peur du repos au feu ſont condamnés.
Tantôt près d'une Croix dans une humble poſture,
Ils rempliſſent leur temps d'une utile lecture.
Appuyez ſur un tronc, au milieu des forêts,
Ils révérent tantôt les éternels décrets :
Ils s'occupent ſouvent, dans leur grote profonde
Du plaiſir peu connu d'être oubliés du monde :
Souvent du haut d'un roc qui ſe perd dans les cieux,
Ils jettent ſur la terre un regard curieux,
Et rougiſſent pour nous des pitoyables ſcènes,
Que donnent ſi loin d'eux les paſſions humaines.
Combien de fois vont-ils ſur le bord d'un ruiſſeau,
Méditer que leurs jours s'écoulent comme l'eau ?
Les myſtères divins, les divines louanges
Raſſemblent quelquefois tous ces viſibles Anges :
On ſe nourrit de Dieu : l'on chante ſes grandeurs.
Quelle foi ! quel reſpect ! quelles vives ardeurs !
D'un zéle mutuel ils s'embraſent l'un l'autre :
On n'eſt plus ſolitaire, on eſt alors apôtre :
Mais bien-tôt ſous leurs toits leur chere auſtérité
Les rappelle, & pour Dieu, Dieu lui-même eſt quitté.
Ils le trouvent par-tout. Cette fleur qui s'entr'ouvre,
Cet oiſeau qui gazouille à leur foi le découvre.
Ceux-ci livrent leur vie aux outrages de l'air :
Ceux-là roulent leurs corps ſur des pointes de fer.
Le tiſſu meurtriſſant d'un énorme cilice,
A poils enſanglantés ſur les uns ſe hériſſe.
Les autres, de leurs pleurs arroſent leur priſon ;
Tous joignent le long jeûne à la longue oraiſon.
Leurs mets ſont quelques fruits que l'eau ſeule aſſaiſonne.
Leur lit eſt le rocher qu'un vil chaume couronne.
Une veille ſuit l'autre, & jamais le ſoleil
Ne ſurprit leur ferveur dans les bras du ſommeil.

Mondains ; nous les plaignons : hélas ! c'est nous
qu'ils plaignent :
Le monde nous maîtrise, & sur le monde ils régnent.
Tout manque à nos besoins, & rien à leurs désirs.
Leurs peines valent mieux que les plus doux plaisirs.
Leurs peines ? En ont-ils ? Des célestes délices,
Dans une chair mortelle ils goûtent les prémices.
Souvent même, souvent des prodiges font voir
Combien Dieu les protége, & quel est leur pouvoir.
Osez leur insulter, Démons, ils vous confondent.
L'eau tarit : les rochers pour eux en eau se fondent.
D'un pain miraculeux les nourrit un corbeau.
Les lions en pleurant leur creusent le tombeau.
La foi vient implorer * leur sang & leurs oracles :
Je ne suis point jaloux, Seigneur, de leurs miracles,
Je le suis de leur vie & de leur saint trépas.
La mort s'offre à leurs yeux avec tous ses appas.
Embrassant leur Sauveur, ils meurent sur la cendre,
Et pour les recevoir le ciel semble descendre.
Ah ! déserts, ah ! jadis je vous trouvois affreux,
Je vous craignois : hélas ! je craignois d'être heureux.

Par le P. Cleric, Jésuite.

LES ANACHORÈTES.

POËME.

Quand pourrai-je, emporté sur une aîle rapide,
Loin du monde ennemi, trouver la paix solide ?
Trésor, que l'Esprit saint cacha dans les déserts,
Que ton image au moins renaisse dans mes vers.

---

* *Les Solitaires sortoient du désert pour aller à Alexandrie soutenir la foi de Nicée aux dépens même de leur vie.*

De l'immortel Epoux la tendre & chaste Epouse,
Du bonheur des Chrétiens si saintement jalouse,
Mere qui les enfante avec tant de douleurs,
Du pied de ses autels qu'elle arrosoit de pleurs,
Jusqu'au trône où de Dieu la majesté réside,
S'éléve d'un prompt vol : l'espérance la guide,
Et l'amour la soutient, éclairé par la foi.

Grand Dieu, connois l'Eglise, écoute, & réponds moi.
L'ennemi s'est glissé dans ton saint héritage,
De moment en moment s'augmente le ravage :
Je vois contre mon sein s'élever mes enfans,
La mollesse amener les vices triomphans,
L'orgueil & l'avarice ouvrir la porte aux crimes,
L'Erreur, monstre sorti des ténébreux abîmes,
Prête à saper l'autel jusqu'en ses fondemens.
O siécle plus heureux ; ô siécle des tourmens,
Où je vis les Chrétiens si forts de leur foiblesse,
Humbles dans la grandeur, pauvres dans la richesse,
Tourner pour le salut, tout obstacle en secours !
La paix, plus dangereuse aux vertus de nos jours,
Hélas ! a tes bienfaits rend ton peuple rébelle.
Ah ! grand Dieu, s'il le faut pour ranimer le zèle,
Présente à l'Univers des exemples nouveaux,
Fais encor des Martyrs, rends-nous nos premiers maux.

Le Dieu qui pour l'Eglise avoit donné sa vie,
Applaudit aux transports dont il la voit saisie,
Lui jette ces regards amoureux & divins,
Eternel aliment du feu des Chérubins.

Ma fille, il renaîtra des Martyrs pour ma gloire ;
Le sang ne sera pas le sceau de leur victoire :
Un jour, un seul instant couronnoit les premiers,
Et ceux-ci combattront des siécles tous entiers.

Le monde, qu'ils fuiront, ne pourra plus leur nuire :
Le monde, qu'ils fuiront, par eux pourra s'instruire :
L'odeur de leurs vertus va s'étendre en tous lieux,
Purifier la terre, & monter jusqu'aux cieux.

Le soufle, dont jadis il anima l'argile,
Fait un nouveau prodige aussi prompt, plus fertile.
Volez, fille du Ciel, volez ; fendez les airs,
Et de l'Egypte enfin pénétrez les déserts.

La d'arides rochers aux cieux portent leurs cimes;
Là, des sables brulans couvrent d'affreux abîmes:
La soif, pour s'étancher, cherche en vain des ruisseaux.
Les arbres, s'il en est, sont des troncs sans rameaux.
De ces antres obscurs, de ces tombeaux qui s'ouvrent,
Quels spectres animés sortent & se découvrent ?
Mais sur leurs fronts brulés, à travers leur pâleur,
De quels divins rayons éclate la splendeur !
De quels tendres concerts résonnent ces retraites ?
Grand Dieu, ta voix a-t-elle éveillé les Prophêtes ?
Est-ce Elie, est-ce Jean ici-bas revenus ?
Ce sont leurs successeurs par toi seul soutenus.
Saints ennemis d'eux mêmes, ils se cherchent des peines;
Et vainqueurs de la chair, ils l'accablent de chaînes.
Justes & Pénitens, Martyrs de leur amour,
Leur réveil, leur priere a devancé le jour;
Et le jour les retrouve au bout de sa carrière,
Prosternés, absorbés encor dans la priere.
Quatre âges consumés dans ces pieux tourmens,
Aux yeux d'Hilarion paroîtront des momens.
Emule de l'Apôtre & du feu qui l'embrase,
Un autre Paul vivra dans une longue extase;
Ce mortel songeant moins à vivre qu'à mourir,
Le ciel donne aux oiseaux le soin de le nourrir.

L'Eglise à cet aspect verse des pleurs de joie;
Graces, louange à Dieu, qui vous montra sa voie;

C'eſt lui qui vous choiſit : puiſſe ce Dieu des cœurs,
Donner à vos vertus d'heureux imitateurs !
Elle dit ; & bien-tôt ſur ces rares modèles,
Raſſemble, éléve, inſtruit des troupes de fidèles,
Au milieu des cités tranſporte les déſerts.
Fuyez, plaiſirs, grandeurs, on ſecoura vos fers.
Qu'en vain ce pere en pleurs ou retienne, ou rappelle
Un fils qui ſe dérobe à ſa pitié cruelle.
Des ſermens & des vœux les auguſtes liens
Engagent pour le ciel de nombreux citoyens.
Quel ſurprenant amas de captifs volontaires,
D'hommes vivans enſemble, & toujours ſolitaires !
Le ſexe le plus foible ajoute à leurs efforts ;
Entre le monde & lui met des ramparts plus forts,
Amantes de l'Epoux, ces Vierges ſe conſument ;
Dans leurs auſtérités leurs feux ſacrés s'allument.
Quels exemples pour nous ! Eſt-ce aſſez d'admirer ?
Sont-ils pour nous confondre ou pour nous éclairer ?

Par M. Roi.



DES VICES.

L'ORGUEIL.

ODE.

L'Ange tombe, que de crimes !
Dieu puissant, sois mon appui.
L'Apostat sort des abîmes,
Portant l'enfer avec lui.
Noir Serpent, ses artifices
Vont lui faire des complices,
L'homme partage son sort :
Et par sa fatale audace
Sur lui-même & sur sa race
Assure un droit à la mort.

Je ne vois plus que phantômes,
Que néants ambitieux,
Qu'essains de vivans atomes,
Grossis à leurs propres yeux.
Dans un éternel délire,
Le centre des maux s'admire
Sur le penchant du cercueil.
Superbe au sein de la fange,
Inconcevable mélange
De foiblesses & d'orgueil.

Vous nourrissez son yvresse,
Riches dons du Créateur,
Lumières, valeur, adresse,
Dont il méconnoît l'auteur.

Et si le ciel lui refuse
Ces présens dont il abuse
De l'orgueil brillant appui,
Dans l'or, dans un rang sublime,
Il cherche un titre d'estime
Qu'il ne trouve point en lui....

Vain orgueil, on te voit naître
D'un phantôme de vertu,
Qui te doit une ombre d'être
Dont il paroît revêtu.
Que dis-je ! O désordre extrême !
Il naît de la vertu même
Qu'il empoisonne en naissant,
Tel le fils de la vipere
Perce le flanc de la mere,
Qui l'enfante en périssant.

L'ORGUEIL DE L'HOMME

Confondu par les calamités de 1740.

ODE.

De tout temps sur ses ouvrages,
L'homme a fondé son espoir,
Dans ces fragiles images,
Il contemple son pouvoir.
Son cœur yvre de lui-même
Brave la vertu suprême,
Unique appui de son bras;
Seigneur, confonds sa malice,
Retire ta main propice,
Tes bienfaits font des ingrats.

Ainsi, monstre détestable,
L'homme avale ton poison :
Orgueil, ton soufle coupable
A corrompu la raison.
Ton germe avec la lumière
Né de la race premiere,
Dans un seul nous frappa tous;
Rebelle dès sa naissance,
Contre l'immortelle Essence,
Il porte des yeux jaloux.

Qu'assis, dit il, sur la nue,
L'Eternel commande aux cieux,
Et de leur route inconnue
Cache le fil à mes yeux :
Leur influence féconde
Enrichit la terre & l'onde,
Pour mes besoins, mes plaisirs;
Et les biens que j'en retire
Me consolent d'un empire
Qu'il refuse à mes désirs.

De sa grandeur qu'on nous prône,
Qu'il vante moins les effets;
Comme lui, j'occupe un trône,
D'où je dicte mes arrêts :
Je séme au printems, je plante,
Et la terre obéissante
Me prodigue ses trésors :
Jusqu'à ce temps morte, oisive,
Elle attend que je prescrive,
Pour faire agir ses ressorts.

L'élément le plus terrible,
De mes rames suit les loix :
Oui, j'éléve ou rends paisible,
Le sein des mers à mon choix.

Souvent

Souvent la vague irritée
De voir sa course arrêtée,
S'enfle, approche en mugissant;
Je lui marque pour barrière,
Le ciment avec la pierre;
Elle recule en tremblant...

Toi, qui de ce cœur farouche,
Grand Dieu, connois la hauteur,
Des blasphêmes de sa bouche
Punis la coupable horreur.
Venge-toi.... l'onde rapide [1]
Couvre la masse solide
Sur qui j'appuyois mes pas;
Et sur le lion céleste
Le sagittaire funeste
Vient répandre ses frimats [2].

Tu te tais, homme superbe,
Tes projets sont confondus!
Vois mourir le pampre & l'herbe
Sous des glaçons imprévus [3].
Le Seigneur se léve, ordonne,
Une seule nuit moissonne
Tout l'espoir de tes celliers.
En apparence fertile,
L'épi d'un chaume inutile
Embarrasse tes greniers.... [4].

---

[1] *Le Débordement arrivé en Décembre* 1739.

[2] *Au mois de Juillet* 1740, *les froids étoient encore très-piquans.*

[3] *Les vignes furent gelées à la mi-Septembre.*

[4] *Les bleds, quoique très-beaux en apparence, ne produisirent rien.*

LE MÉPRIS DE CE QUI FLATTE le plus l'orgueil est la source de la tranquillité.

INSECTES rampans que nous sommes,
Est-il pour nous quelque grandeur ?
Les plus nobles objets des vœux des plus grands hommes
Méritent-ils de toucher notre cœur ?
De la passion qui l'anime,
Que l'Ambitieux dévoré,
Du rang dont il est enyvré,
Soit la malheureuse victime;
Que sous le faix du travail abattu,
Ignorant les douceurs d'un bonheur véritable,
Il préfere l'éclat d'un pouvoir qui l'accable,
Au solide repos que donne la vertu.
Qu'un Riche fastueux, nageant dans l'abondance,
Dont le démon de l'or comble ses favoris,
Méprise titres & naissance,
Et par l'éclat de la dépense,
Juge de tout, & mette à tout le prix;
Tandis qu'au sein de l'indigence
Le pauvre lui rend ses mépris
Au centuple de l'opulence
Dont son lâche cœur est épris.
Que le Magistrat se condamne
A débrouiller avec ennui,
Les pénibles détours de la noire chicane;
Et sous des sacs enseveli,
Prêtant à Thémis son organe,
Qu'il travaille sans cesse, & meure dans l'oubli.
Que se nourrissant de fumée,

Poëtes, Sçavans, & Guerriers,
Perdent leurs plus beaux ans à cueillir des lauriers
D'une équivoque renommée ;
Et qu'au frivole espoir d'un brillant avenir,
Ils consacrent des jours destinés à joüir.
Je plains l'erreur qui les égare ;
Vers le bonheur en vain ils dirigent leurs pas,
Ils placent ce bonheur si rare
Dans de faux biens dont il ne dépend pas.
Heureux seul, ou plutôt moins malheureux est l'homme,
Qui de ces objets qu'on renomme,
Connoissant l'éclat passager,
Sur la terre vit étranger :
Dans l'obscurité volontaire,
Il trouve un rempart salutaire,
Où nul trait ne peut le frapper ;
Des honneurs dont l'orgueil croit qu'on s'immortalise,
Nul désir ne le tyrannise ;
Il dédaigne d'y parvenir,
Plus grand de posséder un cœur qui les méprise,
Que d'avoir sçu les obtenir.
Vraiment libre, à lui seul comptable,
Il a de tout vain préjugé
Secoué le joug méprisable,
Et de ses liens dégagé,
Est entré dans les droits de l'Etre raisonnable :
De devoirs, de soucis il se voit déchargé.
Loin qu'un luxe élégant s'applique
A multiplier ses besoins,
Il sçait au nécessaire unique
Borner ses talens & ses soins.
Dans sa pauvreté vraiment riche,
Il moissonne en toute saison,
Sur un champ que laissoit en friche
L'égarement de sa raison....

L'AVARICE.

ODE.

O Temps heureux ! siécles tranquilles!
Où les humains chéris des cieux,
Ne sentoient dans leurs cœurs dociles,
Aucuns troubles séditieux :
Différens de ce que nous sommes,
Lors les hommes amis des hommes,
Ne devoient rien au frein des loix ;
La terre libre & sans partage,
Ne formoit qu'un vaste héritage,
Où leurs besoins faisoient leurs droits.

Si dans leurs entrailles brûlantes
La soif allumoit ses ardeurs,
Des sources pures & brillantes
Tempéroient leurs vives chaleurs ;
Par-tout sans travail, sans fatigue,
Une Providence prodigue
Remplissoit leurs justes desirs ;
Et ces foiblesses nécessaires,
Qui font aujourd'hui nos miseres,
N'étoient pour eux que des plaisirs.

La nature chez nous éteinte
Par d'homicides voluptés,
N'émouvoit point alors l'atteinte
De ces tristes infirmités,
Qui par des tortures cruelles,
Nous dérobant quelques parcelles

De nos membres défigurés,
Semblent dans notre corps débile,
Où leur poison lent se distile,
Apporter la mort par dégrés.

L'Univers change : pour sa perte
L'homme hélas ! trop industrieux,
Au sein de la terre entr'ouverte,
Porte ses regards curieux.
Et ces mortels [1] qui loin des vices
Goûtoient d'ineffables délices,
Yvres d'un espoir suborneur,
Tirent d'une main criminelle
L'or que la Sagesse éternelle
Ne cachoit que pour leur bonheur.

Terrible image ! affreux contraste !
Sont-ce des hommes que je vois ?
L'un dans l'abondance & le faste
S'endort sous de superbes toits ;
L'autre, qui vainement l'implore
Dans le besoin qui le dévore,
Ronge ses languissantes mains ;
Prodigieuse différence
De voluptés ou de souffrance,
Que l'or met entre les humains !

Le désespoir, pere du crime,
Naît de cette inégalité ;
Le foible qu'un plus fort opprime,
Au vol est bien-tôt excité ;

---

[1] *Et ces mortels, qui des dieux mêmes Goûtoient les délices suprêmes.*

L'audace aiguise un fer [1] avare
Que la cupidité barbare
Si souvent tourne contre nous :
Et la trahison plus timide,
A l'aide d'un suc parricide,
Porte ses invisibles coups....

Du suprême [2] Arbitre du monde
J'adore les justes décrets ;
Le Ciel, sans que la foudre gronde ;
Nous frappe par des coups secrets ;
Souvent la vengeance suprême
Fait germer dans le crime même
Les châtimens du criminel ;
Pour l'avare, maître servile,
D'un bien qu'il se rend inutile ;
L'or n'est qu'un supplice éternel.

Par Melle BOULARD *de Nantes.*

ODE MORALE.

ADORATEUR d'un bien fragile,
Dupes d'un cœur ambitieux,
Jusques à quand un peu d'argile
Charmera-t-il nos foibles yeux ?

---

[1] *L'audace aiguise un fer barbare*
Que des entrailles du Tenare,
Mégere apporta parmi nous.

[2] *Souverains Arbitres du monde ;*
J'adore vos justes décrets ;

L'amour d'une fauſſe richeſſe
Nous dérobera-t-il ſans ceſſe
Les momens que nous nous devons?
Quelle aveugle ardeur nous enyvre?
Toujours nous entaſſons pour vivre;
Hélas! jamais nous ne vivons.

Le ſang qui coule dans nos veines
Eſt-il le ſang de ces mortels,
Qui libres des grandeurs humaines,
N'aimoient l'or que pour les autels?
A Dieu ſeul ils rendoient hommage;
Les bornes de leur héritage
Furent celles de leurs deſirs;
Et ſous un toit couvert de chaume
Leur vertu trouvant un royaume,
Fit leurs tréſors & leurs plaiſirs.

Rien ne manquoit dans l'indigence
A leur ſage frugalité;
Et dans les bras de l'abondance,
Tout manque à notre avidité.
Les grains de l'ardente Libye,
Les fruits de l'heureuſe Arabie
N'aſſouviroient pas notre faim;
Et quand les flots dorés du Tage
Nous feroient un riche breuvage,
La ſoif nous brûleroit le ſein.

Dans quelles fatigues nous jette
L'eſpoir d'un bonheur apparent!
Par quels maux eſt-ce qu'on achette
Un malheur encore plus grand?
Pour une brillante fumée
Le guerrier va dans une armée

Sacrifier un doux repos :
Pour réussir rien ne nous coute,
Et le crime est souvent la route
Par où s'élévent les héros.

Le Sçavant pour un gain sordide
Sur ses livres sue & pâlit.
Le Partisan toujours avide,
Dans son bureau s'enfévelit.
L'Orateur vendant sa colere,
Epouse une haine étrangere.
Le Marchand traverse les mers :
Et passant dans un autre monde,
Cherche une plage plus féconde,
Cachée au bout de l'univers.

Métal funeste, or haïssable ;
Toi que Dieu sous les plus hauts monts
D'une main sage & respectable
Renferme en des antres profonds,
Idole & tyran de la terre,
Pourquoi nous apporter la guerre
Du voisinage de l'enfer ?
Malgré l'éclat qui t'environne
Et les noms pompeux qu'on te donne,
Je t'abhorre plus que le fer.

Tu romps les amours les plus tendres :
Tu nous livres aux vains flatteurs :
Tu réduis les villes en cendres :
Tu soutiens les usurpateurs :
Tu fournis des armes fatales
Aux passions les plus brutales
Des Souverains & des Sujets.
De leurs crimes fruit & complice ;
Seul tu renfermes la malice
De leurs sacriléges projets.

Tu peux donner des diadêmes,
Armer des bataillons nombreux,
Former d'utiles stratagêmes;
Mais peux-tu faire des heureux?
O! si les grands à notre vue
Offroient leur ame toute nue,
Quel trouble n'y verrions-nous pas?
Moins s'agitent les mers du pole,
Quand les fougueux enfans d'Eole
En font le champ de leurs combats.

Mécontens, ils n'osent se plaindre;
Leurs plaisirs mêmes sont contraints;
Obligés de se faire craindre,
Ils ne voudroient pas être craints:
Leurs biens, leur mérite, leur vie,
Sont les victimes de l'envie.
Les soins volent sous leurs lambris;
Leur majesté les importune:
Toujours en butte à la fortune,
Ils n'ont de grandeur qu'à ce prix.

Pour eux fixe-t-elle sa roue?
Bien-tôt contre les sombres bords,
Leur superbe puissance échoue;
Ils sont ravis à leurs trésors.
De leurs palais, de leurs portiques,
De tant de titres magnifiques,
Que reste-t-il à leur orgueil?
Un désespoir qui les accable,
Un héritier impitoyable,
L'éternel oubli du cercueil.

Par le P. Cleric, Jésuite.

LA VOLUPTÉ.

ODE.

AUSSI funeste qu'infâme,
La volupté nous séduit,
Son poison abrutit l'ame
De l'insensé qui la suit.
Les provinces ravagées,
Et les villes saccagées
Doivent leurs maux à ses traits;
Toujours elle se signale
Par une suite fatale
De malheurs ou de forfaits.

DANS quels ténébreux abîmes,
Son délire impétueux
Entraîne-t-il les victimes
De ses redoutables feux?
Son ardeur enchanteresse
Sçait renverser la sagesse,
Sçait corrompre l'équité;
Et ces vertus étouffées
Ne sont plus que les trophées
D'une aveugle volupté.

DE son imprudente fille [1],
Jacob pleure le malheur:
L'amour flétrit sa famille:
Sichem, quelle est ta fureur!

[1] *Dina enlevée par Sichem.*

Mais une main implacable
Éteint dans ton sang coupable
Ton aveugle emportement,
Et sans partager ton crime,
Ton peuple, triste victime,
Partage ton châtiment.

CET homme [1], que le Ciel même,
De sa force avoit armé,
Périt; & par ce qu'il aime,
Je vois son malheur tramé.
Un grand Roi [2] devient perfide,
L'adultere à l'homicide
Fraie un chemin dans son cœur.
L'amour par la main du Sage [3]
Encense le fol ouvrage
Du mensonge & de l'erreur.

MAIS quel sang vois-je répandre,
Dans ce festin meurtrier?
La vertu pour le défendre
N'est plus qu'un vain bouclier.
D'un Roi [4] l'aveugle injustice
L'ose immoler au caprice
D'une impudique beauté.
L'amour devenu son maître,
Le contraint à méconnoître
Toute autre divinité.

---

[1] *Sanson.* [2] *David.* [3] *Salomon.* [4] *Hérode.*



LE RENONCEMENT

AUX VOLUPTÉS.

Monologue de Polyeucte dans la prison.

SOURCE délicieuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, trompeuses voluptés?
Honteux attachement de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre;
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En un moment tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

AINSI n'espérez pas que pour vous je soupire:
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans:
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les Grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

SAINTES douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les ames possédées,
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup & donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstans ;
Et l'heureux trépas que j'attens,
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

Par M. CORNEILLE.

STANCES.

Sur la vanité du repentir dans la vieillesse.

JE ne le sçai que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la Nature ardente, échauffant nos desirs,
Nous rend si propres aux plaisirs,
Il est mal-aisé d'être sage.
Cependant malgré tant d'attraits,
On ne le peut trop dire & le faire connoître,
C'est dans ce tems-là qu'il faut l'être,
Où l'on court grand danger de ne l'être jamais.

IL n'est pas vrai que la vieillesse
Ramène chez nous le bon sens :
Ce que l'on y voit de sagesse,
N'est que l'effet de sa foiblesse,
Qui rend ses desirs impuissans.
En vain elle paroît renoncer aux délices,
Qui firent autrefois son crime ou son erreur ;
Rendez à tous ses sens leur premiere vigueur,
Vous verrez aussi-tôt revivre tous ses vices.

C'est à tort qu'un vieux débauché,
Sur quelques vains regrets fonde son espérance,
Ce remors dont il est touché,
N'est qu'une fausse pénitence,
Qui, sans expier son offence,
Ne sert qu'à punir son péché.

Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
Pour les crimes qu'il a commis,
Qui sçait s'il se repent des plaisirs qu'il a pris,
Ou s'il regrette ceux qu'il ne sçauroit plus prendre?

Le pécheur, qui tranquillement
Attend à revenir de son égarement,
Qu'il soit au bout de sa carrière,
Se trompe malheureusement :
C'est une grace singulière,
Que Dieu ne fait que rarement.

Par M. Pavillon.

L'ENVIE.

ÉPITRE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sçait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous, dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'*Envie*.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie ;

De ses armes toujours prompt à se déchirer,
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer.

Quelle étoit la raison du Magistrat perfide,
Qui vouloit en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
Je suis las, disoit-il, de l'entendre louer.
J'ai vû des Courtisans, yvres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui,
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce Héros eut raison, quand, cherchant les batailles,
Il disoit à Louis : *Je ne crains que Versailles* :
Contre vos ennemis je marche sans effroi,
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc en proie !
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous ! qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien regner qu'en étranglant leurs freres ? . . .
La gloire d'un rival vient-elle m'outrager ?
C'est en le surpassant que je dois m'en venger....
C'est ainsi qu'un grand cœur se venge d'un grand homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome :
De Perrault dans le Louvre il vit l'heureux dessein ;
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite, il se peint dans ces traits ;

C'eſt ainſi qu'en ſon ame on conſerve la paix.
Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même!
Je n'ai point d'ennemis; j'ai des rivaux que j'aime;
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élévent enſemble;
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un pour l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer en ſiflant des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Par M. DE VOLTAIRE.

L'ENVIE.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux.

OUI: je la reconnois: c'eſt l'implacable envie,
Qui pour exécuter ſes projets odieux,
Sort de cet antre inſidieux,
De Mégère ou plutôt de tout l'enfer ſuivie.
Son viſage hideux, livide, décharné,
La pâleur de ſon front de ſerpens couronné,
Des fureurs de ſon cœur m'offrent l'horrible image;
Déja l'air eſt ſouillé de ſon ſoufle pervers.
Ciel, ſi tu n'enchaînes ſa rage,
Elle va de forfaits inonder l'univers.

Je frémis : quel objet de l'affreuse immortelle
Ranime tout-à-coup les transports furieux !
Le mérite a frappé ses yeux.
Le mérite, grands dieux ! quel spectacle pour elle !
Soudain d'un trait fatal son cœur est pénétré :
De quel dépit jaloux le vois-je dévoré !
Quels soupirs forcenés échappent de sa bouche !
Ses serpens hérissés se gonflent de venin,
Dans son regard sombre & farouche
Je lis le désespoir renfermé dans son sein.

Vertus, talens, bonheur, dans sa fureur extrême,
Le monstre à vous poursuivre est sans cesse occupé.
De votre gloire trop frappé,
A vous anéantir il met son bien suprême.
Quoi ! sur vous à ses yeux tous les yeux sont fixés !
Par-tout où le jour brille il vous voit encensés !
Ah ! l'enfer à son cœur offre moins de supplices.
Et cet affreux séjour de tourmens rassemblés,
Lui seroit un lieu de délices
S'il pouvoit n'y point voir l'éclat dont vous brillez.

Des illustres mortels, d'un œil impitoyable
Je la vois observer toutes les actions.
Leurs moindres inattentions
Deviennent des forfaits pour ce juge implacable.
Elle empoisonne tout, & ne pardonne rien,
Exagère le mal & rabaisse le bien.
Le bien ! c'est lui sur-tout dont l'aspect la déchire.
Et son cœur agité par les jaloux accès
Que l'orgueil frémissant inspire,
Pardonneroit plutôt cent crimes qu'un succès.

Réduite à se cacher avec un soin extrême,
L'Euménide voudroit d'un masque spécieux
Se couvrir à ses propres yeux ;
Elle craint de se voir & rougit d'elle-même.

Lâche, elle aime à frapper sans éclat & sans bruit:
C'est toujours à l'abri des voiles de la nuit
Que sa tremblante main lance son dard perfide;
Et son cœur malheureux est toujours partagé
Entre la rage qui le guide
Et l'effroi du grand jour dont il est assiégé.

Je vois, fille d'enfer, tes coupables ministres,
L'artifice odieux, l'infâme trahison
Semant sourdement son poison,
Ajouter leurs noirceurs à tes forfaits sinistres.
Je te vois du mérite occupée à regret,
L'encenser en public, le noircir en secret,
T'armer pour l'accabler d'une double imposture;
Et s'il a jamais lieu de craindre un trait obscur,
C'est lorsque ta bouche parjure
A l'hommage public joint son hommage impur.

Mais que tu caches mal le trouble qui t'agite!
Que ces dehors plâtrés déguisent mal ton cœur!
A travers un calme imposteur
Je vois les maux qu'il sent, les forfaits qu'il médite.
Quand ta bouche prononce un éloge glacé,
Quand tu feins d'approuver par un souris forcé,
Je te vois dévorer & tes pleurs & ta rage.
Elle perce à travers ton maintien concerté.
Ta contrainte grossit l'orage,
Moins dangereux cent fois s'il avoit éclaté.

Le ciel qui sçait au crime égaler le supplice,
Et qui juge & témoin de tous tes attentats,
Semble ne s'en offenser pas:
Ce ciel pour châtiment te laisse ta malice.
Des plus mortels ennuis sans relâche assiégé,
Ton cœur est un vautour par lui-même rongé.
Le tranquille sommeil fuit loin de ta paupière,
A l'aspect de ta joie on t'entend soupirer;

Tremblante, tu fuis la lumière,
Et pour comble de maux n'oses les déplorer.

Mais je vois rire enfin l'Euménide implacable.
Tremblez, talens, vertus, rien ne suspend ses pleurs
Que vos fautes ou vos malheurs.
Ah ! plus que sa fureur sa joie est redoutable ;
Votre gloire un moment auroit pû s'éclipser !
Un instant de vertige auroit pû la blesser !
Je frissonne pour vous... mais le monstre se trouble.
Le prestige est détruit, & prompt à vous venger
Votre éclat vainqueur qui redouble
Dans son premier enfer vient de la replonger.

N'espérez point pourtant que sa haine se lasse,
Ce n'est qu'en méritant le mépris des humains
Qu'on échappe à ses traits malins :
La seule obscurité près d'elle trouve grace.
Elle est, comme la gloire, attachée à vos pas.
C'est un arrêt des Cieux : ne vous en plaignez pas.
Sa censure est un frein, & sa haine un hommage ;
Et je vois un malheur plus à craindre pour vous
Que les noirs accès de sa rage :
C'est de n'exciter plus son désespoir jaloux.

LA COLÈRE.

ODE.

Peuples, dont un instinct sauvage
Règle les sentimens pervers,
Et dont notre orgueilleux rivage
Est séparé par tant de mers :
Vous chez qui l'homme impitoyable
Du corps fumant de son semblable
Se fait de monstrueux festins ;

De vos forfaits, peuples impies;
On voit les fidèles copies
Dans vos divorces intestins.

Mais quelle voix audacieuse
Éclate en discours menaçans!
Quelle langue malicieuse
Exerce ici ses traits perçans?
Lâches auteurs de ces tempêtes,
Craignez d'attirer sur vos têtes
Les rigueurs du courroux divin.
Faites céder à sa clémence
L'ardent amour de la vengeance,
Hommes, ayez un cœur humain.

Ainsi donc cédant à la force
Du plus exécrable poison,
Vous faites un honteux divorce
Avec votre propre raison.
Malheureux! prenez pour modèles
Les colombes, les tourterelles,
Qu'un tendre amour unit toujours;
Ou bien dans quelque affreux bocage
Allez écouter le langage
Des loups, des tigres & des ours.

Vous, muses, allez les premières
Vers ces animaux ravissans,
Et daignez de quelques lumières
Eclairer leurs aveugles sens.
Instruits de nos mœurs intraitables,
De cent reproches équitables,
Ils sçauront bien-tôt nous combler;
Plus épouvantés de connoître,
L'orgueilleux qui se dit leur maître,
Qu'envieux de lui ressembler.

DES VERTUS.

LA FOI.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1683.

IL est permis à notre audace
De mesurer le vaste cours
Du bel astre, pere des jours,
Et tout ce que le ciel embrasse.
Nous pouvons prévoir les instans,
Où de ses flambeaux éclatans
Les clartés seront obscurcies.
Nous semblons les assujettir
A de sçavantes prophéties
Qu'ils n'osent jamais démentir.

EN VAIN la jalouse Nature
Cache ses ressorts délicats,
Et ces accords & ces combats,
Qui du monde font la structure;
L'art opiniâtre & subtil,
De ses détours suivant le fil,
La force à se laisser connoître;
Plus entreprenant quelquefois,
De sujet il devient le maître,
Et lui fait de nouvelles loix.

Mais des ténébres respectables
Enferment la Divinité.
Majestueuse obscurité,
Vos secrets sont impénétrables.
Nos yeux sont seulement frappés
Par quelques rayons échappés
A travers une épaisse nue :
Mais, Seigneur, lorsque tu nous fuis,
Ta voix en tous lieux entendue,
Nous dit : *Je suis celui qui suis.*

Au-dessus du cours des étoiles
Est un séjour resplendissant,
Où porté par le Tout-puissant,
Un seul mortel l'à vu sans voiles.
Mais ébloui plus qu'éclairé;
Son œil n'étoit pas préparé
A soutenir ce grand spectacle;
Ce vaste, ce sublime esprit,
Trouvant en lui-même un obstacle,
Admira plus qu'il ne comprit.

Raison, orgueilleuse puissance,
Qui parcours les cieux & les mers,
Exerçant sur tout l'univers,
L'empire de l'intelligence;
Si ton vol alloit s'élevant,
Jusqu'au trône du Dieu vivant,
Que ta chute seroit terrible !
Là, repousseroit tes efforts
Cette même main invisible
Qui retient la mer dans ses bords.

Quel objet nouveau j'envisage!
Un aveugle qui se conduit
Au milieu d'une obscure nuit,
Et se fait aux cieux un passage.

Ceux qui le ſuivent, ſur les yeux
Ont un bandeau myſtérieux ;
Ils ſçavent tout ce qu'ils ignorent,
Et ſans crainte de s'égarer
Dans ces ténébres qu'ils adorent,
Ils s'en ſervent pour s'éclairer.

La divine magnificence
De ſes dons verſe le torrent
Sur le bienheureux ignorant
Qui ſe confie en ſa puiſſance.
Si le Maître abſolu des cœurs,
Par de prophétiques fureurs
Veut faire annoncer ſes oracles ;
C'eſt la bouche de l'humble Foi,
Digne inſtrument de ſes miracles
Qu'il choiſit pour ce noble emploi.

Montagnes, malgré votre maſſe,
Et vos ſolides fondemens,
La Foi par ſes commandemens
Vous contraint de changer de place:
Mer, pour ouvrir ton vaſte ſein,
Si le fidéle étend ſa main,
Ce léger ſignal peut ſuffire.
Des Elus Dieu comblant les vœux,
Leur donne un ſouverain empire
Sur ce qu'il n'a fait que pour eux.

Au ſortir de ces lieux funeſtes,
La Foi doit enfin nous laiſſer ;
C'eſt alors que doivent ceſſer
Toutes les énigmes céleſtes.
Les voiles épais tomberont,
Tout-à-coup s'évanouiront

Et la figure & le symbole,
Pour exécuter son traité,
La foi dégageant sa parole,
Nous livrera la vérité.

Quand feras-tu notre partage!
Quand serons-nous tes citoyens!
O Ciel qui nous promets des biens
Dont nul autre bien n'est l'image!
Notre ame avec ravissement,
Doit contempler avidement
Le Dieu que nous aurons sçu croire;
Et dans cet éclat sans pareil,
Notre œil fixe verra sa gloire,
Comme l'aigle voit le soleil.

Par Melle BERNARD.

LA FOI,

Véritable ressource d'un Chrétien affligé,

ODE.

AH! c'est trop de malheurs: ma fermeté succombe,
Le sort contre moi seul semble épuiser ses traits:
Le vent ne se déchaîne & la grêle ne tombe
Que pour ravager mes guérets.
Tour-à-tour les revers se partagent ma vie:
Mes amis m'ont trahi; l'injuste & noire envie
Peint mon nom d'affreuses couleurs.
Pour me perdre, un ingrat de mes bienfaits abuse,
Et le temps même me refuse
D'adoucir mes longues douleurs.

SOUTIENS-

Soutiens-moi, le destin a juré ma ruine;
Zénon [1], à ta sagesse aurai-je en vain recours?
Mais quoi! quand le barbare à m'accabler s'obstine,
Dois-je mendier ton secours?
Que peuvent tes leçons, pere du Stoïcisme?
Elles enflent le cœur; c'est au Christianisme
Qu'il appartient de le calmer.
Sans me rendre sensible aux misères humaines,
Ma foi plus vive dans mes peines,
Peut même me les faire aimer.

Je l'avois oubliée: ô scandaleux blasphême!
De mes nombreux malheurs j'accusois le destin:
Le destin n'est qu'un nom. Dieu m'afflige, oui, Dieu même
Appesantit sur moi sa main.
Sans son ordre un cheveu tombe-t-il de nos têtes?
N'est-ce pas au Très-Haut qui commande aux tempêtes,
De troubler la terre & les mers?
Mes biens étoient ses dons, il a pu les reprendre:
Voudrois-je seul ne pas dépendre
Du Créateur de l'univers?

Mon ame reconnoît ton souverain domaine,
Seigneur, mais dans mes maux je cherche ta bonté:
Qu'est-elle devenue? Et seroit-ce ta haine
Qui me livre à l'adversité?
Ta haine! non grand Dieu, c'est ta seule tendresse:
Elle ne permet pas qu'une fatale ivresse
Endorme ceux que tu chéris.
Ton bras va les frapper jusques dans leurs retraites,
Tu m'aimes puisque tu me traites
Comme tes plus chers favoris.

Que dis-je? en me frappant, ton amour me ménage.
Les flots d'un plomb fondu coulent-ils dans mon sein?
Déchire-t-on mon corps? Suis-je en proie à la rage

---

[1] *Auteur du Stoïcisme.*

D'un tygre irrité par la faim ?
Non, non, Rome & ses dieux ne nous font plus la gu
Seigneur, le sang chrétien n'inonde plus la terre,
Il coute peu de t'honorer.
Et je murmure, hélas ! ces enfans & ces femmes,
Qui te bénissoient dans les flammes,
M'ont-ils appris à murmurer ?

Murmures, taisez-vous : fuyez, vaines allarmes;
Je vois mourir mon Dieu sur un infâme bois.
Son sang coule & se mêle avec les tendres larmes
Dont mes yeux arrosent sa croix.
Au pied de cette croix, Seigneur, tout me console,
Tes épines, tes cloux ... un Dieu pour moi s'immole,
Et j'oserois me plaindre encor ?
Eh quoi ! pour appaiser la divine colère,
Il expire sur le calvaire,
Et je vivrois sur le Thabor [1] ?

J'aurai donc l'avant-goût des célestes délices !
Ah, malheureux ! l'enfer s'entr'ouvre sous mes pas,
Satan marque ma place, & je vois les supplices
Qu'il prépare à mes attentats.
Qu'ai-je encor fait, grand Dieu, pour expier mes crimes!
L'amour-propre a toujours épargné les victimes
Que mes regrets doivent t'offrir.
Il me faut des revers, & si je dois me plaindre,
Ce n'est que d'avoir pu les craindre
Et de ne pas assez souffrir.

Heureux sont les mortels que le Très-Haut éprouve
Il descend avec eux jusques dans leurs cachots.
Il y suivit Joseph, & Jonas le retrouve
Dans la baleine & sous les flots.

---

[1] *La Montagne où Jesus-Christ fut transfiguré.*

On opprime Israël : Dieu se montre à Moyse,
Et des rives du Nil vers la terre promise
Il conduit les drapeaux Hébreux.
L'ingrate ambition concerte un parricide :
Grand Dieu, contre Absalon perfide
Tu défens David malheureux.

Absalon révolté lui vaut une victoire.
O combien en devrai-je à mes afflictions !
Armé de mes malheurs, je me promets la gloire
De maîtriser mes passions.
Je perds mes protecteurs, sur Dieu seul je me fonde :
Méprisé des mondains, je méprise le monde
Et m'applaudis d'être oublié.
Vous troublez mon repos, plaisirs, je vous déteste :
Et serois-je doux & modeste,
Si je n'étois humilié ?

Les sublimes vertus sont filles des disgraces :
Tous les Saints ont souffert, & malheur au chrétien
Qui jamais ne marchant sur leurs pénibles traces,
Manque d'un Dioclétien.
Rarement les héros se forment dans le calme :
Les tourmens des Martyrs faisoient germer leur palme :
Paul doit sa couronne à ses fers :
Aux brasiers des Romains, Laurent, tu dois la tienne :
Et c'est lorsqu'on lapide Etienne,
Qu'Etienne voit les cieux ouverts.

Les tyrans ne sont plus : daignez m'être fidelles,
Ne m'abandonnez pas, succès desespérans,
Injurieux affronts, injustices cruelles,
Soyez jusqu'au bout mes tyrans.
Vous faites des Martyrs, secondez-moi, j'aspire
A l'immortel honneur d'un précieux martyre ;
Mon sort est encore trop doux.

J'envie à Job ses maux. O pouvoir du Baptême !
L'aurois-je cru que de Job même,
La foi me pût rendre jaloux ?

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON sans la Foi.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1739.

UNE pronfonde nuit couvre le sanctuaire
Où l'Etre Créateur récéle ses décrets :
La suprême Sagesse & l'auguste mystère
Y président à ses décrets.
Mais quel est cet essaim d'orgueilleuses pensées,
Qui des terrestres lieux follement élancées,
Osent, grand Dieu, t'interroger ?
C'est toi, raison, c'est toi qui franchis les limites
Qu'à ton superbe essor l'Eternel a prescrites.
Le verra-t-il sans se venger ?

VA, promène au travers des remords & des crimes,
Les doutes effrénés qui marchent après toi,
Et le compas en main mesure les abîmes
Des hauts mystères de la Foi.
Nul obstacle à tes yeux ne paroît invincible.
Poursuis donc.... Mais tu sens un Etre inaccessible,
Qui déconcerte tes efforts.
Tels les flots mutinés dans les liquides plaines
S'efforcent de briser les invisibles chaînes
Qui les retiennent dans leurs bords,

APPRENDS quel eſt le prix de ta folle ſageſſe :
Dans le conſeil divin ton œil veut pénétrer :
Dieu te ſouffle un eſprit de vertige & d'ivreſſe,
Tu ne ſçais plus que t'égarer.
Des cieux qu'a parcourus ton orgueilleux caprice,
Tu deſcendis aux enfers : l'inflexible juſtice
En éterniſe les horreurs [1].
Et tu viens de ces lieux, fanatique interprête
Affranchir les forfaits d'un joug qui les ſoumette
A de ſalutaires terreurs.

NON, ton activité n'eſt qu'une phrénéſie.
Abandonnant le vrai, tu cours après le faux :
Cent dogmes ſéducteurs, enfans de l'héréſie,
Combattirent ſous tes drapeaux.
Tu te prêtas au cœur, pere de l'Athéïſme,
On t'a vûe élever le trône du Déïſme
Sur les ruines des autels.
Eſt-ce tout ? De ton ſein eſt éclos ce ſyſtême [2],
Où la matière penſe, où tu n'es plus toi-même
Que le jeu des reſſorts mortels.

EH ! qui pourroit compter tes écarts, tes menſonges ?
De tes efforts trompés renaît ton fol eſpoir.
Je te vois enfanter les plus monſtrueux ſonges,
Dans l'ivreſſe d'un faux ſçavoir.
Là, tu te fais de dieux une foule bizarre [3],

---

1 *L'éternité des peines de l'enfer, eſt une de ces vérités qui ont le plus révolté la raiſon, témoin Origene.*

2 *Syſtême des Lettres Philoſophiques & anonimes.*

3 *Les Egyptiens, chez qui on alloit apprendre les ſciences, en ſont une preuve.*

Ici, tu te soumets à l'empire barbare
Du destin qui te met aux fers.
Jusqu'où vont tes erreurs ? Jusqu'au délire même.
Quoi ! le hazard, de l'ordre est l'artisan suprême,
Il est l'ame de l'univers.

Mais quel spectacle encor! que d'attentats célèbres!
Le Lycée [1] emporté par ton coupable orgueil,
Sur l'immense océan des divines ténèbres,
Y roule d'écueil en écueil.
Sur les pas de Platon un peuple entier de sages
Marche, y suit ton essor, & de fameux naufrages
Il couvre cette vaste nuit.
Sans le secours sacré de la Foi qui nous guide,
Qu'es-tu, foible raison ? une lueur perfide,
Qui, sans éclairer, éblouït.

Dans quels égaremens tu t'es précipitée !
Où nous conduit, hélas ! ta superbe clarté ;
Dans le portique altier ta lumière vantée,
N'est qu'une aveugle vanité.
As-tu développé les ressorts, la structure
Des ouvrages divers qu'étale la nature ?
Que de Dédales ignorés !
Vainement ton flambeau te guide dans ces routes:
Tu n'en peux rapporter que problêmes, que doutes,
Par le caprice consacrés.

Des globes lumineux l'inégale carrière,
L'accord des mouvemens que rassemble un ciron,
Le tissu d'une fleur, les nœuds de la matière,
Confondent Hugens & Newton.

---

1. *Jamais la raison n'a paru davantage dans toute sa force naturelle que dans Aristote & Platon: cependant combien d'erreurs dans leur systême par rapport à la Divinité !*

Oſe encor t'étonner qu'à tes pénibles veilles
Echappent de la Foi les ſublimes merveilles:
Dieu les renferme dans ſon ſein.
Sur ſon trône éternel crains de porter ta vue,
Le tonnerre à ſes pieds gronde dans une nue
Pour garder le dépôt divin.

Fiere raiſon, crois-tu que ta foible paupière,
Pût de ces hauts ſecrets ſoutenir la ſplendeur?
Ton Dieu, qui par pitié t'oppoſe une barrière,
T'accableroit de ſa grandeur.
Ces eſprits rayonnans de clartés immortelles,
Proſternés devant lui, ſe couvrent de leurs aîles,
Et toi, tu veux le concevoir?
Toi, qu'il empriſonna dans un cercle d'idées,
Des preſtiges des ſens triſtement obſédées,
Pour te ſoumettre tu veux voir.

Mais que tu ſoutiens mal cet orgueil indocile,
Lorſque les paſſions te préſentent des fers!
Crédule, que fais-tu? Souveraine inutile,
Vile complice, tu les ſers.
Vas, tu ne ſçais t'armer d'une audace rebelle,
Que pour braver le ciel, dont la voix te révéle
Des vérités dignes de toi.
Ton principe, ta fin, ta liberté, ton être:
Quels titres de grandeur! tu ne peux les connoître,
Que par l'oracle de la Foi.

Sa voix a retenti de l'un à l'autre pole,
Les autels des faux dieux croulent de toutes parts:
L'Aréopage croit, & le fier Capitole
Arbore d'humbles étendards.
C'eſt-elle qui ſoutient ſur une mer ſanglante
Le précieux berceau de l'Egliſe naiſſante
Qu'agitent de fougueux Autans.

M iv

Quels rapides progrès, nés des plus grands obstacles!
Quel concours de témoins, de prodiges, d'oracles,
Jettent des rayons éclatans !

Je les vois rejaillir sur les nuages sombres
Dont la Foi se couvroit en descendant des cieux :
Cesse donc d'accuser l'épaisseur de ses ombres,
D'où sort un éclair radieux.
Rappelle ces momens de lumière & de force,
Où tu braves des sens l'impérieuse amorce ;
Momens qui respectent la Foi.
Adore ses objets [1] ; tu ne peux les comprendre.
Balance ses motifs, & consens à te rendre :
Qu'elle soit ta suprême Loi.

Par le P. LOMBARD, Jésuite.

---

[1] *On distingue dans la Foi ses objets & ses motifs. Ses objets sont l'Incarnation, &c ; & c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Ses motifs, sont l'établissement de la Religion, &c ; c'est ce que l'on peut comprendre & que l'on doit examiner.*



LE DÉTACHEMENT
Du monde est le commencement du vrai bonheur.

Epitre à M. l'Abbé DE SAINCTOT, *Conseiller-Clerc au Parlement de Paris.*

Je vous payai toujours d'avance,
Avec quoi? De ce que je pense;
Ce que je pense est tout mon bien:
Mais rien ne manque à qui n'a rien,
Et qui croit à la Providence.
Je pense donc que le plus grand bonheur,
C'est le bonheur d'une ame détachée
Du vain éclat de la grandeur,
Qui sage enfin, & n'étant plus touchée
De ce qui passe en un moment;
Dans une paix humble & profonde,
Méprisant tous les biens du monde,
Est riche de Dieu seulement.

Je pense que le monde entête,
Enivre & séduit la raison;
Que ce n'est qu'en fuyant son dangereux poison,
Que l'on échappe à sa conquête:
Que ses charmes sont enchanteurs,
Et qu'il se rend maître des cœurs,
Par une autorité si grande & si fatale,
Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs,
A moins [1] qu'on ne reçoive avec une ame égale

[1] *Si l'on ne traite avec indifférence égale.*

Ses rudesses & ses douceurs :
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous satisfaire;
Qu'il faut apprendre à mépriser
Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire :
Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser,
Que le mépris qu'on en sçait faire;
Que les graces que fait sa libéralité,
Sont des bonheurs sans consistance,
Et que pour être heureux avec solidité,
Il faut l'être avec innocence.

Je pense qu'il faut vivre avec attention,
Garder son cœur de toute affection
Qui l'embarrasse & qui le lie;
Que quand on pourroit voir ses vices abattus
Sous le poids d'une sainte vie,
On ne doit pas manquer de mettre ses vertus
A l'abri de la modestie :
Qu'au milieu de la sainteté
On doit craindre, mais sans allarmes;
Qu'il faut que cette crainte aide à l'humilité,
A la douceur, à la simplicité;
Et que loin de livrer notre ame
Au sûr péril du désespoir;
Par le secours de l'espérance
Elle sçache exciter notre cœur à prévoir,
Sans affoiblir sa confiance.

Je pense qu'on ne doit jamais trop s'informer
Des secrets de notre grand Maître,
Qu'il faut être sobre à connoître
Et sans mesure pour aimer :
Que pour aller par une route sure,
Au grand pays de l'immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la charité.

Je pense que déja les deux tiers de notre âge
Ont passé dans l'éternité ;
Qu'ils n'ont point encor là de destin arrêté,
Et qu'ils attendent de l'usage
Que nous ferons du temps qui nous reste en partage,
Ou leur malheur ou leur félicité.

Je pense que tout ce qui passe,
Ne veut pas qu'on s'en embarrasse :
Mais je pense que tout mortel
Ne peut trop penser, s'il est sage,
Au poids d'un état éternel,
Où nous conduit le grand voyage
Que par de véritables loix,
Feront également les bergers & les rois.

Songeons donc à notre équipage,
Et prévenons sans nous désespérer,
Le jour qui va bien-tôt s'éteindre :
Quand il est temps, que peut-on craindre ?
Et quand il n'est plus temps, que peut-on espérer ?
Ainsi, foibles comme nous sommes,
Prions de cette voix du cœur,
Qui sans rompre la tête aux hommes,
Se fait entendre du Seigneur.

Par M. le Comte DE LA RIVIERE.



L'ESPÉRANCE
Source de la paix du Chrétien.

ODE couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en 1717.

POUR calmer les maux que j'éprouve,
Je forme d'inutiles vœux :
Et plus je cherche, moins je trouve
Les douceurs d'un repos heureux :
Si mon cœur en est incapable,
Pour ce repos si désirable,
D'où vient l'ardeur de mes souhaits ?
Vain espoir que le ciel nous laisse !
Eh ! que sert d'espérer sans cesse
Un bonheur qu'on n'obtient jamais ?

DES faux biens dont je poursuis l'ombre,
En vain je flatte mes desirs :
Dans mon cœur la tristesse sombre
Naît du sein même des plaisirs.
Les dégoûts, les soins, les allarmes
Ont leur azyle sous les charmes
Où l'erreur me tient attaché ;
Et résistant à qui les chasse,
Tour-à-tour usurpent la place
Du vain bonheur que j'ai cherché.

AINSI dans un désordre extrême,
Où tout s'oppose à mes souhaits,
Ni loin de moi, ni dans moi-même,
Je ne sçaurois trouver la paix.

Grand Dieu, quelle est ma destinée !
De cette vie infortunée
Le sort n'est-il pas en tes mains ?
Permets à mon humble ignorance
D'interroger ta Providence
Sur la conduite des humains.

Satisfaire notre espérance
Par ce repos si souhaité,
Etoit facile à ta puissance
Et naturel à ta bonté.
Quelle raison nous le refuse ?
Crains-tu que l'homme n'en abuse
Au mépris de ta juste Loi ?
Oui, quelque fin qu'il se propose,
Tu veux que son cœur ne repose
Que dans les biens qu'il trouve en toi.

Sitôt que son penchant le lie
Aux objets de ses passions,
En lui, de son Dieu qu'il oublie,
S'effacent les impressions.
Tout l'endort dans cette habitude,
Mais par sa propre inquiétude,
Tu le réveilles chaque jour ;
Et par les dégoûts & les peines,
Tu le dégages de ses chaînes
Pour l'asservir à ton amour.

Heureux dégoûts qui le conduisent
A sa propre félicité,
Des vains objets qui nous séduisent,
A-t-il senti la vanité ?
Il fuit leurs charmes insipides :
Mais de ses desirs plus avides
Quel objet nourrira l'ardeur ?

Noble projet ! vaste espérance !
Il veut remplir d'un être immense
Le vuide immense de son cœur.

Du fond des ténébreux abîmes,
Où l'ont plongé les faux plaisirs,
Alors l'ardeur dont tu l'animes,
S'exhale en ses fréquens soupirs.
Vers tes demeures éternelles,
Son cœur s'éleve sur les aîles
Que lui prête une vive foi.
Et pour s'unir à ta justice,
Romps les barrières que le vice
Osa mettre entre l'homme & toi.

A-t-il surmonté tant d'obstacles ?
Quel changement prodigieux !
Quel nouveau jour ! & quels spectacles
D'étonnement frappent ses yeux !
Dans ta lumière inaccessible
Ta majesté sainte & terrible
A ses regards s'assujettit.
Pour lui de nouveaux mondes naissent:
A ses yeux les temps disparoissent,
Et l'univers s'anéantit.

Dans le conseil de ta Sagesse,
Où par toi-même il est admis,
Il voit le soin qui t'intéresse
Pour le bonheur de tes amis.
Plein d'une tendre confiance,
Il se livre à ta Providence,
Qui pour lui veille chaque jour.
Et sûr de tes faveurs nouvelles,
Repose à l'ombre de tes aîles,
Et dans le sein de ton amour.

Profonde paix, pures délices,
Que le juste seul peut goûter !
Faut-il que vainqueur de ses vices,
Contre eux il doive encor lutter ?
Tu crains que plein de dons si rares,
Dans les faveurs dont tu le pares,
Sa vertu ne trouve un écueil :
Et par un moyen salutaire
Du contrepoids de sa misère,
Tu veux balancer son orgueil.

Ainsi ta sagesse suprême,
Grand Dieu, veillant sur ses travaux,
Du sein de sa misère même,
Tire un remède à tous ses maux :
S'il est desséché par la peine,
A ta volonté souveraine
Son cœur se conforme & se joint :
Et par un charme inexplicable,
Sent cette paix inaltérable,
Que le pécheur ne connoît point.

Par M. l'Abbé Asselin.

L'ESPÉRANCE,
Consolation du Chrétien dans les afflictions.
Les Enfans dans la fournaise,
ODE.

Fameux héros dont le courage
Vainqueur & des feux & des temps,
Efface encore au dernier âge
Les exploits les plus éclatans !

Ces flammes chaque jour nouvelles,
Qu'empruntent les ames fidelles
De vos chants venus jusqu'à nous,
Prêtez-les à mon saint délire,
Et faites naître de ma lire
Des sons immortels comme vous.

Que vois-je? un aveugle caprice
D'un lourd colosse a fait un dieu.
» Que chacun l'adore ou périsse,
Ce tonnerre gronde en tout lieu.
La terreur établit le culte :
Grands, vulgaire, tous en tumulte,
Du souverain suivent les pas.
Courbés au son de la guitarre,
Tous adressent au dieu bizarre
Des vœux, des cris, qu'il n'entend pas.

Ô roi, l'or que tu divinises
Doit couler pour l'honneur des rois,
Il n'est point Dieu : tu n'éternises
Que la honte d'un mauvais choix.
De ton idole fastueuse
Quand même sa tête orgueilleuse
Iroit se perdre dans les airs,
Qu'est-elle auprès de l'Etre immense,
Qui remplit tout de sa présence,
Le ciel, la terre & les enfers ?

À cet Etre, Dieu de leurs peres,
Trois Hébreux réservent l'encens.
Chers au prince, mais réfractaires,
Hélas seront-ils innocens?
J'entends frémir la noire envie!
Ils n'auront qu'au prix de leur vie

Le droit d'être ſeuls vertueux :
Elle ſouffle, & tout devient crime ;
Sur la vertu ſon fiel imprime
Les traits d'un orgueil monſtrueux.

A vos vœux, flatteurs homicides,
Un prompt ſuccès a répondu ;
Tout change : ils ſont ingrats, perfides :
Qu'ils meurent. L'arrêt eſt rendu.
On court. Un feu vengeur s'allume :
L'ardeur terrible du bitume
D'un roi leur peint l'affreux courroux :
Mais qu'ils ſont forts s'ils ſont fidèles !
Peuvent-ils, grand Dieu, ſous tes aîles
Etre acceſſibles à ſes coups ?

Par toi jadis la mer chaſſée,
Perdit ſon lit & ſon niveau :
Au pied de ſon onde entaſſée
S'offrit un paſſage nouveau.
Craindront-ils que, plus indocile,
Le feu... Non. Rien n'eſt difficile
A l'Auteur qui fit tout de rien.
Ton bras eſt par-tout où nous ſommes :
Tu bornas le pouvoir des hommes ;
Le craindre, c'eſt borner le tien.

La foi leur prête ſa lumière :
Je les vois lions généreux
Affronter la Chaldée entière,
Ses erreurs, ſa rage, & ſes feux.
Un Dieu qui, vrai dans ſes oracles,
Les confirma par cent miracles,
Eſt à leurs yeux un ferme appui.
Dût leur mort demeurer certaine,
Pour l'Eternel on meurt ſans peine
Quand on n'a vécu que pour lui.

Mais non, l'Eternel à sa gloire
Doit des prodiges éclatans.
Il fera sa propre victoire
Du succès de ses combattans.
Dès qu'à leur pere ils se confient,
Ils sauvent ce qu'ils sacrifient;
Leur péril assûre leurs jours.
Tandis que contr'eux tout conspire,
Le courage qu'il leur inspire
Est le garant de son secours.

Ouvrez-vous, portes éternelles.
Ciel, que tes citoyens heureux
Puissent dans ces pieux rebelles
Voir un spectacle fait pour eux.
Dieu m'exauce : son palais s'ouvre :
L'or, les saphirs qu'il me découvre
Etonnent mon œil enchanté :
J'apperçois l'armée innombrable,
Qui, vengeresse ou secourable,
Sert sa colère ou sa bonté.

Des esprits plus prompts que la foudre
Dans ses regards lisent ses loix :
Veut-il défendre, ou mettre en poudre?
Ils font l'un ou l'autre à son choix.
L'un d'eux, prêt à partir du trône,
Sur l'inhumaine Babylone,
Par son ordre, a fixé les yeux.
» On m'attaque; il est temps; cours, vole:
» Ces trois victimes qu'on immole
» Sont les enfans du Dieu des dieux.

Dieu dit. Vers la famille sainte
L'Ange fond, rival des éclairs;
Et la suit dans l'affreuse enceinte
D'un gouffre image des enfers.

Son soufle y répand la rosée :
Il fait d'une fosse embrasée
Le séjour des plus doux zéphirs ;
Et montre à l'élement terrible
Qu'il cessera d'être invincible,
Dès qu'il paroîtra des Martyrs.

Mais quoi ! Tout meurt, bourreaux infâmes,
Impitoyables spectateurs.
O roi, tu jures par tes flammes
Que Dieu n'a plus d'adorateurs....
Que ta vengeance est mal servie !
Ce maître à tous donne la vie,
Aux siens il sçait la conserver.
Redoutable dans l'art de nuire,
Tu peux beaucoup pour les détruire ;
Mais il peut tout pour les sauver.

Ta fournaise est son sanctuaire :
C'est-là qu'il reçoit leur encens.
Viens & vois leur Dieu tutélaire ;
Ecoute leurs joyeux accens.
A bénir celui qui les aime
Ils invitent ce brasier même,
Qui, condamnant ta cruauté,
Ne mit que leurs liens en cendre,
Et n'eut d'ardeur que pour leur rendre
Son hommage & leur liberté.

Le monarque ouvre enfin l'oreille,
Il accourt au son de leur voix.
Qu'ai-je fait, dit-il ? ô merveille !
Je vois le Fils du Roi des Rois.
Sors, montre toi, race chérie,
Toi qui des feux vis la furie,

Et ne craignis que le Dieu fort.
Périsse quiconque blasphême
Le saint nom de l'Etre suprême
Qui fait vivre au sein de la mort.

En s'épurant, l'or se décore:
Le creuset releve son prix.
Tels, Seigneur, & plus purs encore
Se montrerent tes favoris.
Ainsi donc mon obéissance
M'apporte un droit sur ta puissance:
Ainsi donc ma force est ma foi.
Tais-toi, monde. Je n'ai qu'un maître.
Il fait mourir, il fait renaître,
Qu'il parle : ma régle est sa loi.

Par le P. JANNART, de l'Oratoire.

LA CHARITÉ.

ODE

Tirée de S. Paul I. aux Corinth. c. 13.

LES méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerois le langage des Anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers:
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

QUE sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

QUE me sert que ma foi transporte les montagnes ?
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas ?
Ou que ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas ?

OUI, mon Dieu, quand mes mains, de tout mon héritage,
Aux pauvres feroient le partage,
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

QUE je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grace !
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La patience inséparable
De la paix son aimable sœur.

TEL que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres;
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale,
Des vices enfans de l'orgueil.

LIBRE d'ambition, simple & sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche,
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour sçait tout vaincre & tout croire,
Tout espérer & tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin:
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres
Mais Dieu sans voiles & sans ombres
Nous éclairera dans les cieux;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'AMOUR sur tous ces dons l'emporte avec justice:
De notre céleste édifice,
La Foi vive est le fondement.
La sainte Espérance l'éleve,
L'ardente Charité l'acheve,
Et l'assûre éternellement.

QUAND pourrai je t'offrir, ô Charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs?
Et toujours brulant pour ta gloire,
Toujours puiser & toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs?

Par M. RACINE.

L'AMOUR DE DIEU,

EPITRE à M. l'Abbé RENAUDOT.

DOCTE Abbé, tu dis vrai, l'homme au crime attaché
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougueux moine [1], auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.
Cette utile frayeur propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et pour se faire ouvrir, déja frappe à la porte.

Si le pécheur poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au Sacrement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zèle l'enflamme,
Le Saint-Esprit revient habiter dans son ame,

[1] *Luther.*

Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la Sagesse suprême,
Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable pere,
Craint & regarde Dieu comme un tyran sévère,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas;
En vain la peur sur lui remportant la victoire
Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire;
Vil esclave toujours sous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour essentiel à notre pénitence,
Doit-être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoique l'ignorance enseigne sur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous dispose, & nous aide:
Mais il ne vient jamais que l'amour ne succéde:
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensés, ignorans séducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
Justifie à coup sûr tout pécheur allarmé,
Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.

Quoi donc, cher Renaudot, un chrétien effroyable
Qui jamais servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra marchant toujours dans des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis;
Et parmi les élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçus sans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
Son ennemi mortel assis à ses côtés?

Peut-on

Peut-on se figurer de si folles chimères?
On voit pourtant, on voit des docteurs, même austères,
Qui les sémant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété sapper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais fidelles:
Traitant d'abord d'impie, & d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux,
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent;
Prêts à la repousser les plus hardis mollissent,
Et voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi? Non. Sans peur, sur ta trace,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face:
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le soutiens: il seroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui régle à son gré le ciel, la terre, & l'onde;
Qu'en avouant qu'il est, & qu'il sçut tout former,
D'oser dire, qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme,
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganisme;
Et chérir les vrais biens, sans en sçavoir l'auteur,
Vaut mieux, que sans l'aimer connoître un Créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la crainte,
Je n'entens pas ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie, & de ravissement,
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le sçait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui sincérement aime,
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique,

Au milieu des péchés tranquille fanatique,
Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu dans les bras du démon.

Voulez-vous donc sçavoir, si la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
Consultez-vous vous-même. A ses régles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
Combattez-vous vos sens? Domptez-vous vos foiblesses?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc, & sûrs qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa faveur souvent la plus sainte ame éprouve:
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphême,
Qu'un Sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoique vos faux docteurs osent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame chrétienne,
Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu survienne:
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
De quoi le Sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur école!
Quoi, dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
Le vœu du Sacrement n'est-il pas renfermé?
Un payen converti, qui croit un Dieu suprême,
Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au Baptême;
Ni le chrétien en pleurs être vraîment touché,
Qu'il ne veuille à l'Eglise avouer son péché?

Du funeste esclavage où le démon nous traîne,
C'est le Sacrement seul qui peut rompre la chaîne.
Aussi l'amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même il en est l'ame & le fondement.
Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les dégrés prescrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sçait les supposer.
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la Grace fructifie,
C'est lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien ;
Et sans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'est rien.'

A ces discours pressans que sçauroit-on répondre ?
Mais approchez ; je veux encor mieux vous confondre,
Docteur. Dites-moi donc. Quand nous sommes absous,
Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous ?
S'il est en nous, peut il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son amour suprême ?
Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur,
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse,
Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie, & que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici-bas souvent inquiéte & sans joie,
Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame soit remplie ;
Et Dieu sourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes,
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes,
Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.

Apprenez que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un esclave craintif,
Où crut voir Abely [1] quelque amour négatif.

Mais quoi? J'entens déja plus d'un fier Scolastique,
Qui me voyant ici sur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points sacrés,
Curieux me demande, où j'ai pris mes dégrés!
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral;
Avoir extrait Gamache, Isambert & Du Val?
Dieu dans son Livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathême,
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien rayer la charité!

Si j'allois consulter chez eux le moins févère,
Et lui disois: Un fils doit-il aimer son pere?
Ah! peut-on en douter, diroit-il brusquement?
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'homme ouvrage d'un Dieu seul bon & seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son Pere véritable?
Leur plus rigide Auteur n'ose le décider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.

---

[1] *Misérable défenseur de la fausse Attrition.*

t ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
igure bizarre & pourtant assez vive,
je sçus l'autre jour employer dans son lieu,
ui déconcerta ces ennemis de Dieu.
ujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
d'entre eux m'insulta, sur ce que j'osai dire,
l faut, pour être absous d'un crime confessé,
ir pour Dieu du moins un amour commencé.
logme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
iel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
artant réprouvé. Mais, poursuivis-je alors,
nd Dieu viendra juger les vivans & les morts,
es humbles agneaux, objets de sa tendresse,
ırera des boucs la troupe pécheresse,
ous il nous dira, sévère ou gracieux,
ui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
n vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme,
brûlez, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
heureux, qui soutins que l'homme dût m'aimer,
ui sur ce sujet trop prompt à déclamer,
endis qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
le pécheur touché de l'horreur de son vice,
uelque ardeur pour moi sentît les mouvemens,
ardât le premier de mes commandemens.
, si je vous en crois, me tiendra ce langage.
à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
odoxe ennemi d'un dogme si blâmé,
z, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :
, qui dans les détours de vos raisons subtiles,
arrassant les mots d'un des plus saints Conciles,
délivré l'homme, ô futile docteur !
'important fardeau d'aimer son Créateur.
ez au Ciel ; venez, comblé de mes louanges,
esoin d'aimer Dieu désabuser les Anges.
tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
moi je répondrois, je croi, sans l'offenser :
ue pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,

Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche?
Ce feroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sçai pas comment ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine,
Vous pourriez sans rougeur & sans confusion,
Soutenir l'amertume & la dérision.

L'AUDACE du Docteur par ce discours frappée,
Demeura sans réplique à ma Prosopopée.
Il sortit tout-à-coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld ou chez Basile Ponce [1],
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

Par M. BOILEAU DESPRÉAUX.

MOTIFS D'AIMER DIEU.

PREMIER MOTIF.

Son Commandement.

O MONT de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste & renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.

DIS-NOUS pourquoi ces feux & ces éclairs,
Ces torrens de fumée, & ce bruit dans les airs,

---

[1] *Deux défenseurs de la fausse Attrition.*

Ces trompettes & ce tonnerre?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux,
De ses préceptes saints la lumière immortelle:
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.
O divine, ô charmante Loi!
O justice, ô bonté suprême,
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi!

D'un joug cruel il sauva nos ayeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses loix, il se donne lui même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime:
O divine, ô charmante Loi!
O justice, ô bonté suprême,
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour & sa foi!

SECOND MOTIF,

Ses Dons.

Tout l'Univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance:
Le jour annonce au jour sa gloire & sa puissance:
Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître & mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours, & la fraîcheur des nuits!
Le champ qui les reçut, les rend avec usure.

Il commande au Soleil d'animer la Nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa Loi sainte, sa Loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

TROISIÉME MOTIF.

La douceur de son joug.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Au torrent de plaisirs qu'il répand dans un cœur.

Il s'appaise, il pardonne:
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mere a moins de tendresse ;
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

Par M. Racine.



LE MÉPRIS DES RICHESSES.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1732.

C'EST en vain que de l'opulence
Adorant l'éclat ſuborneur
Dans le luxe & dans l'abondance
On met le ſuprême bonheur :
Contemplons ce Créſus, pour qui les arts s'épuiſent,
Pour qui la terre & l'onde à l'envi reproduiſent
Tout ce qui peut combler ſes vœux ;
Dans le ſein des plaiſirs qu'enfante la molleſſe,
Ce ſuperbe mortel, aux yeux de la Sageſſe
N'eſt qu'un illuſtre malheureux.

QUELS traits à ma vûe il décéle !
Des beſoins toujours renaiſſans
J'apperçois la troupe cruelle
Qui le rend eſclave des ſens.
Que de pâles ſoucis ! que de mortelles craintes !
Sous ſes lambris dorés, j'entends les triſtes plaintes ;
C'eſt peu, quel ſpectacle nouveau !
Implacable vautour, dans ſa triſteſſe extrême,
Son cœur qui ſe déchire eſt toujours de lui-même
Et la victime & le bourreau.

DOUX repos que l'homme deſire,
Heureuſe paix, charme des cœurs,
Tu n'établis pas ton empire
Dans les faſtueuſes grandeurs.

Loin des palais pompeux, que le luxe environne;
De ceux que nos respects accablent sur le trône,
Tu fuis la haute majesté :
Et des cœurs sans desirs délicieux partage,
Tu vas sous l'humble toit, habité par le Sage
Assurer sa félicité.

LA, des trésors à qui tout céde,
Il dédaigne les vains appas;
Trop content de ce qu'il posséde,
Il méprise ce qu'il n'a pas.
A l'envie, aux soupçons toujours inaccessible,
L'inquiéte avarice à son bonheur paisible
Ne vient jamais mêler l'ennui :
Soleil, tu ne vois rien dont son cœur soit avide :
Trop heureux, il jouït d'un bonheur plus solide,
Qu'il porte toujours avec lui.

FIDÈLE aux loix de la Nature,
Et souverain de ses desirs,
Sans soins, sans trouble, sans murmure,
Il goûte de parfaits plaisirs.
En vain sur l'océan s'élévent les tempêtes :
Les foudres menaçans qui grondent sur nos têtes,
Ne l'arrachent point au sommeil :
Tranquille, il ne va point, affrontant les naufrages,
De leurs riches métaux dépouiller des rivages
Eclairés d'un autre soleil.

VOUS qu'une implacable furie [1]
Retiens sous un joug odieux,
Ministres de sa barbarie,
Brisez ses fers injurieux.

---

[1] L'Avarice.

Dans ces frêles trésors, vos cruelles délices,
Vous trouvez vos tourmens, vous trouvez vos délices,
Ardens à vous tyranniser.
Plus heureux, ce Romain [1] dont la vertu constante,
Préfére au vain éclat de l'or qu'on lui présente,
La gloire de le mépriser.

Heureux le monde en son enfance,
Où l'homme, maître de son cœur,
Dans la paix & dans l'innocence,
Trouvoit un solide bonheur !
Les présens de l'Automne étoient sa nourriture,
Son corps d'un vil feuillage empruntoit sa parure,
Modeste ouvrage de ses mains ;
Et toujours affranchi de la sombre tristesse,
Il goûtoit ces vrais biens qu'au sein de la mollesse
Regrétent encor les humains.

Revivez, antiques exemples
De l'antique frugalité.
Que nos cœurs ne soient plus des temples
D'une aveugle divinité.
Etouffons, au mépris de ses vaines largesses,
Les desirs effrénés qu'enfantent les richesses,
Sources fécondes de nos maux.
Et bornant ces besoins d'où renaissent nos peines,
Sur les débris du faste & des grandeurs humaines,
Etablissons notre repos.

Par le P. RAINAUD, *de l'Oratoire.*

---

[1] *Curius.*



LA PRUDENCE
OU
LE SAGE.
ODE.

QUEL est l'homme heureux? C'est le Sage,
Maître des plus fougueux transports,
Pour qui le Pactole & le Tage
Roulent d'inutiles trésors:
Qui voit comme un amas de boue
Ce cercle d'honneurs où se joue
L'ambition des vains mortels:
Digne enfin de l'encens des hommes,
Si dans l'ingrat siécle où nous sommes
La vertu trouvoit des autels.

QU'AU trône son destin l'attende,
C'est un Monarque généreux:
Qu'il y monte, qu'il en descende,
Toujours égal, il est heureux.
C'est lui que Rome secourue,
Voit retourner à la charrue
Après de glorieux combats,
Plus charmé des champs qu'il façonne,
Que de ceux où son bras moissonne
Des lauriers qu'il n'envioit pas.

A l'innocence, à la droiture,
Il consacre ses premiers ans:
Il ne détruit pas la nature,
Il en règle les mouvemens.

L'intérêt, l'amour, la vengeance,
Sont des monstres qu'à leur naissance
On lui vit d'abord étouffer.
S'il sent les foiblesses humaines,
Nos vains desirs, nos craintes vaines,
Il les sent pour en triompher.

En tout temps semblable à lui-même;
Sourd à la voix des passions,
Il dépouille le faux systême
Des vulgaires opinions.
Œconôme exact, mais tranquile
Des jours qu'une ouvriere habile
Pour lui sagement a tissus,
Il n'accuse point la nature,
Et sçait les rendre sans murmure
Aussi purs qu'il les a reçus.

LA JUSTICE,

OU

LE CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE.

ODE tirée du Pseaume XIV.

SEIGNEUR, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité;
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche,
Et qui par des discours faux & calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infâme gain
Ne sçait point grossir ses richesses:
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

Par M. Rousseau.

LA MODÉRATION dans les desirs.

ODE couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en 1740.

OUI, je n'ai pour palais qu'un berceau de verdure :
La paix conduit vers moi les innocens plaisirs :
J'enchaîne pour jamais aux pieds de la fortune,
L'essor fougueux de mes desirs.

EN proie à ces tyrans, j'apperçus l'Espérance,
Les servant contre moi, s'attacher sur leurs pas :
Mon cœur des biens qu'il eut laissant la jouissance,
Voloit aux biens qu'il n'avoit pas.

CES souverains altiers de mon ame séduite,
Par quels prix payoient-ils mes pénibles efforts ?
Dans les bras des plaisirs, vendus à ma poursuite,
Le dégoût glaçoit mes transports...

O toi, bien fugitif que poursuivoit mon ame,
Repos, trésor connu des habitans des cieux,
N'es-tu qu'un songe vain pour l'homme qui reclame
Un sentiment délicieux ?

Que dis-je? La nature offre dans son empire,
Cet Etre bienfaisant, qu'appellent nos soupirs:
Mais quel cœur le trouva, guidé par le délire
D'un essain bouillant de desirs?

Les Autans déchaînés, l'impétueux Borée,
Pour aborder au port prêtent-ils des secours?
Et leurs bruyans combats, dans la plaine éthérée,
Sont-ils les peres des beaux jours? ...

Il falloit des desirs, pressans besoins de l'ame,
Pour qui l'émotion est un ressort heureux;
Mais si vous ne réglez leur trop rapide flamme,
Ciel, quels ébranlemens affreux!

Tel l'indocile feu que nourrit un nuage,
L'agite par élans, & l'entr'ouvre avec bruit:
Il s'échappe en vainqueur, il porte le ravage
Où le désordre le conduit.

Percerai-je des cœurs le ténébreux abîme?
Ils me sont dévoilés... Que de desirs divers
S'en élancent au gré de l'erreur & du crime!
Vont-ils dépouiller l'univers?

Qui les suit? Le travail & l'audace obstinée:
De la mer en couroux je vois dompter les flots;
Et les flancs déchirés de la terre étonnée
Livrent de funestes métaux.

Quel prix couronnera des vœux infatigables?
Le bonheur... le bonheur s'acquiert-il à grands frais?
La nature par-tout fait des biens véritables
Les plus communs de ses bienfaits.

DANS un cercle d'instans qui composent la vie,
Mortels [1], pourquoi former des vœux ambitieux?
Que d'immenses projets, éclos de la folie,
Embrassent la terre & les cieux!

PLAIGNEZ-VOUS d'éprouver une triste indigence;
Mais non. Que faites-vous? Vos avides souhaits
[2] N'épuiseroient-ils pas la suprême puissance
Avant que d'être satisfaits?

POURQUOI nous éloigner de la simple nature?
Avons-nous remplacé ses biens, ses dons heureux,
En leur substituant l'art, les soins, & l'imposture,
Pénible ouvrage de nos vœux?

BIZARRES artisans de besoins & de vices,
Ils augmentent le poids de nos calamités;
Et font presque toujours des plus fausses délices
Nos plus grandes nécessités.

LE palais de Circé, les retraites d'Armide
[3] S'ouvrent à mes regards.... les desirs effrénés
Aménent sur leur trace une troupe homicide
De plaisirs mous ou forcénés.

ILS volent aux cités. Solitaires bocages,
Prêteriez-vous votre ombre aux tyrans du repos?
Ce berçeau verdoyant est le vrai port des sages.
J'entens de loin mugir les flots.

---

[1] *Quoi! vous formez des vœux pareils aux vœux des dieux?*

[2] *Epuiseroient des dieux la suprême puissance, Plutôt que d'être satisfaits.*

[3] *S'ouvrent sous mes regards.*

Quel peuple d'insensés querelle la fortune ?
Il rampe dans les cours, assiége les autels,
Et s'égare en des vœux, dont la plainte importune
La sagesse des immortels. . . .

Prends pitié des humains, fille de la Sagesse,
Vas, modération, les ranger sous ta loi :
Préside à leurs desirs, tranquille enchanteresse :
Qu'ils n'en produisent que pour toi.

Par le P. Lombard, Jésuite.

LA GRACE.

Poeme couronné au jugement des Jeux Floraux, en 1711.

Est-ce une loi du ciel, vengeur de nos forfaits,
Que l'homme ignore ici le repos & la paix ?
Misérable jouet de son désordre extrême,
Contre lui chaque jour il s'irrite lui-même ;
S'il combat son penchant, quels pénibles efforts !
S'il ose lui céder, quels effrayans remords !
A ces maux condamné même avant que de naître,
Il commence à souffrir dès qu'il peut se connoître.
Faut-il que malgré lui, coupable infortuné,
Il expie en vivant, le crime d'être né ?
Hélas ! lorsqu'il se perd dans les routes du vice,
Tremblant, il sent qu'il marche aux bords du précipice.
Pour rassûrer son cœur, n'a-t-il point de secours ?
O raison ! de ses maux viens terminer le cours.
Mais quoi ! loin de calmer la frayeur qui le trouble,
Son courage s'abat, & sa crainte redouble,

Lorsqu'à ses tristes yeux que tu viens éclairer,
Tu montres des périls qu'il voudroit ignorer.
Ainsi quand sur les eaux où fondent les nuages,
Le jour fuit tout-à-coup, & fait place aux orages,
Que l'on entend les flots s'élever dans les airs,
Et du poids de leur chûte ébranler les enfers:
Si dans le ciel obscur, où tout fuit à sa vue,
Le pilote effrayé voit s'enflammer la nue;
Ce feu qui fend la nuit sur les flots en fureur,
Eclairant le péril en augmente l'horreur.
Quoi donc! comme un Nocher qui voisin du naufrage,
Après de vains efforts s'abandonne à l'orage,
Faut-il que l'homme foible, & làs de résister,
S'abandonne aux périls qu'il ne peut éviter?
Grand Dieu! pour son salut ta main est toujours prête,
Tu fais trouver le calme au sein de la tempête.
Heureux qui de toi seul attend tout son secours!
L'innocence & la paix accompagnent ses jours.
Exempt des soins cruels dont l'impie est la proie,
Rien ne sçauroit tarir la source de sa joie;
Son cœur ne forme point d'inutiles desirs,
Et jamais le remords ne corrompt ses plaisirs.
Un reste du penchant qui l'arrache à la terre,
Malgré lui quelquefois lui livre encor la guerre:
Mais sans chercher ici des jours pleins & contens,
Comme un point insensible il regarde le temps.
Assûré du repos que son desir diffère,
Son cœur jouït déja du bonheur qu'il espère;
Et loin de fuir l'instant qui doit finir ses jours,
De l'avenir trop lent, ses vœux hâtent le cours.
Douce & charmante paix qu'inspire l'innocence,
Des travaux les plus longs trop chère récompense,
A l'homme impatient coutez-vous tant d'efforts?
Peut-il à vos douceurs préférer ses remords?
Mais de mon cœur, dit-il, je ne suis point le maître.
Dans ce cœur corrompu la vertu ne peut naître;
C'est un champ inutile en son aridité,

Ravagé par les feux de la cupidité.
Vaine excuse ! Attends tout de ce champ si stérile,
Le ciel y verse encore une grace fertile.
Lorsqu'un soleil ardent a brûlé les côteaux,
A séché les moissons, a fait tarir les eaux,
Si dans l'aride soif de la terre embrasée,
Le ciel répand sur elle une [1] douce rosée,
On voit en même-temps où tout sembloit mourir,
Dans les prés émaillés les gazons refleurir,
Dans les bois les rameaux reprendre leur verdure,
Et par-tout dans les champs renaître la nature :
Ainsi se répandant dans un cœur desséché,
La grace éteint les feux qu'y porta le péché ;
Et dans ce champ fécond sa divine influence,
Fait germer les vertus & fleurir l'innocence.
Par cet heureux secours qu'il accorde aux humains,
Mortel, le ciel a mis le salut dans tes mains.
Mais, ô funeste effet d'une indigne mollesse !
En vain pour ton bonheur sa bonté s'intéresse:
A ta foiblesse en vain il prête son appui,
Quand il fait tout pour toi, tu ne fais rien pour lui.
Que servent les remords de ton ame infidelle ?
Rien ne sçauroit fléchir ta volonté rebelle.
Si par la vérité confondu quelquefois,
Tu rentres dans la route où t'appelle sa voix,
Là, quoique détrompé du monde & de sa gloire,
L'objet qui t'a séduit, flatte encor ta mémoire.
Tu voudrois, incertain de tes propres desirs,
Contenter ton devoir & suivre tes plaisirs ;
Mais ton cœur que partage un reste de justice,
Ne sçauroit allier l'innocence & le vice ;
Et rendu tout entier à son illusion,
Bien-tôt pour Babylone abandonne Sion.
Vainement abusé par l'erreur qui t'abuse,

---

[1] *Tendre rosée.*

Tu crois sur ta foiblesse appuyer ton excuse ;
Tu sens tes passions qui t'entraînent toujours ;
Mais te sens-tu forcé de céder à leur cours ?
Quel que soit le pouvoir d'une pente si forte,
Résiste, & tu vaincras le pouvoir qui t'emporte.
Au sein des passions l'homme voluptueux,
Est un nageur que porte un fleuve impétueux :
S'il oppose au courant sa force & son courage,
En traversant les eaux, il aborde au rivage :
A ses bras languissans s'il permet le repos,
Il céde au cours de l'onde, entraîné par les flots.

Par M. l'Abbé Asselin.

LES SACREMENS,

ODE.

D'Un peuple élu mere féconde,
Croix sainte, lit d'un Dieu mourant,
Tu vois de son côté sortir le prix du monde
Dont il s'est rendu le garant.
Le bienfait de sa mort, sa bonté nous l'applique ;
Nouveau chef des humains, il leur en communique
Par sept canaux le sacré fruit.
Là [1], du juste souffrant il adoucit les peines :
Ici, le criminel, affranchi de ses chaînes [2],
Dans la justice est reproduit.

---

1 *Les Sacremens des vivans.*
2 *Les Sacremens des morts.*

Vainement une source impure
Peut infecter tous ses ruisseaux :
Vainement un rebelle inonde la nature
D'un affreux déluge de maux.
Si le crime d'Adam est la séve maligne
Qui s'étend, trop féconde, aux branches d'une vigne
Dont les fruits sont des fruits amers :
Si l'homme est criminel, même avant que de naître,
L'homme, d'un bain sacré [1] reçoit un nouvel être,
Il renaît vainqueur des enfers.

Dans une nouvelle milice [2]
Je vois le chrétien engagé :
Il va, noble soldat, s'armer contre le vice,
D'un joug infâme déchargé.
Satan, les passions, le monde, & ses maximes,
Contre lui conjurés, à des vertus sublimes
Le conduisent en l'éprouvant.
L'Evangile est la loi qu'il a promis de suivre :
Ce n'est plus lui qui vit, en lui le Christ doit vivre,
Son corps est un temple vivant.

Des démons la fureur extrême
Poursuit l'esclave racheté,
Dans son sein malheureux, il porte l'enfer même,
Tout menace sa liberté.
Rassûre-toi, mortel, un baume [3] secourable
Raffermissant ta foi, te rend invulnérable
Aux traits des démons frémissans.
Mais non ; tu peux encor rentrer dans l'esclavage,
Si tu cesses d'armer ton généreux courage
Contre leurs assauts renaissans.

---

1 *Le Baptême.*
2 *Les engagemens du Baptême.*
3 *La Confirmation.*

TON cœur eſt-il exempt de crime ?
Eſt-il brulant d'un feu divin ?
Adore, plein de foi, la céleſte victime [1],
Participe au ſacré feſtin.
Tous les jours ton Sauveur s'immole encor lui-même ;
Il dérobe à tes ſens ſa majeſté ſuprême,
Sous l'apparence d'autres corps.
Soumettant à la foi ta raiſon ignorante,
Nourris-toi de ton Dieu : cette manne vivante
Eſt la nourriture des forts.

DANS ce feſtin je m'incorpore
La juſtice & la ſainteté,
Et je reçois, mangeant l'Agneau ſaint que j'adore,
Un germe d'immortalité.
Qu'eſt-ce qu'un tel dépôt au milieu de l'Egliſe ?
C'eſt un fleuve divin, dont le cours fertiliſe
Ce jardin ſi délicieux.
Puiſſe, puiſſe mon cœur, loin des ſources bourbeuſes,
N'éteindre plus ſa ſoif que dans ces eaux heureuſes
Qui réjailliſſent juſqu'aux cieux !

QUE vois-je ? Soldat infidelle :
Du démon tu reçois la loi.
Pécheur ingrat, ton Dieu vainement te rappelle,
L'enfer triomphe de ta foi.
Reconnois ton erreur, déplore ta misère [2] ;
Le Dieu que tu trahis eſt encore ton père :
Le repentir prévient ſes coups.
Tes crimes entaſſés provoquent ſa vengeance :
Contrit, fais-en l'aveu : c'eſt forcer ſa clémence
A ſuccéder à ſon courroux.

---

[1] *L'Euchariſtie, & les diſpoſitions avec leſquelles il faut s'en approcher.*

[2] *La Pénitence, & les diſpoſitions qui doivent l'accompagner.*

Oui, que l'Auteur de la nature
A te pardonner soit forcé.
Quel soldat fut jamais guéri de sa blessure,
Pour avoir dit : Je suis blessé?
Un Dieu que tu trahis : quelle effrayante idée!
Que d'un tel souvenir ton ame possédée
Gémisse sur sa trahison.
Veux-tu rendre le ciel à ta perte sensible?
Vas, pleure, jeûne, & prie ; un Baptême pénible
Doit opérer ta guérison.

Chrétien, ta paupière mourante
Se ferme à la clarté des cieux :
Tes sens sont affoiblis, ta raison est errante,
La mort s'imprime dans tes yeux.
Le lion infernal veut te rendre sa proie :
Dans ce critique instant sa fureur se déploie,
Ta foiblesse le rend plus fort.
Mais du divin secours [1], symbole vénérable,
L'huile sainte te rend, athléte redoutable,
Vainqueur dans les bras de la mort.

Quels hommes, brulans d'un saint zèle,
Se sont consacrés au Seigneur!
On impose [2] les mains sur Tite qu'on appelle,
Et la grace remplit son cœur.
Il choisit sagement son Dieu pour son partage ;
Et saintement jaloux d'un si noble avantage,
Par ses mœurs il prouve son choix.
A son gré le ciel s'ouvre, & les démons frémissent :
Du poids de leurs péchés les mortels s'affranchissent :
Dieu même obéït à sa voix.

Venez recevoir de l'Eglise [3]
Le gage d'un divin secours,

[1] *L'Extrême-Onction.* [2] *L'Ordre.* [3] *Le Mariage.*

Epoux, qui sous un joug que la mort seule brise,
Captivez vos chastes amours.
Votre sainte union que la grace cimente,
Pour vous, pour la patrie, & pour le ciel enfante
Des appuis, des vengeurs, des saints.
Que ces imitateurs des vertus de leurs peres,
Sçachent que de Dieu même ils sont les sanctuaires;
Que leurs mœurs prêchent les humains.

Sous des symboles efficaces,
Quand tu veux entrer dans nos cœurs,
Tu te caches, grand Dieu pour répandre ces graces
Qui ressuscitent les pécheurs.
Mais si notre ame au crime est toujours asservie,
Nous trouverons la mort, où nous trouvons la vie,
Hipocrites trop criminels !
Que de tes dons enfin je fasse un saint usage !
Souffriras-tu toujours qu'un vil pécheur t'outrage
Aux pieds même de tes autels ?

Par M. CHABAUD, de l'Oratoire.



CANTIQUE[1]

DE SAINTE THÉRÈSE,

Après la Communion.

TEXTE.

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir;
Je n'attens dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

I.

Dieu s'unissant à moi par un heureux mêlange,
Fait sentir à mon cœur son amour pur & vif.
Je suis libre, il est mon captif:
C'est lui qui sous mes loix de lui-même se range:
Quoi, mon Dieu mon captif, ah! le puis-je souffrir?
Dans ce renversement étrange
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

II.

O qu'il me reste encore une longue carrière!
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux!
Que le séjour est ennuyeux
Qui retient dans les fers mon ame prisonnière,

[1] *Ce Cantique est aussi appellé* Glose, *sorte de Poësie Espagnole, qui est comme l'explication des Vers appellés* Texte, *qu'on met à la tête de la Pièce.*

Attendant que la mort vienne me secourir;
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

III.

La vie est à mon goût, d'une amertume extrême:
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'est pas de même.
Ce faix rude & pesant m'empêche de courir;
Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IV.

Je fonde sur la mort toute mon espérance.
L'arrêt qui limita le compte de nos jours,
Sitôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mort dont le coup propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance;
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

V.

Fol amour des mortels, trop dangereuse vie,
Un autre amour plus noble & plus puissant que toi,
Armé de courage & de foi,
Pour mieux me faire vivre, à mourir me convie.
Ta perte est le salut où je dois recourir;
Que ne m'es-tu bien-tôt ravie!
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VI.

La vie habite au ciel. Heureux qui l'y peut suivre!
Faisons pour la trouver un généreux effort:
Ici la vie est une mort,

Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir!
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VII.

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère;
Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
Craindrai je de te dire adieu?
Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère?
C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir:
Pourquoi faut-il qu'elle diffère?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VIII.

Absente de mon Dieu, je languis triste & sombre;
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas?
Ma vie est un affreux trépas,
Mon jour est une nuit, & ma lumière une ombre:
La source de mes maux, sans lui, ne peut tarir:
Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IX.

Le poisson qui se meurt, sorti du sein de l'onde,
Trouve au moins dans sa mort la fin de son tourment:
Mourir est un contentement,
A qui traîne une vie en supplices féconde:
Trop sûre que le temps ne fait que les aigrir,
Vive ensemble & morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

X.

En vain pour soulager les transports de mon ame,
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels;
Invisible aux yeux des mortels,

Vous suspendez ma joie, & redoublez ma flamme.
Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir:
Viens donc, ô mort que je réclame;
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XI.

Vous le sçavez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
A peine puis-je, hélas! un moment vous garder,
Qu'au plaisir de vous posséder,
La crainte de vous perdre aussi-tôt ne succéde.
Il n'est que le trépas qui puisse m'en guérir.
Mourons, c'est l'unique remède!
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XII.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie:
Sans vous je ne puis vivre, & je meurs pour vous voir:
Ne retardez plus mon espoir;
Rompez, brisez les fers d'une ame assez punie.
Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir:
Brulant de m'y voir réunie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Traduit par M. DE LA MONNOYE.



COMBATS INTÉRIEURS

De S. Augustin avant sa conversion.

ÉLÉGIE couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux en 1738.

BRISE, ô Dieu, des liens que toujours je renoue:
Malheureux! Qu'ai-je dit? Mon cœur me désavoue:
Non, laisse-moi mes fers: je hais ma liberté.
Tu me vois donc réduit à craindre ta bonté.
Tu m'ouvres vainement les éternels abîmes:
J'adopte tour-à-tour les vertus & les crimes.
De remords douloureux je me sens déchiré;
De plaisirs plus cruels je me sens ennivré;
Je gémis sous l'effort d'une guerre fatale;
Je porte dans mon sein la discorde infernale.
Grand Dieu, j'aime, je hais, je céde, je combats;
Je m'accuse, & m'absous, je veux, & ne veux pas:
De moi-même je suis le bourreau, la victime;
Je desire ta grace, & je choisis le crime.
Te contenterois-tu de ce partage affreux?
Les crimes ont mon cœur, les vertus ont mes vœux:
Mais lorsque je chéris ce que mon Dieu déteste,
Je le venge du moins par cet état funeste,
Je rappelle & je hais des charmes défendus;
Je les fuis, & je crains de les avoir perdus.
Leur souvenir me suit; leur image tracée
Sur tout ce que je vois, obséde ma pensée:
Ils rentrent dans mon cœur: je me défends en vain:
Je leur appris trop bien ce coupable chemin.
Oserois-je m'en plaindre, auteur de mon supplice?
Mais ta grace,... grand Dieu, tu me dois ta justice.

J'adore tes décrets. Mes efforts languissans,
Mes desirs incertains, mes combats impuissans,
Sont de ma liberté le pitoyable reste :
De longs égaremens c'est là le prix funeste.
Dans les bras du plaisir je me forgeois ces fers,
Que j'arrose aujourd'hui des pleurs les plus amers.
Ainsi de mes malheurs artisan déplorable,
Je n'ai pour te fléchir que l'aveu d'un coupable.
Eh ! que sert ma raison [1], qui d'écueil en écueil,
Sur une mer d'erreurs promene son orgueil ?
Du portique fameux cette éleve profane
M'abandonne aux excès que sa fierté condamne :
Du sein de ces horreurs, mes lugubres accens,
Mes remords, mes sanglots, & mes cris gémissans
T'attestent, ô mon Dieu, ma foiblesse, mes peines.
Quel état ! Tu me vois me rouler dans mes chaînes,
M'élancer jusqu'à toi, retomber abattu,
M'épuiser en efforts, implorer la vertu.
C'est-elle qui paroît de splendeur couronnée :
De quels chastes attraits est-elle environnée !
Quelle céleste joie éclate sur son front !
Quels transports ravissans & quel calme profond !
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes.
Vil esclave des sens, prétendrois-je à ses charmes ?
Je l'entens qui m'invite à marcher sur ses pas.
Encor quelques momens ... & je cours dans ses bras.
C'est ainsi malheureux, que je m'obstine à l'être :
Non, je laisse le temps à mes forces de croître.
Déja mes passions que calment ces délais
Perdent à mes regards leurs plus puissans attraits.
Je respire ... insensé, je me trahis moi-même,
Ah ! j'aimerai demain ce qu'à ce moment j'aime.

---

[1] *Saint Augustin parcourut presque toutes les Sectes, & il s'attacha pendant quelque temps au Stoïcisme.*

Toujours de mes projets la fatale lenteur
Augmente de mon joug l'énorme pesanteur.
Il en est temps, Seigneur, arme ce bras timide,
Soutiens-le : il va frapper, saintement homicide,
Mes dieux [1] & mes tyrans qu'a proscrit ton courroux.
Eh ! quoi ? mon cœur encor les dérobe à mes coups ?
Vil spectacle aux humains de l'humaine foiblesse,
N'ai-je sçu que braver ta foudre vengeresse ?
Audacieux pécheur, & lâche pénitent,
N'ai-je donc à t'offrir qu'un hommage flottant ?
Peut-être est-ce à regret qu'en ces instans funestes,
D'un cœur prostitué je te voûrois les restes ?
De quel prix à tes yeux est ce cœur avili,
Dans de honteux plaisirs long-temps enséveli ?
Cependant, ô mon Dieu, ta voix me le demande ;
Tu ne dédaignes pas une si vile offrande.
J'espère. Le triomphe est trop digne de toi,
Pour me laisser encor déshonorer ta loi.
Tu paroîtrois moins grand, si j'étois moins rebelle ;
Mes combats ont rendu la victoire nouvelle ;
Et l'excès de mon crime aux mortels présenté
Un jour attestera l'excès de ta bonté.
Augustin affranchi de ses chaînes impures,
Exaltera ton nom chez les races futures.
La terreur & l'espoir des malheureux pécheurs
Augustin effraîra, rassurera leurs cœurs.
O trop heureux moment ! quelle douceur m'enchante !
O Dieu, je reconnois ta grace triomphante ;
Et mes vifs sentimens, mieux que ma foible voix,
Célébrent ses bienfaits, sa puissance, ses droits.

Par le P. LOMBARD, Jésuite.

---

[1] *Termes de l'Ecriture pour exprimer les passions.*

LES COMBATS INTÉRIEURS

De Saint Augustin.

Poëme de la Grace, Ch. 3.

REGARDONS un mortel que la grace divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine :
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui.
» Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
» Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes :
» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas,
» Et la verge à la main me suivant pas à pas,
» Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
» Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
» Vous tonniez sur ma tête : à vos pressans avis
» Ma mere s'unissoit en pleurant sur son fils.
» Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
» Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
» Ma mere par ses pleurs ne pouvoit m'ébranler,
» Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
» Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie :
» Je revins à moi-même & détestai ma vie.
» Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
» Mais un funeste poids me faisoit balancer.
» J'avois trouvé, j'aimois cette perle si belle,
» Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
» Par deux puissans rivaux tour-à-tour attiré,
» J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
» Mon Dieu m'aimoit encor, & sa bonté suprême,
» A mes tristes regards me présentoit moi-même.
» Hélas qu'en ce moment je me trouvois affreux !
» Mais j'oubliois bien-tôt mon état malheureux :

» Un sommeil léthargique accabloit ma paupière ;
» M'éveillant quelquefois, je cherchois la lumière,
» Et dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
» Je refermois les yeux de peur de le trouver.
» Une voix me crioit : *Sors de cette demeure*,
» Et moi je répondois : *Un moment, tout-à-l'heure*.
» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
» Et cette heure toujours différoit à venir.
» De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse,
» Voltigeant près de moi, me répétoit sans cesse ;
» *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter.*
» Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter ?
» *Le Sage en nous cherchant trouve un bonheur facile ;*
» *Son corps est satisfait & son ame est tranquille.*
» *Mortels, vivez heureux, & profitez du tems :*
» *Du torrent de la joie enivrez tous vos sens.*
» *Fuyez de la vertu l'importune tristesse ;*
» *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse ;*
» *Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,*
» *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé,*
» *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
» *Hélas ! en nous perdant, tu te perdras toi-même.*
» Mais cependant l'aimable & douce chasteté,
» D'un air pur & serein, pleine de majesté,
» Me montrant ses amis, de tout sexe, tout âge,
» Avec un ris moqueur me tenoit ce langage :
» *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oses venir.*
» *Foible & lâche Augustin, qui peut te retenir ?*
» *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?*
» *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
» *Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus ;*
» *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?*
» *Regarde à mes côtés ces Colombes fidèles :*
» *Pour voler jusqu'à moi, Dieu leur donna des aîles ;*
» *Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.*
» Hélas ! je le sçavois, mais je n'y courois pas.

» Un jour enfin lassé de cette vive guerre,
» Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre,
» Quand tout-à-coup frappé d'un son venu des Cieux,
» Et des mots du saint Livre où je jettai les yeux,
» L'orage se calma, mes troubles s'appaiserent :
» Par votre main, Seigneur, mes chaînes se briserent;
» Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé :
» Je sortis de la fange où j'étois embourbé.
» Ma volonté changea ; ce qui vous est contraire
» Me déplut, & j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
» Ma mere qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
» Pleurer sur un ingrat rebelle à votre voix,
» Ma tendre mere enfin sortit de ses allarmes,
» Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
» Je connus bien alors que votre joug est doux :
» Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
» Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges,
» Ne se lassera point de chanter vos louanges.
» Je n'aimerai que vous : vous serez désormais
» Ma gloire, mon salut, mon azile, ma paix.
» O Loi sainte ! ô Loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
» Vérité qui trop tard avez sçu me charmer,
» Hélas ! que j'ai perdu de temps sans vous aimer !

Par M. RACINE.



MAGDELAINE
A LA SAINTE BAUME.

ÉLÉGIE couronnée au Jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en 1727.

LIEUX du monde ignorés, rochers, affreux déserts,
Plus vous êtes affreux, & plus vous m'êtes chers.
Au reste des mortels soyez inaccessibles.
Errante, je cherchois des retraites paisibles :
Vous m'offrez un séjour, où grace à vos horreurs,
Je puis en liberté laisser couler mes pleurs ;
Que dans mes yeux, d'un feu criminel & funeste,
Ils achevent d'éteindre & d'effacer le reste.
Que de si justes pleurs rien n'arrête le cours ;
Et que leur terme soit le terme de mes jours.
Mes crimes sont remis, votre bouche adorable,
Seigneur, me prononça cet arrêt favorable ;
Pour prix de la bonté qui me les a remis,
Dois-je moins regreter de les avoir commis ?
C'est assez que je puisse ici goûter les charmes
Qu'une vive douleur trouve à verser des larmes,
Dans l'attente du jour dont l'espoir m'est si doux,
Où pour jamais unie à mon divin époux,
Pour jamais occupée à chanter vos louanges,
Je confondrai ma voix avec la voix des Anges :
Quand pourrai-je, comme eux, vous voir & vous aimer ;
Comme eux, dans votre sein me perdre & m'abîmer ?
Laisserez-vous mon ame à mes sens asservie ?
Accordez-moi la fin d'une trop longue vie.

D'UN tendre & saint amour l'officieux transport,
N'auroit-il pas cent fois dû me donner la mort,
Et terminer ainsi mes plaintes & ma peine ?
Et je vis ! Est ce aimer ? Et je suis Magdelaine !
Le soleil qui ne vient luire ici que pour moi,
Me reproche en secret la clarté que je voi.

MAIS non, refusez-moi cette mort desirée ;
De jours lents à couler prolongez la durée :
Après tant de forfaits, indigne de mourir,
Je dois encore vivre, & vivre pour souffrir.
Je vivrai, je suivrai la volonté suprême,
Que doit régler toujours une ame qui vous aime.

MON amour est soumis : à votre gré, Seigneur,
Hâtez ou différez mon éternel bonheur ;
Pourvu qu'en mon éxil, soutenant mon courage,
Votre grace à la fin couronne son ouvrage.

MAIS quoi ! j'appelle éxil ces déserts qu'à dessein
A fait pour mon azile une divine main ?
Loin de tout l'Univers, des célestes délices,
Trop heureuse, je vais y goûter les prémices.
A l'abri du danger des profanes discours,
A mon cœur attentif vous parlerez toujours.
Ainsi s'écouleront mes trop douces journées ;
Ainsi s'écouleront mes trop douces années.
Que de graces au lieu d'un juste châtiment !
Que d'insignes bienfaits ! depuis l'heureux moment,
Où d'un cœur avili par un honteux usage,
A vos pieds chez Simon j'osai porter l'hommage !

PAR un nouveau bienfait conduite dans ce lieu,
J'y ferai mon séjour seule avec vous, mon Dieu :
Je vous posséderai dans une paix profonde :
Et seule, vous me ferez désormais tout le monde.

DE ce monde trompeur la mer est périlleuse ;
Evitez ses appas :
D'une femme la vie est la plus merveilleuse
Que l'on ne connoit pas.

Par M. DES-MARAIS.

DE LA PRIERE.

LES DISPOSITIONS QUI DOIVENT accompagner la Priere.

ODE tirée du Pseaume XLIX.

LE Roi des cieux & de la terre,
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs :
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle,
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

MINISTRES de ses Loix augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des Justes
Que les œuvres ont éprouvés.
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les ames serviles,

Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles,
A cru satisfaire à sa Loi.

ALLEZ, saintes Intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances,
Les cieux & la terre invités,
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

ECOUTEZ ce Juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous.
Quand je viendrai dans ma colère,
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez :
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par-là puissent être expiés.

QUE m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des genisses?
Mange-t-il la chair des taureaux?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre & dans les mers?
Et que son souffle seul inspire
L'ame à tout ce vaste Univers?

OFFREZ, à l'exemple des Anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui :

Chantez d'une foi ferme & sûre ;
De cet Auteur de la Nature,
Les bienfaits toujours renaissans :
Mais sçachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la Loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi, qui courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine ;
Et malgré mes secours puissans,
Rejettant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu consultois.
Tu respirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire,
Mes foudres furent sans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprend, homme détestable,
Que ma Justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, ames grossières.
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prieres,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une am[illegible]légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui deshonore mes Autels.

Par M. Rousseau.

LE RESPECT QU'ON DOIT aux Eglises.

ODE.

L'Impie a profané vos Temples,
Levez-vous, bras de l'Eternel,
Frappez : que d'illustres exemples
Epouvantent le criminel.
La Synagogue pécheresse,
A vu votre main vengeresse
Châtier ses profanateurs :
Pour qui réservez-vous la foudre,
Si vous ne réduisez en poudre
Leurs coupables imitateurs ?

Que les Chrétiens que je dénonce
Au Tribunal du Roi des rois,
Dans les vérités que j'annonce,
Apprennent à suivre ses Loix....

Mais qui suis-je, Orateur profane,
Pour consacrer mon foible organe
A ces importantes leçons ?
Pardonne, grand Dieu que j'implore,
Si le zèle qui me dévore,
Forme de téméraires sons.

Quoi ! l'homme, ô forfait mémorable !
L'homme à Dieu manque de respect
Dans ce Tabernacle adorable,
Où l'Ange tremble à son aspect !
Il y porte un esprit immonde,
Tandis que chez les rois du monde ;
Sans crainte il n'ose pénétrer !
Et bravant la toute-puissance,
Sous l'étendart de l'indécence,
Au Temple il ne craint point d'entrer !

Dans ce Temple dépositaire,
Non de l'Arche que les Hébreux
Eprouverent si salutaire
Dans un siécle plus ténébreux,
Mais du Corps de Jesus-Christ même,
Du Corps de cet Etre suprême,
Qui des enfers nous rend vainqueurs.
Sublime don ! grace indicible,
Que la Foi nous rendroit sensible,
Si la Foi vivoit dans nos cœurs.

Quel objet a frappé ma vûe !
Quelle femme s'offre à mes yeux !
Les attraits dont elle est pourvue,
Soufflent un air contagieux :
L'art a secondé la Nature :
Est-ce ainsi que la créature . . .

Doit honorer son Créateur ?
Suis-je chez un peuple idolâtre ?
Le Temple est-il donc un théâtre
Où brille un faste séducteur ?

Fuyons sur l'Indien rivage
Ou sur ceux qu'habite l'Iman [1].
Au péril d'un triste esclavage,
Cherchons l'aveugle Musulman ;
Suivons-le jusqu'à la mosquée :
Quelle décence est remarquée
Dans ce temple où regne l'erreur !
Et le nôtre qui te resserre,
Maître du ciel & de la terre,
Offre un scandale plein d'horreur !

Chrétien, si ton ame est éprise
Des feux d'une infidèle ardeur ;
Si ton cœur ignore ou méprise
Un Pere, un Dieu plein de grandeur ;
Si son nom cher & redoutable,
Dont la puissance inévitable,
Pénétre jusque dans l'enfer ;
Si ce nom qui brave l'outrage
Des démons écumans de rage,
N'amollit point ton cœur de fer :

Regarde au moins, ingrat, regarde
Les gages d'un bien précieux,
Rassemblés ici sous la garde
Des Anges cachés à nos yeux :
Lis dans ces adorables signes
La preuve des bienfaits insignes

---

1 *Prêtre des Turcs.*

Que t'a prodigués ton Sauveur.
Quoi, cette Croix & ce Calice,
Quoi, d'un Dieu même le supplice
Ne ranime point ta ferveur !

Toi, mondain, qui me scandalise,
Que dois-je augurer de ta foi ?
Où la chercher, si nos Eglises
Ne la présentent point à moi ?
J'entends ; pour se faire connoître,
L'Eternel ici doit paroître
Comme il parut sur le Thabor :
Ah ! quand Dieu visite la terre,
Est-ce donc un coup de tonnerre
Qui doit signaler son abord ?

Pour le nom Chrétien quelle honte !
Hâtons-nous de l'en affranchir :
Dieu, quand la pénitence est prompte,
Est prompt à se laisser fléchir :
Mais plus tard, que devient l'impie ?
Comme Antiochus, il expie
Du Temple saint le deshonneur :
Il tombe, & c'est en vain qu'il jure
De réparer alors l'injure
Faite à la maison du Seigneur.



DES QUATRE FINS DE L'HOMME.

LA MORT.

ODE couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1737.

CIEL ! il eſt donc vrai, peu d'années,
Peut-être peu de jours, peut-être peu d'inſtans,
Améneront ce point marqué des deſtinées,
Qui pour moi finira le temps.
Soleil, que tant de fois mes yeux ont vu renaître,
Tu vas donc pour jamais à mes yeux diſparoître ?
Terre, ſous moi tu vas crouler.
Tout l'univers m'échappe, & me livre à l'abîme ;
J'y touche. Le torrent entraîne la victime
Sous le coup qui va l'immoler.

L'IMPLACABLE mort m'environne :
Je marche à ſes côtés : dans ſes bras je m'endors :
Avec les alimens que ſon ſoufle empoiſonne,
Je m'incorpore mille morts.
L'eau, l'air, le feu, la terre à ma perte conſpirent :
Au-dehors, au-dedans, tour-à-tour me déchirent,
M'embraſent, vont me ſubmerger.
L'art m'offre ſon ſecours : il eſt ſouvent un piége ;
Et jamais je n'échappe au danger qui m'aſſiége,
Qu'à l'aide d'un nouveau danger.

Bien-tôt de cette idole altière,
De ce corps qui maîtrise aujourd'hui mon esprit,
Il ne restera plus que la vile poussière,
Grand Dieu, dont ta main le paîtrit.
Bien-tôt pâle, glacé, livide, infect, horrible,
Des insectes rongé, ... loin image terrible?
J'expire, si tu me poursuis;
Et d'un visible orgueil j'ose encor me repaître;
Et je puis, à l'aspect de ce que je vais être,
Idolâtrer ce que je suis!

De ce soufle actif qui m'anime,
Qui veut, qui pense en moi, quel sera le destin?
Du pouvoir de la mort, trop illustre victime,
Pourroit-il fondre dans son sein?
Dans le sein de la mort! lui dont l'intelligence
Embrasse l'univers, sonde sa propre essence;
Lui qui connoît le Dieu vivant.
Non, non, qui te connoît, sans fin doit te connoître;
Dieu des dieux, ton idée attachée à son être,
L'a muni contre le néant.

Ah! mon œil perce le nuage.
Tu m'éclaires: quels biens, quel espoir m'est permis!
Torrens de volupté .... seront-ils mon partage?
Au juste seul ils sont promis.
L'impie en expirant fondra dans ces abîmes,
Où ta haine éternise un peuple de victimes,
Qu'à jamais ton bras doit frapper.
Quoi! grand Dieu, pour jamais les cieux ou le tartare
L'un ou l'autre m'attend: un soufle m'en sépare,
Et le plaisir peut m'occuper?

---

[1] *On n'eût osé employer cette expression dans une Ode Chrétienne, si on ne l'eût trouvée dans plusieurs Hymnes de l'Eglise.*

Une

Une foule d'objets m'attache.
Ciel ! à quelles douleurs suis-je donc destiné ?
C'est en le déchirant, qu'à la terre on arrache
Un arbre trop enraciné:
Vains phantômes des biens qu'un œil jaloux m'envie,
De quels nœuds vos attraits m'enchaînent à la vie ?
Je dois les rompre, quels efforts !
De quels traits armez-vous le bras qui me menace !
Dans une seule mort dont l'attente me glace,
Combien m'apprêtez-vous de morts !

Que vois-je? ô spectacle ! ô surprise !
La mort sur les humains auroit perdu ses droits ?
Nul dessein, nul effort, nul vœu, nulle entreprise,
Qui soient mesurées à ses loix.
L'erreur a de leurs jours éternisé l'espace ;
Chacun, sans voir de terme, acquiert, enleve, entasse,
Court aux honneurs, vole aux combats.
Et celui qui tremblant sous cent hivers succombe,
Plein d'un nouveau projet, sur le bord de la tombe,
Périt d'un coup qu'il n'attend pas.

Volez à travers mille orages,
A travers mille écueils, mille gouffres ouverts :
Allez, troupe effrénée, au mépris des naufrages,
Dépouiller un autre univers.
Pour vous entr'arracher l'idole qui vous charme,
Tentez tout, osez tout : que votre soif m'allarme
Pour le pupille & les autels !
Vous n'êtes plus .... à voir vos travaux innombrables,
Vos soucis, vos efforts, vos vœux insatiables,
Qui vous eût pu croire mortels ?

Et toi, la flamme & le carnage
Marquent, fier conquérant, tes pas ensanglantés.
Sans doute l'univers te verra d'âge en âge
Régner sur cent climats divers.

Poussière ambitieuse, au néant échappée,
Quel fruit des attentats de ta fatale épée ?
Vaincre, triompher & mourir.
Quoi ! tant de nations sous ton char écrasées,
Pour parer d'un vain tas de couronnes brisées
Le sépulcre où tu vas pourrir ?

Je frémis : image effrayante !
Tout périt, rien n'échappe au glaive dévorant :
Je vois fuir les trésors de la main défaillante
De l'usurpateur expirant.
Je vois l'ambitieux briller & disparoître.
La terre ouvre son sein sous ce superbe maître
Dont l'orgueil vient de l'embraser.
O fortune ! ô puissance ! ô songe peu durable !
Attendrai-je, insensé, que le réveil m'accable
Pour apprendre à vous mépriser ?

Sur ce théâtre où disparoissent
Tous les frêles présens des caprices du sort,
Mes yeux épouvantés à peine reconnoissent
L'homme aux prises avec la mort.
Quelle face ! quels yeux ! quel regard immobile !
Quel trouble ! quel effroi sous ce dehors tranquille !
Par degrés il se sent périr.
Ce qu'il perd l'attendrit, ce qu'il risque le glace.
Ciel ! soutiens sa foiblesse, & pour dernière grace,
Qu'il acheve enfin de mourir.

Venez, voyez, troupe frivole,
Qu'un culte sacrilége ose diviniser.
L'arrêt n'est point douteux, il a proscrit l'idole,
Et l'idole va se briser.
Connoissez votre sort, présomptueux phantômes :
La foule des humains, à vos yeux vils atômes,

Disparoît devant votre orgueil.
Rapprochez-vous enfin de l'espèce mortelle,
Venez, pour la venger, vous confondre avec elle
Dans la poussière du cercueil.

Mon œil tremblant parcourt la terre:
Les mourans & les morts gisent de tous côtés.
Elle entr'ouvre son sein : quel spectacle elle enserre !
Tous mes sens sont épouvantés.
Que de goufres infects qui sans cesse engloutissent !
Que de lambeaux hideux qui lentement pourrissent !
Tel est donc l'ouvrage du temps!
O terre, de la mort trophée épouvantable,
Qu'est-ce donc que ta masse? un monceau lamentable
Des débris de tes habitans.

Dans ces tas de poussière humaine,
Dans ce cahos de boue & d'ossemens épars,
Je cherche, consterné de cette affreuse scène,
Les Alexandres, les Césars.
Cette foule de rois, fiers rivaux du tonnerre,
Ces nations, la gloire ou l'effroi de la terre,
Ce peuple roi de l'univers,
Ces sages dont l'esprit brilla d'un feu céleste,
De tant d'hommes fameux, voilà donc ce qui reste,
Des tombeaux, des cendres, des vers.

Que ce spectacle vous terrasse,
Monstres, que trop long-temps mon cœur ose nourrir.
Le fragile univers n'est qu'une ombre qui passe,
Tout meurt, c'est à vous de mourir.
Image de la mort, appui de ma foiblesse,
Entre le crime & moi, viens te placer sans cesse;
Démasque à mes yeux les faux biens.
Tu commences le sage, & la vertu l'acheve,
Et le sage, des cieux, où la vertu l'éleve,
Tombe, si tu ne le soutiens.

LES TOMBEAUX DES ROIS
Sont une école de sagesse.
O D E.

O Vous, qui cherchez les sentiers
De la véritable sagesse,
Méprisez ces guides altiers,
Nourris dans le sein de la Grèce.
Des philosophes ténébreux
Qu'elle nous masque en demi-dieux,
Les vertus sont d'obscurs mystères;
Socrate, Aristipe, Zénon,
Egarent souvent la raison
Dans le dédale des chimères.

N'allez pas, mortels imprudens,
Ramper aux pieds de leur idole,
Qui, sous des titres différens,
Peint les vices de chaque école.
Venez apprendre sur mes pas,
A résister aux vains appas
De la grandeur & des richesses;
Et l'école où je vous conduis,
Guérira de vos sens séduits,
Les pernicieuses yvresses.

Venez aussi, rois orgueilleux,
Descendons sous ces voûtes sombres,
Où des monarques vos ayeux
Reposent les tranquilles ombres;

Vous voyez de riches tombeaux ;
Dans ces jaspes, dans ces métaux,
Tout leur orgueil respire encore ;
Mais soulevez ces marbres froids ;
C'est-là qu'il faut chercher ces rois
Vantés du couchant à l'aurore.

QU'APPERCEVEZ-VOUS, fiers humains?
Parlez ... mais quoi, votre œil s'égare !
La tombe échappe de vos mains !
O de la mort effet barbare !
Oui, voilà ces hardis mortels,
Dont les sacriléges autels
Du [1] Tout-puissant bravoient la foudre ;
Naguéres dieux de l'univers,
Aujourd'hui victimes des vers ;
Leur trône, eux-mêmes sont en poudre.

VOUS dont l'aspect de ce cercueil
Confond les sublimes pensées,
Vous tous reconnoissez l'écueil
Où leurs grandeurs se sont brisées.
A ce tumultueux concours
Qui sans cesse assiége les cours,
Comparez cette solitude,
Où leur squélette décharné,
Et de vers seuls environné,
Subit leur triste servitude.

GÊNÉ dans le vaste univers
Ton grand cœur soupire, Alexandre !
Terrible, mais juste revers,
Une urne renferme ta cendre :
Et vous dont le faste hautain
A des mers épuisé le sein,

---

1 *De Jupiter bravoient la foudre.*

Répondez, somptueux Mausole,
Où sont vos trésors maintenant ?
D'un magnifique monument,
Il vous reste l'orgueil frivole....

Telle que l'on voit d'un vaisseau
Se perdre la trace légère,
Où celle d'un timide oiseau
Qui fuit la flèche meurtrière :
Ainsi des fameux conquérans
Se perdent les faits éclatans
Dans l'horreur des ombres funèbres :
Princes, de leur gloire jaloux,
Leurs noms sont passés jusqu'à vous ;
Mais où sont ces héros célèbres ?

Mais qu'entends-je ? Quels sourds accens
Frappent mon oreille allarmée ?
Recueillons les sons éloquens
De cette cendre inanimée.
Jusqu'à quand, dit-elle, insensés,
De vos courtisans empressés,
Ecouterez-vous les mensonges ?
Malgré leurs superbes discours,
Votre grandeur & vos beaux jours
S'éclipseront comme des songes.

Connoissez mieux ces imposteurs,
Eux dont l'encens illégitime,
D'un roi nourrissant les erreurs,
L'entretient au milieu du crime.
Tant que révéré sous le dais,
Ses mains répandent les bienfaits ;

Leur troupe ardente l'environne :
A peine par la mort frappé,
Son phantôme est-il dissipé ?
Leur troupe lâche l'abandonne.

INSTRUITS enfin par notre sort,
Sçachez que vous êtes des hommes ;
Nous devons tribut à la mort,
Rois, sujets, tous tant que nous sommes.
Et ces mortels vils, indigens,
Aux cendres illustres des grands
Mêleront leurs cendres obscures ;
Dans un plus riche monument
Vous présenterez seulement
Aux vers de plus nobles pâtures.

LE JUGEMENT DERNIER.

ODE.

QUEL spectacle se découvre
A mes timides regards !
La voûte céleste s'ouvre :
Qu'entends-je de toutes parts ?
Les vents souflent, les mers grondent,
Les élemens se confondent
Par des mouvemens divers ;
Et brisant enfin leur digue,
Font une funeste ligue
Pour détruire l'univers.

Le pere du jour expire:
L'horreur, le trouble & la nuit
Establiſſent leur empire:
La lune ſanglante fuit:
Les feux du ciel ſe conſument,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Eſt le terrible préſage
De cet inſtant qui partage
Le temps & l'éternité.

Un ſon égal au tonnerre
Anime l'airain fatal,
Qui donne à toute la terre,
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante
La mort même obéiſſante
Ouvre ſon avare ſein.
Et je vois par-tout le monde
D'une pouſſière féconde
Renaître le genre-humain.

Parmi cet immenſe nombre
De morts tremblans, éperdus,
Régne une triſteſſe ſombre:
Tous les rangs ſont confondus:
Déchus de leurs avantages,
Les rois, les héros, les ſages
Reconnoiſſent aujourd'hui,
Qu'eſclaves du même maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipſe devant lui.

Pour annoncer ſa venue,
Le ciel s'embraſe d'éclairs.
Je l'apperçois dans la nue
Aſſis au milieu des airs.

Sa sainteté le couronne,
Sa majesté l'environne.
Le foudre part de ses yeux,
Et sur son front la justice
Menace d'un prompt supplice
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
Cause ce nouveau soleil,
En dissipant les phantômes
Produits par un long sommeil !
Saisi d'une peur soudaine,
Le juste se croit à peine
A couvert de son courroux.
Et l'on entend les coupables
Pousser ces cris lamentables :
Montagnes, tombez sur nous.

Un livre affreux se déplie
Où par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie
L'histoire de tous les temps.
En vain l'injuste artifice
Auroit sçu peindre son vice
Des couleurs de la vertu,
La vérité souveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévère Juge, bon pere,
Dieu sépare sans retour
Les objets de sa colère
Des objets de son amour:
Son implacable vengeance
Et sa divine clémence

Rendent par un juste accord,
L'arrêt de mort & de vie,
Qui du saint & de l'impie
Finit pour jamais le sort.

Il commande, & les abîmes
A sa parole s'ouvrans,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre aux feux dévorans;
Et du séjour de la joie
Lui-même traçant la voie,
Les justes vont triomphans
Jouïr du riche héritage,
Qu'il a promis pour partage
A ses fidèles enfans.

MISERE DES RÉPROUVÉS.

FÉLICITÉ DES ÉLUS.

ODE Tirée du Pseaume XCVI.

Peuples, élevez vos concerts:
Poussez des cris de joie & des chants de victoire:
Voici le roi de l'univers,
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la vérité
Servent de fondement à son trône terrible,
Une profonde obscurité,
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flamme étincellante:
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées.
Les monts fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ombres embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message;
Et dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous qui par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse:
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi qui du plus haut des cieux
Du monde que j'ai fait, régle les destinées;
C'est moi qui brise ces faux dieux,
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables :
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance ;
Et par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

Par M. Rousseau.

LE PARADIS.

ODE.

Les ames fidelles qu'excite
Le Ciel à pratiquer sa loi,
Verront triompher le mérite
De leur constance & de leur foi.
Dans le sein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats ;
Et de la mort inéxorable
Le fer ensanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaise,
Les éprouva dans les ennuis :
Mais leur patience l'appaise ;
Les jours viennent après les nuits.
Il a supputé les années

De ceux dont les mains acharnées
Nous ont si long-temps affligés.
Il régle enfin nos destinées,
Et nos Juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes, qui fites ma conquête,
Par vos larmes & mes travaux,
Il est temps, dit-il, que j'arrête
L'insolence de vos rivaux.
Parmi les célestes milices,
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels supplices,
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété.
Assez j'ai vu votre innocence
En proie à leur férocité:
Vengeons notre propre querelle,
Couvrons cette troupe rebelle,
D'horreur & de confusion;
Et que la gloire du fidele
Consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ses ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au service de mes élus.
Allez, & dissipant la nue,
Qui, malgré leur foi reconnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vue
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice,
Où le Dieu pour qui j'ai souffert,
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert.
De l'imposture & de l'envie
Contre ma vertu poursuivie,
Les traits ne seront plus lancés;
Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste,
Transporté sur l'aile des vents,
La main d'un ministre céleste
M'ouvre la terre des vivans.
Près des Saints j'y prendrai ma place,
J'y ressentirai de la grace
L'intarissable écoulement,
Et voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.

Qui m'afranchira de l'empire
Du monde où je suis enchaîné?
De la délivrance où j'aspire,
Quand viendra le jour fortuné?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triste vallon de larmes
De ma vie endort les instans,
Trouver la fin de mes allarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attens?

Quand pourrai-je dire à l'impie:
Tremble, lâche, frémis d'effroi?
De ton Dieu la haine assoupie
Est prête à s'éveiller sur toi.
Dans ta criminelle carrière,
Tu ne mis jamais de barrière

Entre sa crainte & tes fureurs ;
Puisse mon heureuse priere
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion
Des offenseurs du Dieu que j'aime
Opérer la conversion !
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir la sévère loi,
Et pour mes ennemis coupables,
Obtenir le pardon que j'en obtiens pour moi !

Seigneur, ta puissance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté :
Le miracle le moins possible
N'est qu'un jeu de ta volonté.
Tu peux de ta lumière auguste
Eclairer les yeux de l'injuste,
Rendre saint un cœur dépravé ;
En cédre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave
Jetter un regard paternel,
Confonds le crime qui te brave ;
Mais épargne le criminel.
Et s'il te faut un sacrifice,
Si de ta suprême Justice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi seulement du vice,
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a sauvés tous.

Agréable & sainte harmonie!
Pour moi quelle joie infinie!
Quelle gloire de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts & dans le même amour!

PENDANT qu'ils vivent sur la terre,
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux souhaité;
Et les retirant des abîmes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fais que l'image de leurs crimes
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.

Par M. ROUSSEAU.

L'ENFER.

ODE.

QUI t'a creusé, terrible gouffre,
Plein de feux dévorans, vengeurs de l'Eternel,
Océan de douleurs; étang rempli de souffre,
Prison de l'homme criminel?
Contre leur Souverain, l'ange & l'homme rebelles
Allumerent jadis ces flammes immortelles,
Dignes d'exercer ses fureurs.
Le Pere des humains auroit-il sans leurs crimes,
Préparé ces cachots, ces énormes abîmes,
Séjour des tourmens & des pleurs?

Ici la flamme impitoyable,
Du corps des réprouvés, douloureux vêtement,
Dans la moële des os porte un tourment durable,
Un interminable tourment.
Prodige ! l'ame même à ces feux asservie,
Regrette le néant, maudit sa propre vie,
De son être abhorre l'Auteur.
Quelle capacité de souffrir sans mesure !
Pourquoi s'est-elle accrue ? Afin que la torture
Des crimes égalât l'horreur.

La terre n'offre point d'image
D'aucun des châtimens réunis en ces lieux :
Il suffiroit d'un seul ; mais leur triste assemblage
Sert bien mieux le courroux des cieux.
Les sens ont leurs bourreaux : le cœur, la conscience,
Eprouvent à la fois tout ce que sa vengeance
Peut inventer de maux constans.
Ministres assidus d'un Juge inexorable,
La rage, les remords, la douleur implacable,
Changent en siécles les instans.

L'enfer aujourd'hui vous dévore,
Conquérans, qui changiez les villes en déserts,
Qui faisiez du couchant aux lieux où naît l'aurore,
Gémir vos captifs dans les fers.
Je ne vois point ici ce sceptre redoutable,
Ce sceptre qui jadis d'une plaie incurable,
Frappoit les peuples subjugués.
Quoi ! seuls, abandonnés, sans trône, sans délices !
Cruels tyrans, c'est donc par de plus grands supplices
Qu'ici vous êtes distingués ?

Dans votre sein, quel Juge intime
S'établit, toujours prompt à vous tyranniser ?
Quel ver intérieur s'acharne sur le crime ?
Sa dent ne peut se reposer.

Tous vos plaisirs passés sont transformés en peines :
Il ne vous est resté de vos délices vaines,
Qu'un vif remords, bourreau cruel.
Démons, soyez oisifs, la Justice suprême
Fit germer dans le sein de l'injustice même
Le châtiment du criminel.

Si d'une flamme criminelle,
Voluptueux, jadis tu fomentas l'ardeur,
La douleur maintenant active, universelle,
Sur toi déchaîne sa fureur.
Avare, tu maudis ta passion fatale,
Dans ces gouffres brulans ta souffrance est égale
A ton injuste soif de l'or.
A Dieu tu préférois un métal méprisable :
Ce choix te fait horreur : Dieu te paroît aimable,
Que ne cherchois-tu ce trésor ?

Grand Dieu, les flots de ta colère
Débordent sur l'impie, à qui le cœur pervers
Dictoit que le hazard étoit l'aveugle père
Que reconnoissoit l'univers.
Le soleil de justice à lui se manifeste :
Son esprit confondu voit un jour qu'il déteste,
Trop tardive conviction !
Dieu sçait, en punissant, prouver son existence,
L'Athée éprouve enfin, qu'une telle vengeance
Réfute l'irréligion.

Victimes du courroux céleste,
Qui pourroit de vos maux sonder la profondeur ?
Vers le souverain bien quelle pente funeste
Entraîne aujourd'hui votre cœur !
Votre esprit éclairé connoît le bien suprême :
Triste clarté ! le cœur par un effort extrême,

Vainement s'élance vers lui.
Sa volubilité sur toute la nature,
Promenoit ses desirs au gré de l'imposture;
Dieu les réunit aujourd'hui.

Quel invincible effort repousse
Le cœur qui tend au bien qu'il vient d'appercevoir?
De ce cœur affamé l'éternelle secousse
N'enfante que le désespoir.
Les enfers renaissans ignorent des limites.
Siécles accumulés, de ces ames proscrites
Vous ne calmez point les douleurs.
Des tourmens éloignés abrégeant la distance,
L'imagination leur donne une existence
Pire même que leurs rigueurs.

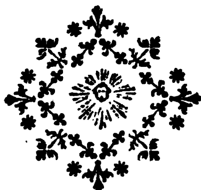
A mon esprit soyez visibles,
O vous, qui composez l'air, la terre, les mers,
Atômes déliés, êtres indivisibles,
Elemens du vaste univers.
J'apperçois étonné, l'amas de ces parties,
Qui par le temps enfin seroient assujetties
Aux régles d'un calcul profond.
Pour punir un essain de victimes coupables,
L'éternité produit des siécles innombrables
Sans épuiser son sein fécond.

Oui, l'Eternité toute entière,
Pécheurs, à votre esprit s'offre à tous les instans:
Contraint d'envisager cette immense carrière,
Il sent les maux de tous les temps.
Si du moins cet esprit, au fort de la souffrance,
S'enyvroit quelquefois d'une fausse espérance....
Ah! quelle douce illusion!
Non, non, Dieu ne veut point qu'une telle chimère
De ses justes fléaux, des traits de sa colère,
Vienne affoiblir l'impression.

A cette nation coupable
Le pere des humains interdit ses attraits :
Ah ! de tous leurs malheurs c'est le plus redoutable,
C'en est & le comble & l'excès.
Seigneur, puisque tu veux à leurs cœurs te soustraire,
De quel secours seront à ta juste colere,
Tant d'autres supplices divers ?
Du desir de leur Dieu, leur ame est possédée,
Un Dieu perdu pour eux quelle fatale idée !
Est-il besoin d'autres enfers ?

GRAND DIEU, lorsque sur ces victimes,
Ton bras s'appésantit pour venger ta bonté,
Tu nous montres quelle est de nos funestes crimes
L'injurieuse attrocité.
Ah ! viens m'assujettir au joug de ta Loi sainte,
Introduis dans mon cœur ton amour & ta crainte,
A l'aide de tes châtimens.
Je bénirai les coups de ta main vengeresse,
Si des enfers l'image à moi s'offre sans cesse
Pour m'armer contre leurs tourmens.

Par M. CHABAUD de l'Oratoire.



REGRETS DES RÉPROUVÉS.

ODE

Tirée du Livre de la Sagesse. Ch. 5.

HEUREUX qui de la Sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours!
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son ame prenant l'essor,
S'éléve d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

DE quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés,
Ces insensés, qui du monde,
Seigneur, vivent enyvrés!
Quand par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe & ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton Trône sublime
Verront briller tes élus.

INFORTUNÉS que nous sommes!
Où s'égaroient nos esprits?
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris.
Leur simple & pénible vie
Nous parut une folie;

Mais aujourd'hui triomphans,
Le Ciel chante leur loüange ;
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile,
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas, nous avons marché !
Dans une route insensée,
Notre ame en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais ;
Fermant l'œil à la lumière,
Qui nous montroit la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes,
Quel bien nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes,
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis & sans défense,
Au trône de la vengeance,
Appellés en jugement,
Foibles & tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

PAR M. RACINE.

PUNITION DES GRANDS DANS LES ENFERS.

Description tirée du 14e Ch. d'Isaïe.

Après avoir prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la punition de l'ennemi qui les a retenus en captivité, le Prophête fait parler tout-à-coup les Juifs, les ombres des Morts, les Cédres du Liban, le Roi de Babylone, & les Passans qui trouveront son corps.

COMMENT est disparu ce Maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fumes chargés,
Sommes-nous soulagés ?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans :
Ce Sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont appaisés : la terre est en silence,
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel & superbe tyran :
Les cédres même du Liban
Se réjouissent de ta perte.
Il est mort, disent-ils, & depuis qu'il n'est plus,
Jamais de nos débris la montagne couverte,
Ne nous a vu tomber par le fer abattus.

TON aspect imprévu fit trembler les lieux sombres:
Tout l'enfer se troubla : les plus superbes ombres,
T'allerent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé !
Sans sceptre, sans couronne,
Sur la poussière renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la pourriture.

COMMENT es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?
Tyran cruel, prince orgueilleux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?
DANS ton jour tu disois, à Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon sur la montagne sainte
J'irai m'asseoir sans crainte :
A mes pieds trembleront les humains éperdus:
Tu le disois, & tu n'es plus.

LES passans qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en se baissant, pour te mieux reconnoître,
Est-ce-là ce mortel qui troubla l'univers?
Qui laissa ses captifs soupirer dans les fers?
Qui perdit tant d'états, détruisit tant de villes?
Qui ravageant nos campagnes fertiles,
Les changeoit en déserts?

TOUS les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur:
Toi seul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejetté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple, à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

PRÉPAREZ

Préparez à la mort ses enfans misérables,
La race des méchans ne subsistera pas :
Courez à tous ses fils annoncer le trépas.
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables,
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

Par M. DE LA VISCLEDE.

ODE[1]

Sur la création du Monde, & la chûte du premier Homme.

AME de l'univers, suprême Intelligence,
Souffle coéternel de la Divinité,
Principe actif, feu pur, qui dans ta course immense
Franchis des lieux, des temps le cercle illimité ;
Toi, dont la féconde harmonie
Anima le germe de vie
Dans l'aride sein du néant,
Esprit Saint, j'invoque ta flamme :
Répands aujourd'hui dans mon ame
Un rayon de ce feu vivant.

1 *Si nous eussions connu plutôt cette Piéce, nous l'aurions mise à sa place ; mais quelque part qu'elle se trouve, nous croyons qu'elle fera plaisir aux Lecteurs.*

TES desseins sont profonds, ô Sagesse éternelle!
Abaissé devant toi, le dernier des humains
Deviendra l'instrument de ta gloire immortelle.
Ton choix seul nous suffit, nos cœurs sont dans tes mains
Ta grace en miracles fertile,
Sur la matière la plus vile
Sçait faire éclater son pouvoir.
Toi seul, mystère inexplicable,
Présent du ciel, grace ineffable,
Formes ma crainte & mon espoir.

QUELS rapides torrens de feux & de lumière!
Quel éclat imprévû frappe mes yeux surpris!
A peine en frémissant j'entre dans la carrière,
Que sa vaste étendue étonne mes esprits!
La voute éternelle s'entr'ouvre,
La Divinité se découvre,
Sous mes pas la terre s'enfuit.
D'une sainte horreur pénétrée,
Mon ame se sent rassurée
Par la clarté qui la conduit.

JE vois un Etre immense, un Etre inaltérable,
Suffisant à soi-même, en soi-même accompli.
Il ne tient que de soi son pouvoir immuable,
Et de sa majesté tout espace est rempli.
Existant en sa présçience,
L'univers attend en silence
Le terme marqué du repos.
Ce Dieu parle: à sa voix sublime,
L'univers du fond de l'abîme,
Brise les chaînes du cahos.

LA lumière paroît, l'obscurité timide
Fuit devant le soleil qui commence son cours,
Et ce globe embrasé dans sa marche rapide,
Eclaire de ses feux le premier de nos jours.

Des corps d'une grandeur énorme
Parcourent la route uniforme
Que leur trace le Créateur,
Et tout à ses ordres docile,
Suit les loix du premier mobile,
Et rend hommage à son Auteur.

Qui pourroit pénétrer ce concert admirable
D'êtres à l'infini semés de toutes parts?
Dieu lui seul peut percer le voile impénétrable
Qui dérobe leur cause à mes foibles regards.
Quelles grandeurs inaccessibles!
Que d'atomes imperceptibles!
Par-tout quelle variété!
Tout ce que mon œil considere,
Porte l'auguste caractère
Du sceau de la Divinité.

Mais ô ciel! quel objet tout-à-coup se présente?
Quel air majestueux! Est-ce un Dieu que je vois!
Aussi-tôt qu'il paroît, la nature naissante
Semble en lui reconnoître & son maître & son roi.
Mon attention suspendue
Sur lui seul attache ma vue
Qu'attiroient tant d'êtres divers.
Dieu puissant, je vois ton image,
L'homme, ton plus parfait ouvrage,
Et l'abregé de l'univers.

Je vois auprès de lui son épouse ravie:
L'éclat de ses regards pénètre tous ses sens:
Les graces, la douceur, la noble modestie
Relevent à l'envi ses attraits innocens.
Chaque instant fait éclore en elle
Les traits d'une beauté nouvelle:

Sur son front règne la pudeur.
Heureux Adam, si ta tendresse
Pour une femme enchanteresse
N'eût pas égaré ton ardeur !

Délicieux aspect ! L'Auteur de la nature
A pris soin d'embellir ce séjour enchanté.
O fortunés époux ! une onde vive & pure
A vos cœurs vertueux offre la volupté.
Là, le devoir n'a rien d'austère ;
La sagesse la plus sévère
Voit d'un œil riant vos transports.
Suivez le desir qui vous presse :
Vous sentez cette douce yvresse
Que donne un plaisir sans remords.

De la paix de vos cœurs l'innocence est le gage :
Puissiez-vous à jamais en connoître le prix !
L'amour obéissant, voilà l'unique hommage
Qu'un pere bienfaisant exige de ses fils.
Pour marquer votre dépendance,
Un seul fruit par la Providence
Est interdit à vos desirs.
Ah ! fuyez cet arbre terrible,
Un monstre à vos yeux invisible,
Vient empoisonner vos plaisirs.

Quel est cet ennemi dont la langue perfide
Dans ces lieux innocens vient semer la fureur ?
Il cache sous les fleurs la rage qui le guide.
Eve boit à longs traits le poison de l'erreur.
Trois fois incertaine & flottante,
Elle porte une main tremblante
Que retient son cœur palpitant.
Le serpent rit de sa foiblesse,
Elle rougit, le remords cesse,
Le crime s'acheve à l'instant.

ÈVE séduit Adam. La nature indignée
De son sein déchiré pousse un cri douloureux.
O pere criminel ! Ton ame consternée
Ressent déja les maux de tes fils malheureux.
Voi ta race par toi coupable,
Livrée au courroux redoutable
D'un Dieu justement irrité.
L'enfer mugit, la mort barbare
S'élance du gouffre, & s'empare
De l'univers épouvanté.

VOILA le triste fruit d'une indiscrete audace.
Adam, enfin le crime a dessillé tes yeux,
Tu te connois. Où fuir dans l'effroi qui te glace ?
Ta honte & tes regrets te suivent en tous lieux.
Tu détestes ton injustice,
Ta science fait ton supplice :
Toi-même tu te fais horreur.
Du péché funeste salaire !
Notre juge le plus sévère
Est dans le fond de notre cœur.

TREMBLE à l'aspect des maux que mérite l'outrage !
Voi le sein de l'abîme entr'ouvert sous tes pas.
Mais ô ciel ! quel pouvoir a dissipé l'orage !
Le Christ, l'amour divin nous reçoit dans ses bras ;
Chargé lui-même de nos peines,
La charité brise nos chaînes :
La grace obéit à sa voix ;
Prêtre, holocauste volontaire,
Le Verbe offre au courroux du Pere
Le Fils expirant sur la Croix.

QUELLE est donc ta bonté, Dieu de miséricorde !
Ton Fils, pour accomplir tes décrets éternels,
Doit sceller de son sang le pardon qu'il accorde.
Eh ! que sont devant toi tous les foibles mortels ?

Triftes objets de ta vengeance,
Tu ranimes notre efpérance,
Tu daignes nous fervir d'appui.
Lorfque dégradé par le crime,
L'homme doit être ta victime,
C'eft toi qui t'immoles pour lui.

O charité parfaite ! ô clémence inouie !
C'eft donc toi, qui malgré le plus grand des forfaits,
Une feconde fois viens nous rendre à la vie,
Et mettre, en nous fauvant, le comble à tes bienfaits.
Pénétré d'amour & de crainte,
Que ta grace en mon cœur empreinte,
Pour jamais me confacre à toi !
Tu m'arrachas du précipice ;
Fais que ton amour feul rempliffe
Des jours qui ne font plus à moi.

Par M. VILLARET.



ODE MORALE

Au sujet d'un tremblement de terre arrivé au mois de Décembre 1756.

QUELLE frayeur imprévue
Saisit mes sens étonnés !
Où court la foule éperdue
Des Elémens déchaînés ?
Les plus épaisses ténébres,
Dans des nuages funébres
Ensévelissent les airs :
Une Déïté terrible
Frappe d'un bras invisible
Les voutes de l'Univers.

DIEU juste, de ta colere
Le jour est-il arrivé ?
Vas-tu lancer le tonnerre
A nos forfaits réservé ?
O jour affreux de vengeance,
Où fuir loin de la présence
De l'Eternel en courroux ?
O terre, ouvre tes abîmes,
Ton sein est-il pour nos crimes
Un azile encor trop doux ?

JE vois le glaive funeste
De l'Ange exterminateur,
De la justice céleste
Inflexible exécuteur.

Grand Dieu ! ta feule clémence
Doit gouverner la balance
De tes décrets éternels.
Où fera notre réfuge
Si tu n'es plus que le juge
De tes enfans criminels ?

Roseaux battus par l'orage,
Foibles jouets de l'erreur...
C'est l'homme : c'est ton ouvrage
Que va perdre ta fureur.
Ta suprême Providence
Avoit réglé l'existence
De ces mortels malheureux :
C'est de toi qu'ils tiennent l'être ;
Avant que d'être leur maître,
Tu fus un pere pour eux.

A ta bonté favorable,
Nous recourons aujourd'hui :
Qu'aux yeux du Juge implacable,
Le Pere soit notre appui...
Mais Ciel ! quel éclair rapide
Porte dans mon cœur perfide
Le désespoir & l'effroi ?
Sur le bord du précipice,
De l'éternelle Justice
La voix perce jusqu'à moi.

Qui grave en vos cœurs l'empreinte
D'un Dieu maître des mortels ?
Est-ce l'amour ou la crainte
Qui vous conduit aux autels ?
Ingrats, au sein des richesses
Vous oubliez les largesses !

Du Créateur bienfaisant,
Et votre remords stérile
Prodigue un encens servile
Au destructeur menaçant.

Vérité trop ignorée,
Tu viens dessiller mes yeux:
Tu forces l'ame égarée
Dans ses replis tortueux;
Ton flambeau divin m'éclaire,
Je n'ai plus pour m'y soustraire
Le prestige de mes sens.
Le cris de ma conscience
Dément la foible défense
De mes efforts impuissans.

Permets que je t'aime encore
En expirant sous tes traits;
Tu me poursuis, & j'adore
Tes immuables décrets;
La vengeance qui t'est due,
A mon ame confondue
Etoit moins à redouter,
Malgré le mal qui m'accable,
Que le remords effroyable
D'avoir pu la mériter.

Daigne, ô céleste lumière,
Vers mon néant t'abaisser.
Entens la seule priere
Que mon cœur t'ose adresser.
Dieu puissant, fais que j'expie
Mon ingratitude impie
Par un juste châtiment;
Qu'un vrai repentir l'efface,
Et qu'un rayon de ta grace
Luise à mon dernier moment.

HEUREUX, guidé par toi-même,
Le cœur fidèle à ta loi,
Qui te craint moins qu'il ne t'aime,
Et qui n'espère qu'en toi.
Le Juste armé de courage,
Tranquille dans le naufrage,
Le voit sans être ébranlé :
L'Univers touche à son terme ;
Mais la vertu reste ferme
Sur l'Univers écroulé.

FIN.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue & à côté de la Comédie Françoise,
au Parnasse.



TABLE

DES PIÉCES CONTENUES dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

ATTRIBUTS DE DIEU ET CEUX DE L'HOMME.

EXISTENCE de Dieu, ODE. page 1
L'Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature. 7
La Création du monde, ODE. 10
Description du Paradis terrestre. 13
Adam après son péché, ELEGIE. 16
La Misere de l'homme, ODE. 22
L'Athéisme confondu, POÉME. 27
La Grandeur de Dieu dans ses ouvrages, ODE. 30
La Grandeur de Dieu, manifestée par ses Ouvrages, ODE. 34
Sur le même sujet, ODE. 37

Le Spectacle de la campagne est une théologie populaire, ODE. 40
La Puissance de Dieu, ODE. 45
Sur le même sujet, ODE. 49
La Sagesse de Dieu, ODE. 51
La Providence, ODE. 55
Les Merveilles de Dieu dans l'homme, ODE. 58
L'Inquiétude de l'ame sur les voies de la Providence, ODE. 69
La Providence attentive à tous nos besoins, ODE. 66
La Justice de Dieu présente à toutes nos actions, ODE. 70
La Miséricorde Divine, ODE. 75

ATTRIBUTS DE L'HOMME.

Avantage de la raison, ODE. 74
La Conscience, EPITRE. 79
La Conscience. 80
L'Honneur est le supplément de la raison & de la vertu, EPITRE. 82
La Liberté, EPITRE. 85
L'Amour de la gloire, ODE. 88
L'Immortalité de l'ame, ODE. 92
Du desir de sçavoir & des bornes qui lui ont été prescrites dans l'étude de la Nature, Epître à M. PEUCHE. 97
Les Egaremens de l'homme devenus son.

supplice, *Poème*. 104
L'Homme livré à lui-même, *Ode*. 107
L'Inquiétude de l'homme, *Ode*. 110
Les Passions, *Ode*. 114
Les Desirs, *Ode*. 117
Les Contradictions de l'homme, *Ode*. 121

Des Prophéties & des miracles de l'Ancien Testament qui nous préparent à l'avenue du Messie.

Cantique d'Habacuc. 126
Ode tirée du même Cantique. 130
Ode tirée du Cantique des trois Enfans dans la fournaise. 135
Misere du peuple Juif dans les derniers tems de la captivité de Babylone, *Ode*, 138
Zacharie emmené captif à Babylone avec le reste des Juifs, *déplore la ruine de Jérusalem*. 140
Cantique des Israélites dans la captivité de Babylone. 142
Sur le retour des Juifs à Jérusalem après soixante & dix ans de captivité à Babylone. 144
Plainte de David sur la mort de Saül & de Jonathas. 145
Imitation du Pseaume xxxv, Dixit injustus. 149

Les Prophéties & les Figures qui regardent Jesus-Christ. 150
Le Sacrifice d'Abraham, POEME. 154
Les Miracles, ODE. 157
Israël, témoin paisible des playes dont l'Egypte est frappée, ODE. 160
ODE *tirée du Cantique de Moyse.* 163
La Loi de Dieu ou le Décalogue, POÉME, 166
Utilité de la loi de Dieu, Stances irrégulieres. 168
ODE *tirée du Cantique de Moyse sur les bienfaits de Dieu envers le peuple Hébreu lorsqu'il est dans le Désert. Ingratitude de ce même Peuple.* 170
Josué, POEME. 173
ODE *tirée du Cantique de Debora.* 176
Jephté, POEME. 179
ODE *tirée du Cantique d'Ezéchias, qui remercie Dieu de sa guérison miraculeuse.* 182
Judith, POEME. 185
ODE *tirée du Cantique de Judith.* 188
Actions de graces que les Juifs rendirent à Dieu lorsque les Ammonites & les Moabites qui venoient assiéger Josaphat dans Jérusalem, eurent tourné leurs armes contre eux-mêmes, ODE, 190

SECONDE PARTIE.

De l'établissement de la Religion.

L'Idolatrie, Ode. 195
Stances tirées du Cantique de Zacharie. 197
Cantique de la Sainte Vierge. 198
Ode à la louange de la Sainte Vierge. 200
Jesus-Christ, Poëme. 203
Stances sur la naissance de J. C. 208
Cantique de Siméon. 210
Le Christianisme, Ode. 211
Les Miracles de J. C. 215
Les Apôtres, Poeme. 217
Les Apôtres ne sont ni trompés ni trompeurs. 220
Le Martyre, Ode. 221
Les Martyrs, Poeme. 224
Les Consolations du Chrétien dans l'adversité, Ode. 228
Les anciens Solitaires de l'Orient, Poeme. 231
Les Anachorétes, Poeme. 234

DES VICES.

L'Orgueil, Ode. 238
L'Orgueil de l'homme confondu par les calamités de 1740, Ode. 239

Le Mépris de ce qui flatte le plus l'orgueil, est la source de la tranquilité. 242
L'Avarice, ODE. 244
ODE *morale.* 246
La Volupté, ODE. 250
Le Renoncement aux voluptés. 252
Stances sur la vanité du repentir dans la vieillesse. 253
L'Envie, EPITRE. 254
L'Envie, ODE. 256
La Colere, ODE. 259

DES VERTUS.

La Foi, ODE. 261
La Foi véritable ressource d'un Chrétien affligé, ODE. 264
Les Egaremens de la raison sans la Foi, ODE. 268
Le Détachement du monde est le commencement du vrai bonheur, EPITRE *à M. l'Abbé de* SAINTOT. 273
L'Espérance, source de la paix du Chrétien, ODE. 276
L'Espérance, consolation du Chrétien dans les afflictions, ODE. 279
La Charité, ODE. 284
L'Amour de Dieu, EPITRE *à M. l'Abbé* RENAUDOT. 287
Motifs d'aimer Dieu. 294

Le Mépris des Richesses, ODE. 297
La Prudence ou le Sage, ODE. 300
La Justice ou le caractère de l'Homme juste, ODE. 301
La Modération dans les desirs, ODE. 303
La Grace, POEME. 306
Les Sacremens, ODE. 309
CANTIQUE *de Sainte Thérese, après la Communion.* 314
Combats intérieurs de S. Augustin avant sa conversion, ÉLEGIE. 318
Les Combats intérieurs de S. Augustin, 321
Magdelaine à la Ste Baume, ÉLEGIE. 324
Préceptes du Mariage envoyés par Saint Gregoire de Nazianze, à Olympias, le jour de ses nôces, STANCES. 326
Les Dispositions qui doivent accompagner la Priere, ODE. 328
Le Respect qu'on doit aux Eglises, ODE. 331
Des quatre fins de l'Homme. La Mort, ODE. 335
Les Tombeaux des Rois sont une école de sagesse, ODE. 340
Le Jugement dernier, ODE. 343
Misere des Réprouvés. Félicité des Élus, ODE. 346
Le Paradis, ODE. 348
L'Enfer, ODE. 352

Regrets des Réprouvés, ODE. 357
Punition des Grands dans les Enfers. 359
ODE *sur la création du Monde, & la chûte du premier Homme.* 361
ODE *au sujet d'un Tremblement de terre arrivé au mois de Décembre 1756.* 367

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 162, derniere ligne, lisez tomber les fers.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent à Paris chez DESAINT *&* SAILLANT*, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.* 1760.

LE DICTIONNAIRE de Moréri, *in-fol.* 10 *vol* Nouvelle Edition.

Instruction Pastorale de M. l'Evêque de Soissons, contre les erreurs des Frères Hardouin & Berruyer, *in-12*, 7 *vol.* 1760.

— Le même Ouvrage, en 2 *vol. in-4°*. 1760.

Histoire d'Angleterre, depuis la descente de Jules-César, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748; *par M. T. Smolett*, M. D. traduite de l'Anglois *par M. Targe, Correspondant de l'Académie Royale de Marine*. 4. vol. in-12. 1759.

Traité de la nature de l'Ame, & de l'Origine de ses connoissances, contre le systême de M. Locke & de ses Partisans, 2 *vol. in-12*.

Dictionnaire abrégé d'Antiquités, pour servir à l'intelligence de l'Histoire ancienne, tant Sacrée que Profane, & à celles des Auteurs Grecs & Latins, 1. *vol. in* 12. *pet. pap.* 1760.

Une 3e Edition de la Traduction d'Horace, *de M. l'Abbé Batteux*, revue par l'Auteur, 2. vol. pet. papier. 1760.

Le Dictionnaire de la Géographie Sacrée, ancienne & moderne, *in-8°*, 1 *vol.* 1760.

L'Art Oratoire, réduit en exemples, *in-12*, 4. *vol.* 1760.

Fables nouvelles, divisées en six Livres, & dédiées à Monseigneur le Duc de Bourgogne; *par M. Gro-*

zelier, *Prêtre de l'Oratoire*, 1 vol. in-12, *gr. pap.* 1760.

Dictionnaire de Physique portatif, orné de planches & de figures, à l'usage des personnes qui n'ont aucune teinture de Géométrie, dans lequel on explique le Système Physique de Newton, les Points les plus intéressants, les Expériences les plus curieuses, & les Termes les plus obscurs de la Physique Moderne.

Abrégé du Dictionnaire Géographique de la Martinière, avec Cartes, 1 *vol. in-8°.*

Une magnifique Edition de Tacite, latine, avec Notes, *par M. Lallemand*, ornée de gravures, 3 *vol.* même format que les *Auteurs Latins de Coutelier, & pour servir de suite à la Collection de ces Auteurs.*

Le Magasin des Adolescentes, par Mad. le Prince de Beaumont, 4 volumes

L'Esprit du Droit Canonique, par M. Hennequin, Avocat. 3 *vol. in-12.*

La nouvelle Edition des Prônes de Girard. 4 *vol. in-12.*

L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature, par M. Nieuventy. 1 *vol. in-4. Holl.*

Les Beaux Arts réduits à un même principe, in-8. 1. *vol.* 5 l.

Cours des Belles-Lettres, ou principes de Littérature, *in-8*, 4 *vol.* 12 l.

La Morale d'Epicure, tirée de ses propres Écrits, *in-8*, 1 *vol. par M. l'Abbé Batteux.* 3 l.

Méditations sur les Évangiles, *in-12*, 4 *vol.* 10 l.

Élévations sur les Mystères, *in-12*, 2 *vol.* 5 l

Opuscules, *in-12*, 5 *vol.* rel. 12 l 10 f

Histoire universelle, *in-12*, 2 *vol.* 5 l

Lettres spirituelles écrites à des Religieuses, *in-12*, 1 *vol.* 2 l 5 f

Traité du Libre Arbitre & de la Concupiscence,

in-12, 1 *vol.* 2 l 10 f

Traité de la Connoissance de Dieu & de soi-même, *in-12*, 1 *vol.* 2 l 10 f

Traité de l'Amour de Dieu, *in-12*, 1 *vol.* 2 l 10 f

Sujets de Méditations pour tous les jours de l'année, *in-12*, 2 *vol.* 4 l 10 f

Histoire de France, 4 *vol. par M. Bossuet, Evêque de Meaux.* 10 l

Anti-Lucrece de M. de Polignac, avec la Traduction, *in-12*, 4 *vol.* petit papier. 7 l

On vend séparément le latin & le françois.

Les Droits des Métropoles Grecques sur les Colonies, *&c.* Dissertation qui a remporté le prix à l'Académie des Inscriptions, broch. *par M. Bougainville.* 1 l 4 f

La Ste Bible latine & françoise, avec un Commentaire littéral inséré dans la Traduction françoise, des Dissertations & des Notes, *in-4*, 6 *vol.* 60 l

La même toute françoise, avec de courtes Notes, *in-12*, 5 *vol.* 12 l 10 f

La même *in-18*, 10 *vol.* gros caractère, 20 l

Pseaumes de David en lat. & franç. avec Notes, *par le R. P. Carrieres.* 2 l 10 f

Dictionnaire abrégé de la Fable, pour l'intelligence des Poëtes & la connoissance des Tableaux & des Statues, huitiéme édition, *in-12*, 1 *vol*, petit papier, rel. *par M. Chompré.* 2 l 10 f

Titi Livii Patavini, historiarum ab urbe condita, libri qui supersunt xxxv. cum supplementis librorum amissorum, à J. Freinshemio concinnatis cum notis, *in-4*, 6 *vol.* rel. 80 l

Le même *in-12*, 6 *vol.* rel. 15 l

Histoire Romaine, *in-12*, 16 *vol.* rel. 40 l

Les huit premiers volumes sont de M. Rollin.

La même *in-4*, 8 *vol.* rel. 80 l

Histoire des Empereurs Romains, pour servir de Suite à l'Histoire Romaine, *in-4*, 6 *vol.* rel. 60 l

La même *in*-12, 12 *vol. par M. Crevier.* 31 l

Histoire du Bas Empire, commençant à Constantin le Grand, pour servir de suite à l'Histoire des Empereurs Romains de M. *Crevier*, *in*-12, 4 *vol.* rel. 10 l

Oraisons de Ciceron en lat. avec Notes, *in*-12, 3 *vol.* 7 l 10 s

Discours sur la Paix, lat. fr. *in* 12, 1 *vol. par M. le Beau.* 1 l 16 s

Loix Civiles, nouvelle édition, *in-folio*, 1 *vol.* 24 l

Histoire de la Jurisprudence Romaine, pour servir d'Introduction aux Loix Civiles, *in-fol.* 1 *vol. par M. Domat.* 18 l

La Sainte Bible traduite en françois sur les textes originaux, avec la différence de la Vulgate, Cologne, *in*-12, petit papier, 6 *vol.* 15 l

Nouveau Testament du même, *in*-12, 2 *vol.* pet. pap. 5 l

Manuel du Chrétien, contenant le Nouveau Testament, le Pseautier, l'Imitation avec l'Ordinaire de la Messe & les Oraisons de l'année, *in*-18, 1 *vol. par M. le Gros.* 2 l 10 s

Les Loix Ecclésiastiques, nouvelle édition, augmentée considérablement, *in-folio*, 1 *vol.* 24 l

Œuvres dudit, contenant ses Mémoires, Plaidoyers, Consultations, différens Traités sur les Matières Béneficiales, *in*-4, 4 *vol.* 40 l

La Vente des Immeubles, *in*-4, 2 *vol.* rel. en un, *par M. d'Haricourt.* 12 l

Les Œuvres de Virgile; Traduction nouvelle, le latin à côté, avec Notes, *in*-12, 4 *vol.* petit pap. relié. 10 l

Virgilii Opera, cum notis, *in*-12, petit papier, 2 l 10 s

Plinii secundi Epistolæ, & Panegyricus Trajani, cum notis, *in*-12, petit papier, rel. 3 l

Histoire moderne des Chinois, Japonois, Indiens, Persans, *&c*, pour servir de Suite à l'Histoire

Ancienne de M. *Rollin*, *in*-12, 8 *vol.* rel. *par M. l'Abbé de Marsi.* 21 l

Histoire de l'Ancien Testament, avec des Éclaircissemens & des Réflexions, *in*-12, 10 *vol.* rel. 25 l

Abrégé de l'Histoire & de la Morale de l'Ancien Testament, avec de petites Notes, *in*-12, 1 *vol.* rel. 2 l 10 f

Le Nouveau Testament, avec des Notes littérales pour en faciliter l'intelligence, *in*-12, 3 *vol.* rel. 7 l 10 f

Le même, *in*-12, 1 *vol.* petit caract. avec notes, rel. 2 l 10 f

Le même en 1 *vol.* sans Notes, gros caractère, rel. 2 l 5 f

Exposition de la Doctrine Chrétienne, *in*-12, 4 *vol.* rel. 10 l

La même *in*-4, 1 *vol.* rel. 12 l

Exercices de piété tirés de l'Ecriture sainte & des Peres de l'Eglise, *in*-18, 1 *vol.* rel. 1 l 4 f

Vies des Saints pour tous les jours de l'année, avec l'Histoire des Mystères de N. S. & à la fin de chaque Vie, des Pratiques & Prières tirées des principales actions des Saints, *in*-4, 2 *vol.* rel. 12 l

Les mêmes en abrégé, *in*-12, 1 *vol.* 2 l 10 f

Explications des principales Prophéties de Jérémie, d'Ezechiel, de Daniel, *&c.* Suite de l'Ancien Testament, *in*-12, 11. *vol.* rel. *par M. l'Abbé Mesenguy.* 37

Poëme de la Religion & de la Grace, *in*-8, 1 *vol* 5 l

Le même, en 1 *vol.* petit *in*-12, avec Notes. 2 l 10 f

Œuvres diverses, contenant ses Poësies chrétiennes, ses Dissertations, *&c. in*-12, 3 *vol.* pet. pap. 6 l

Vie & Lettres de *Racine pere* & de *Boileau*, *in*-12, petit papier, 2 *vol.* 4 l

Remarques sur les Tragédies de *Racine pere*, *in*-12, 3 *vol.* rel. 6 l

Le Paradis perdu de *Milton*, nouvelle Traduction avec Notes, *in*-8, 3 *vol. par M Racine.* 10 l 10 f

Histoire de France, *par M. l'Abbé Velly*. in-12, 8 *vol.* 21 l

Le Procès sans fin, ou Histoire de Jonn Bul, *in*-12, broché. 1 l 10 s

Révolutions Romaines, *in*-12, 3 *vol.* 7 l 10 s

—— de Suède, 2 *vol.* 5 l

—— de Portugal, 2 *vol.* 2 l 10 s

Histoire de Malthe, *in*-12, 7 *vol.* 17 l 10 s

Origine de la grandeur de la Cour de Rome, & Nomination aux Evêchés & Abbayes de France, *in*-12. *par M l'Abbé Vertot*. 2 l

Psalmorum Versio vulgata & Versio nova, ad hæbraicam veritatem facta, editio nova, *in*-18, par le P. *Houbigant*. 1 l 16 s

Los Pseaumes de David, en vers, par différens Auteurs, 1 *vol* 2 l 10 s

Commentaire sur l'Epître de S. Paul aux Romains, par M. *Duguet*, *in*-12, 1 *vol*. 2 l 10 s

Epîtres & Evangiles des Dimanches & Fêtes de toute l'année, & des Féries du Carême, avec des Pratiques & des Prieres, *par M. Blondel*, *in*-12, 1 *vol.* 2 l 5 s

Les mêmes *in*-18, petit caractère. 1 l 5 l

Pensées Evangéliques pour tous les jours du mois, par *le même*, *in*-12, 2 *vol.* 4 l

Epîtres & Evangiles d'Orléans, *in*-12, 2 *vol.* 5 l

Dictionnaire de la Bible de *Calmet*, *in-folio*, 4 *vol.* rel. 120 l

Dictionnaire de l'Ecriture sainte, *par Huré*, *in-folio*, 2 *vol.* 36 l



